

# Journal

## 2010

du vendredi 1<sup>er</sup> janvier 2010 au jeudi 6 janvier 2011

Journal de Jean-François Peyret

*[www.tf2.re](http://www.tf2.re)*

vendredi 1er janvier 2010

2010 en fanfare. Michel Rocard qui n'était pas pour rien dans l'invention de la taxe carbone, retoquée (quelle expression !), disons, censurée par le Conseil d'Etat, a déclaré : « si on s'arrête là-dessus, il y aura crime de non-assistance à planète en danger. »

Pas beaucoup avancé ma lettre à Jean. Je suis, du point de vue du travail complètement inhibé. Pas la moindre intuition. On va me demander ce que c'est que cette cabane, et je vais rester sec. Pas de champ magnétique.

Je ne sais pas dans quel texte (article de journal ?), je suis tombé à nouveau sur la vieille injonction : ne cède rien sur ton désir (ou ne rien céder sur son désir). Cadeau de nouvel an.

dimanche 3 janvier 2010 (Paris)

Je lis par petites étapes (journées) *Cap Cod*. C'est Thoreau, non plus dans les bois, mais à la mer, à la plage. Pourquoi ça se lit si bien (littérature) ; un peu comme du Darwin (à creuser). Mais en plus dramatique : il se passe toujours quelque chose. Chronique de la vie ordinaire, de vies ordinaires prises dans la vie de la nature (ici l'océan). Mais c'est comme Walden, nous sommes transportés là-bas. Jean a raison : il faut amener les gens dans le Massachusetts ; un effet de dépaysement. Images et son. Thoreau laisse entendre (entendre, justement) qu'il faudrait lire son livre, un coquillage à l'oreille pour entendre la mer ; pour un peu, cela me donnerait une idée de théâtre.

Les embarras de début d'année. Pas beaucoup avancé par rapport à 2009 sur la lettre à Jean. Il faudrait que je le convainque qu'il y a le feu au lac, à l'étang. C'est que sa cabane, je ne la vois pas vraiment ; ce n'est pas la cabane dans les bois de Peau d'Ane (c'est la radio qui interfère). Pas plus visible, la scénographie.

Je reprends : le moins commenter possible ; jeter ce texte, cette œuvre, ce personnage dans nos pattes, et laisser faire. Première option. Une deuxième serait de bavarder davantage. Avoir une foule d'invités.

lundi 4 janvier 2010

Par où je tiens à Thoreau : quand il dit qu'il ne faut faire que quelque chose que les autres ne peuvent pas faire.

Réveil, genre coup sur la tête : le Fresnoy demande la taille de la cabane. Je ne peux pour le moment que défendre une position : le studio de tournage du Fresnoy. Voilà la scénographie, et aussi un début de dramaturgie ; ça se passe dans ce cadre. Qu'est-ce qu'on peut tourner là-dedans ? Comment utiliser ce lieu et ses possibilités ? Quel dispositif d'écrans ? Quelles machines à vue ? Et les instruments de musique ?

Cabanes à des échelles différentes ; l'idée d'un jeu d'enfant. On construit la cabane ; et ça donne des choses à voir ou à entendre. Il faudrait construire une réplique de la cabane de Thoreau : 10 pieds sur 15. 8 de haut, si j'ai bien compris.

mardi 5 janvier 2010

Mes cabanes, ce sont les théâtres où je joue, les plateaux de théâtre, je devrais dire. J'écris ceci au Fresnoy en contemplant les plans du plateau de tournage, notre première cabane Thoreau.

mercredi 6 janvier 2010

Toujours au Fresnoy, un peu désœuvré, mais harcelé par les problèmes de la production *Re : Walden*. La corvée, exactement. Une obligation, pour le dire autrement.

Cl. me donne une reproduction d'une cabane de Richard Greaves (anarchitecte) photographiée par Mario del Curto. Ah.

Rentré à Paris : un regard en allant m'asseoir à mon bureau sur *l'Ours noir* de Gilles, en fait, le carton d'invitation pour une exposition à Monaco en 2001 reprenait le tableau qui avait servi d'affiche pour *Le rocher la lande la librairie*. Je me rends compte que je ne connaissais pas ce titre, n'avais jamais pensé que cet ours était noir. L'ours noir de la mélancolie. Léocadie, l'autre fois, reconnaît l'ours de l'affiche que sa mère a accrochée chez elle... Fier.

Au lieu de m'angoisser et de forcer mon manque de talent au sujet de cet autre solitaire, Thoreau, je ferais mieux d'employer mes quelques forces intellectuelles à me plonger dans *comme un voisin comme un arbre*.

dimanche 10 janvier 2010

Vendredi, aux Beaux-Arts, en fin de journée, je vais écouter Vladimir Safatle dans le séminaire sur les constructivismes, parler d'Adorno et du plan constructif. Le constructif suppose un plan ; est-il toujours intentionnel, le plan, compris comme une intention mise en œuvre. À titre personnel, j'ai évidemment envie de protester : moi-

même je construis sans plan, mais je construis, et en un certain sens, c'est de ce qui est construit qu'on peut déduire un plan, si l'on y tient. La seule vraie question, celle de l'œuvre d'art comme antagoniste à ou avec (?) la société. Et en opposition avec sa propre tradition historique, travailler la forme du passé comme matériau. La perspective historique : ce que l'on ne comprend plus, puisqu'on ne saisit les choses que relativement à un présent définitif : fétichisme de l'actualité. Pas de promesse d'une communauté à venir, et meilleure et plus personne ne songe que la jouissance esthétique permette de transformer la sensibilité sociale. Mais cela faisait tout drôle d'entendre parler de marxisme, de matériau et de forme, de l'*objet a*, d'objet vs processus, de critique de la conscience égologique, d'entendre parler du lien entre la construction de l'œuvre et son autonomie : spectral, tout ça. Une contribution qui devrait me permettre de comprendre pourquoi je suis dépassé, du passé. Ce que j'aimais : l'insistance de la forme contre la résistance du matériau.

Mais Adorno ne remplit pas son programme : il n'envisage au bout du compte l'œuvre que sous le rapport de la vérité. Comment il passa à côté de Beckett (« langage en ruines », cela n'a rien à voir). Qu'est-ce que ce serait le matériau sur lequel il travaille ? En fait, il réalise ou "achève" (dépasse ?) le programme brechtien d'un théâtre non-aristotélicien : lui s'en prend radicalement au *muthos* : dramaturgie de l'attente (ça ne commence pas, on attend Godot) ; il n'arrive rien (mais ça peut rebondir), et ça ne finit pas (« ça va finir encore »), et il ne s'agit pas de peindre les hommes en train d'agir : ils n'agissent plus.

Le soir de ce vendredi : le dernier Rambert à Gennevilliers. La paresse de l'artiste et l'impudence du prof de philo. Je ressors accablé : je m'échine depuis des années à faire entrer de la pensée sur un plateau : il suffisait d'inviter un prof de philo très secondaire et de le laisser faire son cours. Monsieur Loyal en Monsieur « Je sais tout », mais « en quelque sorte ». Comment n'y ai-je pas pensé ? Résultat pour moi : détestation du théâtre et de la philosophie. Quelle pitoyable pitrerie ! Même pas kitsch ; de la pacotille, et bien pensante : la chorale du coin, ainsi que le club d'écriture.

Thoreau : comment du rêve de vivre autrement on passe à la question d'éviter l'apocalypse.

mercredi 13 janvier 2010

Un souvenir de vendredi dernier : celui-là est maître de la langue, qui se laisse maîtriser par elle, quelque chose comme ça.

Arrivé hier à l'Esam de Caen. Logement austère (austère lit d'une place). Je commence cet après-midi. Sueur froide au réveil : qu'est-ce que je fais là ? Dans mes décombres. Mise en jambe, en bouche, un peu paradoxale, c'est vrai : j'emmène les comédiens au Théâtre de Caen voir *L'Autre Monde ou les états et empires de la Lune*. Quel texte !

Rohmer qui disait que Godard n'écrivait plus ; il ne faisait que citer. Ne faire que citer ; je prends ça dans la gueule.

Et toujours mes deux pensum : la lettre à Jean et celle à Vincent. Si je commençais par Vincent's.

À Vincent,

Excuse-moi de reprendre l'initiative, quitte à lasser, mais janvier est bien entamé. Pas assez encore pour que mes vœux de bonheur et de réussite soient par trop intempestifs.

Voici où j'en suis : nous présenterons une première version de la cabane Thoreau au Fresnoy dans le cadre de l'exposition Panorama ; c'est-à-dire à partir du 4 juin. Cette présentation aura lieu sur le plateau de tournage du Fresnoy (un espace environ de 11m sur 11m, tu vois que ce n'est pas bien grand). Ce sera la version que nous appelons installation : la cabane est un objet interactif, comme je l'ai dit : pas d'êtres vivants mais moulin à paroles, boîte à musique et à images. Le public est placé frontalement devant le dispositif ; il est invité à assister à une séance (ou plusieurs, puisque les séances ne seront jamais identiques) avec un début et une fin. Le format n'est pas encore arrêté.

Nous avons décidé par ailleurs de faire quelques performances avec comédiens et/ou danseurs et/ou penseurs qui viendront « dialoguer » (sur le mode d'un dialogue homme/machine, mon increvable turin-gisme) avec la cabane. Je n'ai pas renoncé à ce que Nouvel vienne dialoguer avec sa cabane.

Je ne veux pas t'accabler d'un long discours. Au moins en ce qui concerne l'espace (le studio de tournage) et le public, une petite jauge, des séances et pas de déambulation), je pense que les choses sont un peu plus précises.

Je répète à Caen, - c'est mieux qu'à Haïti, les pauvres-, à l'Esam (même plateau, une chance), mais suis joignable, si tu le veux.

2010 vœux d'amitié.

jf

Que puis-je faire de plus ? J'ai laissé aussi un message sur la boîte vocale de Jos Houben.

Ici prendre au sérieux la question du comédien augmenté et des conséquences dramaturgiques induites.

jeudi 14 janvier 2010

Longue après-midi, hier, d'explications vaguement dramaturgiques, pour motiver les jeunes gens.

Deux lignes : pourquoi prendre Thoreau comme matériau ? Deuxio, la dramaturgie du dialogue homme/machine.

samedi 16 janvier 2010 (Paris)

Théâtre : ne plus y croire casse toute ambition. Mon heure est passée, si heure il y a eu.

Inventé le verbe répétouiller pour qualifier ma petite activité. Pas bien efficace cette semaine caennaise. Trop angoissé, et dans le brouillard, c'est peu de le dire. Cette vie à donner le change et prendre sur soi.

Victor qui parle de son intérêt pour le *I*, le « je », la première personne. Qu'est-ce que nous pouvons faire de cette dimension autobiographique ? Voir *Four Quartets* d'Eliot.

Ce matin, au *Chien qui...*, j'écris au stylo sur bloc steno quelques pages sur le projet Thoreau, oh, oh ! Pas désagréable, un plaisir même, comme celui du dégel, mais sans gadoue. Plaisir un peu désuet, comme celui de l'automobiliste qui fait de l'équitation.



Image pas très juste, puisque j'écris aussi vite au stylo qu'au clavier, voire plus vite.

*Où la cigogne va chercher les enfants*, c'est ce fragment de *Minima moralia* d'Adorno quand je me mets à essayer de dire ou de comprendre comment les spectacles naissent, les idées de spectacles s'imposent à vous. Soit D-H Thoreau : comment m'est-il revenu ? Je n'ai jamais fait de nœud à mon mouchoir pour me souvenir de relire *Walden*. Après *Tournant autour de Galilée*, une sorte de commentaire-démontage-rêverie de ou sur *La Vie de Galilée* qui avait pris le parti, fait le pari d'une petite révolution, d'un changement de perspective en proposant d'observer le grand homme depuis le point de vue de sa fille Virginia, particulièrement maltraitée dans la pièce où elle apparaît en bigote stupide, j'avais décidé d'attaquer la pièce de Brecht par un autre bout, par le discours du petit moine, dont on se souvient qu'il annonce à Galilée, son maître, qu'il renonce à la science pour ne pas désespérer ses parents, pauvres paysans, à qui il ne faut pas ôter toute croyance pour les précipiter dans le désespoir. Ce devait être un spectacle autour de la question de la croyance (*L'art de ne croire en rien*). Viendrait ensuite le troisième volet *Naître ou ne pas naître*, au cœur même du conflit à venir entre la science et l'Eglise (de nouvelles affaires Galilée en perspective) autour de la question de la procréation artificielle ou techniquement assistée et les troubles dans la filiation qu'elle engendre si l'on peut dire. C'est dire que l'excursion en forêt avec Thoreau n'était pas prévue au programme, un détour donc, (les aléas des programmations n'y sont pas pour rien), mais un retour aussi, des retrouvailles, presque, avec un livre qui fut, comme pour beaucoup de lecteurs de

ma génération (curieux, comme ce livre depuis sa publication au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle a toujours été là), un livre de prédilection. En ce temps-là, ce n'était pas le prophète écologiste caricatural que nous privilégions : notre lecture était à la fois plus littéraire (Thoreau est et se veut d'abord un écrivain, et un écrivain fondateur) et plus politique. Thoreau était la figure du contestataire même, l'inventeur de la désobéissance civile, l'abolitionniste entêté, le critique de la vie quotidienne, de la vie mutilée, le contempteur du travail, le zélé d'une vie sabbatique qui depuis sa cabane dans les bois vitupérait le libéralisme naissant, l'esprit commercial, dénonçait l'aliénation, et qui prônait une vie libre, déprise du mensonge sur soi et de la bêtise sociale. La nature, la forêt, la cabane, on se moquait un peu ; en fait, cette forêt n'était pour nous (à tort peut-être) qu'un point de vue critique sur la société, une façon de parler, presque, un mythe aussi.

Et le voilà qui (me) revient, sortant non pas du bois, mais de sa cabane, en vérité non pas de sa cabane, mais de celle d'Unabomber. Il se trouve que depuis des années, je m'intéresse, je devrais dire, mon théâtre s'intéresse à des personnages, des figures à qui leur cerveau fait des misères ou fait faire des misères, ceci, disons, depuis que Turing est entré en scène, un peu par hasard, Turing qui se suicide, Darwin à qui sa théorie de l'évolution donne des ulcères à l'estomac (ceci est moins définitif qu'un suicide mais ça fait mal) ou Theodore Kaczynski, mathématicien surdoué qui met ses talents de serial-killer au service de son projet de révolution anti-technologique. On voit que ce sont gens pour qui penser n'est pas anodin, peut-être à la différence de moi, qui ne suis certes pas un assassin, et que ne suis même pas du genre à aller me construire une cabane dans les bois.

Il y a donc quelques années, au début, je me souviens de nos travaux sur Darwin, Nicky Rieti à qui, peut-être parce qu'il est américain, j'avais confié ma curiosité pour Unabomber, dégotta une photo de la cabane de ce dernier, non pas dans les bois mais enfermée dans un hangar sécurisé du FBI, pièce à conviction pour le procès de son propriétaire. Cette cabane me fit revenir à celle de Thoreau et repenser à l'importance quasi mythologique des cabanes (« cabins ») américaines : case de l'oncle Tom, cabane où Lincoln est né, etc. Et puis retournant à nos travaux, nous abandonnâmes Thoreau dans ses bois, le laissant à ses grandes randonnées dans les monts du Massachusetts ou à Cap Cod.

Nos travaux, à cette époque, étaient (ils le restent aujourd'hui) marqués par la question du « comédien augmenté », façon élégante de parler de la pratique d'affubler le comédien de prothèses diverses (micros hf, capteurs) et de le faire évoluer dans un milieu technique) et d'explorer avec lui les nouvelles possibilités de jeu et d'imagination que ces appareils peuvent proposer, au-delà des contraintes qu'assurément ils imposent aussi. Est-ce cette démarche qui attira l'attention de l'Empac ? Probablement, comme aussi notre intérêt pour la science (pour le dire un peu massivement) ; du coup, me rendant à Troy où se trouve le siège de cette institution, et hésitant sur la nature du projet que je pouvais avancer, Thoreau se présenta à moi. Après tout, le point de vue de l'homme qui fit le geste de se diminuer est peut-être et paradoxalement intéressant pour, par opposition, comprendre l'augmentation, celle du comédien, celle de la réalité, la nôtre propre. Faire que le spectre de Thoreau vienne le temps d'un spectacle hanter le monde, le milieu technique dans lequel nous avons à évoluer, cela vaut la peine.

Un spectre, oui, plutôt qu'un maître : nous n'attendons pas de lui de leçon, ni de développement durable, ni de décroissance, mais nous voulons nous livrer à une expérience (comme il en fit une lui-même en allant dans les bois réduire son existence à l'essentiel, vivant de ses propres moyens, construisant lui-même sa maison), faire entendre aujourd'hui, spectralement, cette parole, pas une parole idéologique mais une parole littéraire, artistique : qu'est-ce que peut signifier l'évocation de cette cabane dans nos villes du XXI<sup>e</sup> siècle avec leurs tours? Est-ce cette question qui a conduit Jean Nouvel à s'intéresser à notre affaire ? Je gage que oui.

dimanche 17 janvier 2010

Dramaturgie : ce que j'appelle l'injure faite à Thoreau. Sa cabane de rondins (pas tout à fait, du reste) devenue machine numérique, cabane augmentée, dispositif. Encore une fois, il ne s'agit pas de faire de Thoreau notre maître à penser ; ce n'est pas l'actualité écologiste qui nous a ramené à lui. C'est vrai que nous pouvons constater un retour de Thoreau, rééditions, nouvelles traductions. Quand je dis maître à penser, je veux dire idéologue : ce n'est pas lui qui nous intéresse, mais l'écrivain qui fait entendre une parole singulière qui ne saurait être réduite à une prédication, fût-elle celle de la décroissance, de la sauvegarde de la nature. Il n'est pas indifférent d'entendre cette parole dans le contexte du changement de paradigme auquel nous sommes confrontés, passage du paradigme de la domination et maîtrise de la nature à celui de sa sauvegarde (sauve qui peut la nature !) passage qui nous permet de voir quasiment en temps réel et en direct la naissance d'une idéologie (idéologie du salut et carburant à la culpabilité, les Occidentaux adorent).

C'est une expérience que nous proposons, celle d'entendre cette parole aujourd'hui, et la laisser le faire, sans conclure, laisser faire le poème. Mais, augmentation pour augmentation, nous allons en rajouter. Cette parole de la diminution nous voulons la percevoir dans le contexte le plus opposé ; nous ne pouvons faire mieux que de la faire réagir dans un milieu (s'en servir comme d'un réactif) le plus technologique possible, le moins « naturel » qui soit.

Je parlais plus haut de Turing : l'opération Thoreau, le combat avec Thoreau s'inscrit dans la lignée des spectacles que nous lui avons consacrés. Ainsi la question du dialogue homme/machine (partie d'une réflexion-expérience sur les rapports entre le vivant et l'artificiel) est au centre de l'affaire. Augmenter le comédien, l'équiper d'appareils qui vont aller, beckettienement, au bout de la dissociation du corps et de la voix, c'est aussi au bout du compte toucher à ce qui fait le fonds de commerce du théâtre le dialogue, le dialogue inter-humain, entre deux ou plusieurs sujets parlants, avec le moindre « bruit » possible entre eux, dans la transparence la plus grande). Il faut reconnaître que les conditions de ce dialogue ont fortement évolué sous la pression des innovations techniques. La machine s'interpose entre les interlocuteurs et artificialise l'échange. C'est vrai depuis l'invention de l'écriture, première mécanisation de la parole, n'est-ce pas Socrate ?, mais cette médiatisation a provoqué des conditions nouvelles de ce dialogue : de nouvelles formes d'interlocution qui ne se fonde plus sur la présence réelle des personnes. Ce dialogue de l'homme avec la machine, et l'inquiétante étrangeté qui en résulte, inquiétante étrangeté provoquée par l'intrusion du mécanique dans le vivant, ce dialogue par machines interposées renvoie aussi à une question adossée, celle de la pensée des machines. Les machines pensent-elles ? Turing reprenait cette

vieille question dans un article célèbre en 1950. On connaît la réponse, qui donna lieu à l'invention du test de Turing ; mais ce jeu de l'imitation peut être devenu plus complexe qu'il n'y paraissait et il peut intéresser le théâtre et le comédien (au fait, le comédien est-il une machine, - il récite un texte-, qui pense ? le comédien pense-t-il puisqu'il ne dit pas un texte dont il est l'auteur, son opération peut-elle être considérée comme de la pensée ?) dans la mesure où se pose désormais la question corollaire de celle de savoir si les machines pensent (c'est-à-dire pensent comme les hommes pensent), qui nous fait nous demander ce que c'est que penser avec des machines, par des machines, et, au bout du compte, comme des machines. Nous faisons tous cette expérience commune que pas mal de nos façons de penser sont conditionnées, programmées par les machines dont nous nous servons (ou, dirait Thoreau, qui se servent de nous). Il n'est pas utile d'avoir lu Nicholas Carr pour imaginer les effets de la révolution numérique sur nos cerveaux. Mais le théâtre peut être utile pour en calculer quelques-uns de ces effets. Oui, il s'agit de savoir comment pensent les machines, quelle forme de dialogue elles nous proposent, un dialogue qui ne progresse pas logiquement, linéairement, mais par mots clé.

mardi 19 janvier 2010

Retour à Caen, hier. L'angoisse, toujours. Je crois que je ne peux plus travailler, ne sais plus travailler. Et ce, parce que je ne travaille plus. Crépusculaire tout ça.

Nous savons que la cabane de Thoreau est plus qu'une cabane de bois plantée là dans une forêt au bord d'un lac, plus qu'un lieu de retraite. C'est une machine à écrire : le livre n'est pas le résultat, le

compte-rendu de l'expérience de l'homme des bois, mais que Thoreau fait cette expérience pour écrire le livre, pour être écrivain. Parce que, pour cet homme amoureux des aurores, cet homme du Nouveau monde tout est à dire ; il faut faire entrer toute la nature, toute la vie, toute l'expérience dans cette cabane, et d'elle ressortent des mots, le journal et *Walden*. D'où notre idée d'une cabane numérique, machine à dialogue, machine numérique: on y a enfourné les mots, les images, les sons, la musique liés à cette expérience (la nôtre, de théâtre). Par la littérature et une littérature revendiquée comme autobiographique, à la première personne, par la machine littéraire, Thoreau dialoguait avec lui-même. Nous pouvons, avec un brin de malice, c'est vrai, imaginer, en transposant, en transportant *Walden* sur un plateau, que celui-ci, la cabane sur le plateau soit aussi un espace de dialogue.

Nous avons donc décidé de répondre à la cabane de Thoreau, de lui faire une espèce d'écho, par la nôtre, cabane d'architecte, certes (Jean Nouvel) mais cabane-machine ou machine cabane. C'est cette machine, cette cabane qui racontera l'histoire, qui tiendra le discours. Cette cabane sera à la fois une boîte à musique, une boîte à images et un moulin à paroles.

Les trois états de la cabane :

-l'installation : la cabane peut fonctionner toute seule. Les comédiens sont enregistrés à la vidéo (en extérieur ou en studio, -Le Fresnoy pour incrustations) et la machine peut réagir à ce qu'ils disent en temps réel, soit au niveau du texte (la machine dialogue)

soit déclenche un fichier image ou son (musique ou texte, voix de synthèse, traduction simultanée ou simple dialogue).

-la performance : des comédiens ou danseurs (ou autres invités) viennent « jouer » avec la machine. L'essentiel de cette expérience est, comme déjà dit plus haut, d'inventer une nouvelle façon de dialoguer, de se servir du théâtre pour comprendre, poétiquement s'entend, la manière dont nos machines fabriquent du sens. Le comédien aura donc, comme c'est son métier, un texte appris par cœur, conservé dans sa mémoire, mais au lieu de le dévider linéairement, discursivement, il devra y faire appel pour répondre à la machine comme elle ferait elle-même, non pas syntagmatiquement, pourrait-on dire, non pas en fonction d'un sens, mais paradigmatiquement, en fonction de thèmes appelés par des mots-clés.

-le spectacle de théâtre : reprendra le principe de la performance mais en la systématisant. Il s'agira d'organiser de grandes séquences thématiques et/ou narratives, les comédiens devront stocker dans leur mémoire un certain nombre de textes relatifs à ces séquences pour pouvoir réagir *live* aux sollicitations de la machine ; ainsi chaque représentation sera singulière, la machine obligeant le comédien à réagir (interagir) différemment à chaque fois.

Les procédés pour l'investigation des rapports vivant/artificiel :

-la voix de synthèse : il s'agit de créer « à côté » du comédien son fantôme, en tablant sur l'effet d'« inquiétante étrangeté » de ce double artificiel qui peut être aussi un double linguistique (traduction simultanée)



-le dialogue homme/machine, sur le plateau (performance et spectacle) et extension sur Second Life, avec, notamment, le projet de la commande de l'avatar par le comédien.

jeudi 21 janvier 2010

Lech Kowalski se servirait de Thoreau (le convoquerait) ; dans *Camewar* ?

Je ne sais pas où me mènent ces investigations avec trois comédiens, mais à l'intérieur du livre (*Walden*), assurément. Une intuition de travail, même si je suis sur-stressé (plus assez d'entraînement, plus de goût

L'idée d'organiser les choses autour de gestes (influence de Flusser), se nourrir, dit aussi *food*, être, écouter, à partir des chapitres sur lesquels nous avons travaillé : « Considérations plus hautes », « Solitude », « Bruits » .

Qu'est-ce qu'on attend du spectateur ? qu'il soit renvoyé à des questions essentielles, comme se nourrir, se vêtir, écouter, voir...

Passé pas mal de temps hier sur le chemin de fer dans « Bruits ».

jeudi 28 janvier 2010

Evidemment, l'événement mondial aujourd'hui est la présentation de l'iPad d'Apple. J'ai bien senti cela à l'agitation hier de l'équipe là-haut derrière les ordinateurs. Quasi religieux ou événement historique. La communication se fait toute seule. Steve Jobs n'a plus qu'à vendre. Tablette magique.

samedi 30 janvier 2010

Retour à Paris, déjà ça.

dimanche 31 janvier 2010

Je m'étais arrêté l'autre soir sur le mot de galimatias, trouvé dans *L'Emile*. Il m'a paru très bien rendre compte de mon travail théâtral à Caen.

mardi 2 février 2010

Retour de Lyon (dents plus lumbago, bon cocktail). Je lis *Walden* dans le train avec plaisir. Notulé un peu en brasserie.

mercredi 3 février 2010

Comme dans le sport, quand on n'a plus l'envie. Vraiment envoyer de la pâture à Jean. Mais je ne vois pas quoi.

L'expérience : notre théâtre va faire une expérience : vivre un certain temps dans un livre comme Thoreau a été vivre deux ans et deux mois dans une cabane. Transposition.

vendredi 5 février 2010

Rentré du Fresnoy. La performance ne me paraît pas possible. Je vais essayer d'en être quitte avec ma boîte à malices.

Discussion avec les protagonistes, Alexandros, Thierry, Pierre. Comme un lâche soulagement. Le soulagement est souvent lâche. L'impression que quelque chose peut fonctionner, être une expérience pour le spectateur Mais il faut se méfier de la frivolité du visiteur d'installation ; lui ne s'installe pas beaucoup, alors qu'il faudrait qu'il s'immerge un peu ; qu'il aille un peu s'installer dans les bois, qu'il regarde, qu'il écoute. Écouter, voir, admirer.

Naturalisme de la scène : implantation de la cabane sur le plateau. Les gens déambuleraient dans un paysage (mental). Trouver la paix.

samedi 6 février 2010

Réveillé plus tôt, un peu de *Bhagavadgita* au lit (chez Thoreau, il y a cette ouverture aux splendeurs de la nature, une capacité à s'émerveiller qui ne se réduit pas à la curiosité de savoir, même s'il est darwinien), puis quelques pages de *l'Emile*. Est-ce que je me sors de là, de la dépression, appelle ça comme tu veux. Ça se dégagerait. J'étais si encombré. J'étais ?

Il faut simplifier le problème de la vie, dit l'autre. Cabane augmentée mais simplifiée aussi. Pour ce qui me concerne, je comprends mieux ce que j'ai à faire : machiner le texte (au profit de la nouvelle technique dramaturgique dont je suis l'inventeur *-rires-*), le faire exploser pour qu'il se mette à dialoguer avec lui-même. Ceci n'est pas encore très clair pour moi. Le livre et sa destruction. Une mine sur lequel saute le livre mais il retombe comment ?

Je notais ce matin dans mon carnet noir que la fin de mon théâtre n'était pas la connaissance du cœur humain ou la peinture des sentiments et des passions mais la compréhension du moteur (faute d'autre mot, moteur vs cœur) des machines. La seule idée. Resterait à justifier pourquoi le matériau Walden est pertinent, *relevant*. C'est une autre affaire, probablement. Est-ce qu'il suffit que le livre (son auteur) s'intéresse à la technique, le fil est mince.

La question de l'autobiographie. Pourquoi j'occupe mon cerveau avec le matériel (je dis matériel à dessein) Thoreau. Parce que je ne trouve rien par mes propres moyens. Je m'occupe, je me distrais. Ou bien derrière ce masque, il y a quelque chose de moi ? est-ce intéressant, au fait ?

*Let me forever go in search of myself ; never for a moment think that I have found myself ; be as a stranger to myself, never a familiar, seeking acquaintance still. May I be to myself as one is to me whom I love, a dear and cherished object [...] As I regard myself, so I am. O my dear friends, I have not forgotten you. I will know you to-morrow. I associate you with my ideal self. I had ceased to have faith in myself [...] I love and worship myself with a love which absorbs my love for the world.*

(Journal, II, 314-315 ; 16 juillet 1851)

L'idée que le mot est une relique de la pensée ; un peu du Cavell ?

Isolement, insularité. On se souvient de Rousseau sur l'Isle de Saint-Pierre : «elle est très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire. » Se circonscrire.

dimanche 7 février 2010

Thoreau, sa chasse aux spectacles qu'offre la nature, comme dit Granger. Je parcours ce qui doit être sa thèse sur Thoreau. Paresse théorique : je me fais un petit modèle du narcissisme et je démontre que Thoreau, c'est Narcisse à Walden. Et je t'élabore un petit « mythe personnel » puisqu'en bon angliciste, j'ai lu Mauron et que rien de la psychocritique ne m'est étranger. Ça n'apprend rien sur Thoreau (Thoreau était narcissique mais tous les Narcisse ne sont pas Thoreau) et pas grand-chose, encore moins sur le narcissisme. Quelques citations à glaner.

lundi 8 février 2010

« Qui sait si, lorsque nous contemplons la vache, nous ne sommes pas en train de contempler l'homme du futur ? » (Flusser)

Il faudrait que je comprenne ce que Flusser entend par penser de manière post-historique. Les concepts fondamentaux : image, appareil, programme et information. « On voit qu'ils entretiennent un rapport interne : tous se situent sur le terrain de l'éternel retour du même. Les images sont des surfaces sur lesquelles l'œil circule, pour sans cesse revenir à son point de départ. Les appareils sont des jouets qui répètent toujours les mêmes mouvements. Les programmes sont des jeux qui combinent toujours les mêmes éléments. Les informations sont des états improbables qui s'écartent sans cesse de leur tendance à devenir probables, pour sans cesse s'y réimmerger. » (Pour une philosophie de la photographie p.106)

Nous ne nous situons plus dans le contexte historique de la ligne droite, où rien ne se répète et où tout a des causes et engendre des conséquences ; « le domaine où nous nous trouvons ne peut plus être ouvert avec des explications causales, mais uniquement avec des explications fonctionnelles. A la suite de Cassirer, il nous faut prendre congé de la causalité : 'Rest, rest, dear spirit ' . » (107)

« L'homme produit des outils en se prenant lui-même comme modèle de cette production —jusqu'à ce que la situation s'inverse et que l'homme prenne son outil comme modèle pour lui-même, pour le monde et pour la société. » (p.108)

L'idée de jouet. Machine ou jouet ?

« L'hypothèse suggérée plus haut, selon laquelle nous commençons à penser selon les catégories photographiques, signifie que les structures fondamentales de notre *Dasein* se transforment. » (ibid p.109)

« Nous voyons l'intérêt se déplacer du monde des choses aux univers de symboles, et les valeurs de reporter des choses aux informations. Partout, nous voyons nos pensées, nos sentiments, nos dé-

sirs et nos actions se robotiser, et constatons que « vivre » signifie désormais alimenter des appareils et être alimenté par eux. » (110) Gestes programmés par les appareils. Jouer avec des symboles. Flusser pose la question de la liberté dans le contexte général des appareils. Comment lutter contre les appareils ? Pourquoi poser la question de la liberté ?

Auto-engendrement ou clonage : Thoreau fabrique son clone. Je préfère cela à l'idée de masque apologétique

Jeux de l'identité : on écrit pour se méconnaître, méconnaître de manière volontariste le jeu des pulsions qui vous entraînent malgré vous. Selon Leslie Fiedler, le comportement typique des écrivains américains du dix-neuvième siècle remarquables par la méconnaissance de leurs désirs les plus profonds ?

L'ambition de se tailler une réputation et une égale envie d'échouer.

mercredi 10 février 2010

Hier escapade inepte à Gand pour visiter un laboratoire qui s'affaire autour des tissus intelligents. Je ne sais pas si les tissus sont intelligents, mais... Je commence à ne plus supporter la jactance de T. Quand je dis, je commence...

Incapable de désirer, désirer travailler à ce spectacle (installation, performance, appelons ça comme on veut). Quoi il faudrait encore mendier de la sympathie ? Personne ne veut donner.

Un toit : se mettre à l'abri pour regarder le monde (*theoria*) ou bien s'en détourner ?

Flusser : « la brave maison protectrice avec toit, murs, portes et fenêtres, elle n'existe plus que dans les contes de fées. Des câblages matériels et immatériels l'ont trouée comme un gruyère ; sur le toit l'antenne, à travers les murs les fils du téléphone, en guise de fenêtre la télévision et en fait de porte, le garage avec la voiture dedans. La brave maison d'antan n'est plus qu'une ruine, pleine de fissures à travers lesquelles souffle le vent de la communication. Misérable rapetassage ! Nous avons besoin d'une nouvelle architecture, d'un nouveau design. » (*Petite philosophie du design* p.69)

« Les designers et les architectes doivent désormais penser en termes non plus géographiques mais topologiques ; la maison non plus comme une caverne artificielle, mais comme une courbure du champ relationnel humain. » (ibid.)

Exercer une attraction sur les relations (humaines). Traiter les bruits pour en tirer une information.

vendredi 12 février 2010

Oui, c'est ça : incapable de rêver. Je regarde ma bibliothèque ; je me souviens de certaines lectures dont un spectacle était le prétexte. Sagouinage ; au mieux dilettantisme. Rien de bien abouti.

Dans *Nature*, une espèce d'enquête sur les scientifiques qui écrivent des livres ; on commence par Peter Atkins. Air du temps : comment écrire la science : la science reviendrait au livre quand la lecture profonde nous abandonne. Un livre est un compagnon de vie, dit Atkins. La formule me plaît. Solitude, donc, pour ce qui me concerne. Mais Atkins ne paraît même pas imaginer s'adresser à quelqu'un

d'autre qu'à un étudiant... La question de la littérature ou même de la langue ne l'effleure pas.

Dans le même numéro, un papier sur Borges et la mémoire. *Funes the Memorios*, comme ils traduisent.

dimanche 14 février 2010

Mauvaise humeur (ce n'est peut-être pas à mon honneur) contre *Disgrâce* et contre l'exposition de Boltanski au Grand Palais. Dans *Disgrâce*, plus rien de l'écriture du roman, rien que de l'acteur et de la narration linéaire rétablie, il me semble. Du très mauvais cinéma. Nonchalant et chaque plan est un cliché.

Boltanski : ce n'est pas sur la mémoire qu'il travaille mais sur la culpabilité de l'innocent visiteur « culturel ». Je dois reconnaître l'efficacité de l'installation, de l'idée réalisée, facile à commenter (il appelle ça des paraboles) : le tas de vêtements et la grue (l'« image du destin ») dont la mâchoire en saisit et les relâche inlassablement, les vêtements au sol avec les « baraquements » stylisés par les piquets d'acier et les néons, pas mal... Et le bruit général des machines. Jolies couleurs des habits. Ce qui me met en colère : la pauvreté de l'imagination.

La boîte à biscuits à l'entrée : mémoire, mémoire. On a tous, enfants, rangés de petites affaires dans ces boîtes.

J'aime bien les journaux, même si, contrairement à une vieille mienne tradition, je n'achète plus le JDD. J'ai fait exception hier, parce que j'attendais quelqu'un à la gare. J'y ai appris que Lucy (Vincent...) avait découvert l'ocytocine, en 2003, dans le laboratoire de son ex-mari ! Mais le même article indique qu'elle l'a découverte en 1981. C'est à n'y rien comprendre. Peut-être l'a-t-elle inventée ?



lundi 15 février 2010

Lire *L'Almanach d'un comté des sables* d'Aldo Leopold ? Apprendre à penser comme une montagne, beau programme. Et un petit coup d'écologie profonde pendant qu'on y est ? (Arne Naess).

« D'une certaine manière, se projeter dans la tête du moucheron, c'est rejouer le geste d'Aldo Leopold qui nous demandait de "penser comme une montagne" : c'est donc prendre conscience que nous appartenons à une "communauté biotique", avec laquelle nos rapports ne sont pas seulement de prédation ou de maîtrise. Se mettre à la place de la mouche, c'est retrouver une forme d'empathie, le sentiment d'une communauté d'affection et d'émotion : or ce sentiment est profondément ancré en nous, quoique souvent oublié, recouvert, négligé. »

Et John Muir ?

jeudi 18 février 2010

Soirée mortelle avant-hier à l'Ensatt. Présentation d'un spectacle fait par les élèves (pas pour les élèves), *Chœur final* de Botho Strauss. Quel est le cahier des charges de telles entreprises ? Plaire à Françon, entretenir ce théâtre-là, rendre malheureux les comédiens ? Je ne parle pas des spectateurs éventuels.

vendredi 19 février 2010

Rentré à Paris. J'ai essayé dans le train de lire, va savoir pourquoi, *Le lien* de Mauvignier acheté à Lyon, mais j'ai vite déclaré forfait ; pourtant ça doit faire 40 pages ! Mais c'est du théâtre : Il et Elle qui se retrouvent ou je ne sais quoi, à périr d'ennui.

*Nature* continue son enquête sur les auteurs qui écrivent des « science books ». Aujourd'hui Carl Zimmer. On dirait que ne les effleure même pas l'idée qu'on puisse écrire autre chose qu'un livre de popularisation, comme ils disent. Pour la littérature, on attendra. Qu'écrire implique une langue naturelle, et pas n'importe comment, n'est pas une question à l'ordre du jour. Atkins n'imaginait pas s'adresser à quelqu'un d'autre qu'un étudiant, Zimmer n'a que la vulgarisation en tête.

samedi 20 février 2010

Frank O Gehry à qui on demande comment il travaille: « Grâce à l'informatique. Je travaille depuis vingt ans avec le logiciel de conception Catia, mis au point par Dassault Systèmes pour l'aéronautique. C'est grâce à lui que j'ai pu concevoir les courbes du musée Guggenheim de Bilbao. Et, contrairement à ce que tout le monde pense, elles n'ont pas coûté plus cher que des angles droits. Mais j'utilise l'informatique uniquement comme un support technique. Je fabrique des maquettes pour chacun de mes projets. Je déteste les images d'ordinateur : elles nuisent à l'inspiration. Aujourd'hui les jeunes se servent, à tort, des logiciels pour dessiner. Mais il est rare qu'un Michel-Ange ou qu'un Le Corbusier soient devant la machine. »

Bouée : écrire pour ne pas couler. Combien d'années que je bois la tasse ?

Thoreau : *homo viator*, mais dans un mouchoir de poche. « J'ai beaucoup voyagé dans Concord ».

dimanche 21 février 2010

L'autre soir, une rediffusion, Meschonnic chez Antoine Spire ; qui le présente comme « l'auteur de nombreux ouvrages » : 58, précise l'Henri dans un sourire fat. Il m'a agacé. Le reste était intéressant.

mardi 23 février 2010

Les quelques idées que j'aurais pour le texte à écrire sur les biseaux de JM. Dans biseaux, il y a bis. Donc au moins deux choses à voir ; est-ce là le piège ? Que ce travail ne s'adresse pas aux émotions placides, mais sont des aventures de l'imagination. Il y a celle du peintre lui-même ; l'atelier là-haut, la dunette d'un voilier, je préférerais le gaillard. Dans l'océan de l'imagination (image). A quelle aventure de l'imagination sommes-nous conviés ? On ne le sait pas, ce qui est un avantage. Contre l'art conceptuel, dont on voit bien toujours l'idée qui se cache derrière ou plutôt qui l'anticipe. Ici l'indétermination. Je voulais dire : aventure cérébrale. Faire un monde de formes et de couleurs, mais affranchi de la représentation (mimésis) et des émotions convenues qu'elle traîne avec elle.

Ligne, cercle, triangles, rectangles, formes géométriques simples. Faire des essayages plutôt que des essais (Perros). Le côté Perros. J'ai l'esprit éventé, comme une vieille boisson gazeuse. Tempétueux serait mieux. On est dans la tempête et il faut s'en sortir. Être d'une manière ou d'une autre à la manœuvre. Je suis plutôt sur une coquille de noix qui aurait démâté.

L'idée d'un avenir différent du théâtre est une idée morte.

mercredi 24 février 2010

Je me demande souvent quelle mouche m'a piqué d'aller rechercher au fond non du bois mais de ma bibliothèque ce Thoreau de malheur. Je ne parviens pas à en tirer une idée de théâtre. Est-ce parce que je ne crois pas au théâtre ? Ça ne me mobilise pas beaucoup.

vendredi 26 février 2010

J'ai dû subir les prêches de Bill Viola hier avant l'inauguration de son exposition au Fresnoy. Fait bien la paire avec Peter Sellars. Cette bonne conscience américaine qui avance sous le masque de l'autoaccusation en tant qu'américain, justement: démagogie paternaliste dégoulinant de bons sentiments colorés au mysticisme vaguement oriental. L'artiste est le sel de la terre, le nouveau missionnaire. Tartufferies. Ça n'empêche pas le talent. Bonne question qui lui est posée sur l'avenir de l'art vidéo à l'époque du Net :

—death !

Mais c'est aussi que tout périt sous le soleil. Madame au premier rang, moche mais sans qui il ne serait pas ce qu'il est ; on tremble. Le plus beau grand jour de sa vie ? Celui de sa visite avec femme et enfants (teenagers) au Dalaï-lama. L'artiste s'excuse (a la repentance facile) d'utiliser un medium qui fait tant de mal à l'humanité, les images, incitent à la violence, font de la propagande politique, etc, il est impossible même pour un artiste comme lui d'inverser le mouvement. Heureusement le Tibétain le rassure : la *technology* est neutre. Une fourchette, on peut nourrir un enfant avec ou l'enfoncer dans le cœur de son prochain. Philosophie. Voilà Viola rassuré. Il dit aussi que nous sommes des illettrés de l'image.

Déjeuner avec Jean Nouvel : qu'obtenir ? On laisse tomber. Chaque fois que je retourne à ce projet (comme au bain), je me demande

ce que je veux à Thoreau ou ce qu'il me veut. Cette histoire de cigognes. Je raconte à l'envi l'anecdote un peu frelatée de mon expédition à Troy et de la sortie de HDT de mon chapeau. En vérité je l'avais déjà dans la tête, et depuis que je m'étais intéressé à Unabomber. Donc au commencement il y a le retrait dans la cabane ; ou c'est la cabane par quoi ça commence. Mais aller vivre dans les bois, c'est une expérience que je n'aurais jamais faite, pas plus que de faire de la nature un spectacle réjouissant. J'ai un rapport de touriste à la nature, ou plutôt de citadin qui a besoin de se soustraire aux embarras de Paris. Mais je ne saurais jouer la nature contre la société. Je vais au bois pour me cacher parce que je suis indigne de la société, que la société est le théâtre de l'échec, alors que les arbres, les plantes, les herbes, les génisses ne savent rien de mon échec, et s'en foutaient.

Reprenons. Il y a autant qu'une cabane, un livre. De la littérature, et la cabane est une machine littéraire ; je le lis, attention et lectures profondes. Il pourrait y avoir un théâtre qui irait avec. On pourrait faire dire le texte par un acteur costumé XIXe siècle et qui nous ferait nous y croire.

samedi 27 février 2010

Jean-François,

La machine-citrouille-organe-coeur de je t'aime je t'aime de Resnais a quelque filiation avec ta cabane - non ? Les "bonus" de la réédition du film, 2008, disent une fabrication curieuse. Ces 200 séquences écrites par Sternberg et réorganisées par Resnais.

pensées

Agnès

Hier *Da Mimmo* avec Jean. Conversation un peu concentrée puisqu'en tête à tête, événement assez rare. J'y arrive découragé, dans l'état de celui qui ne veut plus rien, n'a rien à demander. Comme on dit, je ne le sens pas. Il n'est même pas en retard ; j'arrive après lui. Il feuillette en fulminant le nouveau numéro de *A et A*, dont il est une espèce de repeneur, si j'ai bien compris. Pas une personne sur les images, une vraie revue d'architecture, tout ce qu'il ne fallait pas faire... Il ne parle pas de l'entretien de Sarkozy. Je me demande ce que ma cabane minuscule vient faire au milieu de tout ça ; tout ça, la tour châtrée de NY (il a une bonne idée de rabattre la partie coupée perpendiculairement, cela fera le bec de l'aigle américain, et dessinera un trait –lumineux– horizontal dans le skyline. Pas mal.), le porte de Tanger, la gare de Bxl, j'en passe, et je n'oublie pas le projet de scénographie des *Noces* pour Los Angeles, Frank Gehry étant chargé de *Don Juan*.

Et Thoreau ? Jean semble accroché à la chose, malgré tout. Il faut qu'on décide quelque chose. J'ai eu tant de mal à lui faire admettre que je ne passais pas commande d'une scénographie, qu'il ne s'agissait pas d'inventer une cabane : Jean, dessine moi une cabane. Précisément, il ne faut pas construire une cabane, mais une rêverie dont la cabane est le moteur, prétexte, etc. Idée que nous faisons un spectacle (quelles que soient ses déclinaisons) ensemble, comme je cosigne un spectacle avec Alain. Je lui jette dans les pattes Thoreau et son livre ; comment réagit-il ? Il parle de distanciation, de point de vue, la cabane est un point de vue, une situation. En somme, de sa lecture, il va tirer ce qu'il appelle un certain nombre de « situations » (des images, des idées, des textes, que sais-je ?) que je traiterai ensuite sur mon plateau. Ça me va. Nous n'avons

pas à traiter *Walden*, donner quelque chose de l'ordre d'une représentation (ou alors à la Borges, il dessine la cabane de Thoreau telle qu'en elle-même, et il la signe) ; encore moins à faire une adaptation. Nous appellerons *Walden* le produit du traitement de ce matériau. Car c'est à moi de faire la friction de ce qu'il me proposera avec quelque chose de la littérature Thoreau. C'est encore un peu vague.

dimanche 28 février 2010

Toujours pas trouvé l'ouvre-boîte. Le rapport au texte peut-il exclusivement être un rapport de lecteur respectueux ? Ou si je m'amusaï à des essais de réécriture ?

Soit le début, la question de l'autobiographie, de l'expression en, à la première personne. Ce que Je peut dire est ma seule expérience. Il ne peut parler que depuis son expérience, pourtant il va parler « objectivement » de la nature. Tout ne passerait pas au filtre de l'expérience, la sienne ?

Et puis ce que j'appelle la critique de l'aliénation, du consentement que les gens apportent à leur vie mauvaise. Sujet d'étonnement, il est vrai. Thèse : on pourrait améliorer son sort en simplifiant la vie, en en rabattant sur nos prétendus besoins. On forme nous-mêmes les chaînes pour s'entraver. Si vous vous plaignez de cette vie moche, amochée, c'est tant pis pour vous.

Donc Thoreau va nous montrer comment il emploie son temps, sa vie. Mais la vie mode d'emploi dépend d'un bon emploi du temps.

L'expérience, même si elle n'est pas de l'ordre de l'extrême, comme on dit du sport de l'extrême, s'il ne s'agit pas d'assécher les marécages autour de la Néva, cette expérience doit être radicale : il s'agit de « partir de rien », sans le capital ordinaire (*usual capital*). Donc il

s'agit de se couvrir (se vêtir), s'abriter, se nourrir. Comme si l'homme ne se nourrissait que de pain

—mais non, la cabane sera aussi une *library*.

La culture, la littérature vont faire partie des nécessités de la vie.

L'Autre : que cache le vœu de pauvreté ?

—pourquoi veux-tu toujours que quelque chose cache quelque chose ? Soupçonneux, va !

mardi 2 mars 2010

Partition, état 0. Un peu moins angoissé, cependant. Tableau de Walden, de l'étang dans le chapitre « Les étangs ».

—ne travaillant pas dur, je n'avais pas à manger dur.

mardi 9 mars 2010

Froid de gueux à Mons. Je suis comme harassé ; dans le brouillard, pilotant à vue, sans connaître le cap. Très inconfortable. Les gens sont gentils. Une espèce d'ataraxie à force d'apathie.

J'aurai passé ma vie dans mon trou. Ça vaut une cabane. Mais Thoreau sut la quitter.

—this is a delicious evening, when the whole body is one sense, and oimbibes delight through every pore. I go and come with a strange liberty in nature, a part of herself. (Aubier 252)

—yet I experienced sometimes that the most sweet and tender, the most innocent and encouraging society may be found in any natural object, even for the poor misanthrope and most melancholy man.



There can be no very black melancholy to him who lives in the midst of Nature and has his senses still.( Aubier 254) Et la suite aussi.

—I love to be alone (ibid)

—Most men appear never to have considered what a house is (116)

jeudi 11 mars 2010

Travail sur la mémoire : ça nous mène où ? Il faut jouer le jeu. Angoisse, ce sanglot qui m'étrangle. Je suis obligé de parler (mon métier) : ma voix passe à travers ce sanglot. Personne n'y entend rien. Tant mieux. Mais je rêve qu'on vient me libérer.

vendredi 12 mars 2010

Vu, au Manège hier soir, le charabia de Sentimental Bourreau sur Wagner. Atterrant de vieillotterie et de prétention aussi bien. Mais les professionnels bien rassis étaient bien satisfaits, veillant aussi à ce que le grain ne repousse pas.

Ici je ne sors pas de cette histoire de mémoire ; on dirait que la mémoire des comédiens est en panne. Il faut que la cabane se souvienne ; cela veut dire quoi ? quinze textes.

samedi 13 mars 2010

Quelques idées venues en causant avec les comédiens sur le plateau. Je ne suis pas un installateur ; si nous jouons le jeu de l'installation, c'est en tant que gens de théâtre.

Qu'est-ce qu'un comédien, à ce compte-là ? Quelqu'un qui a appris un texte et qui le donne à entendre par sa voix (qu'est-ce que tu fais du corps ?). Le défi de l'installation, la nôtre, c'est d'aller contre la

désinvolture, la distraction, la visite (on est là sans y être), le superficiel de tout ça, et de faire en sorte que, puisque le public entre dans une installation faite par des gens de théâtre, celui-ci écoute un texte.

D'où l'idée de texte enveloppe ; une visite « à l'intérieur » d'un texte. Hier, trois textes à l'essai : " Je ne lus pas de livres le premier été " ; " je peux être touché " et le troisième (Clara) sur les visiteurs.

Aujourd'hui, textes sur l'éveil (et « Je gagnai les bois... »)

dimanche 14 mars 2010

Je vis en français, comme dit l'autre.

Plaisir de la langue.

La paresse (mais un blocage plutôt) comme pour le *Tournant* : je ne m'empare pas du texte, comme j'ai eu la flemme de retraduire les lettres de Virginia. Une sorte de péché originel. Ou défaut d'origine. D'une façon un peu similaire, je n'arrive pas à me colleter avec le texte de Thoreau. Je me dis que l'astuce serait de trouver une manière de le réécrire, ce texte. Savoir ce que je prends pour moi, ou comprendre pourquoi je suis pris dans ce texte (cette œuvre).

lundi 15 mars 2010

Terre ! (ter) ; c'est ce que j'aimerais pouvoir crier. Je n'entrevois pas grand-chose, et les jeunes pas très maniable. Toujours les pannes de mémoire. Ce qui reste vrai : j'aime à me perdre dans ce livre (*Walden*), ce qui ne laisse de m'étonner.

Je parle hier soir avec Clara de la manière dont je me suis retrouvé metteur en scène. Histoire de la chute de la maison tf2. Obligé de

faire croire que je crois encore en quelque chose concernant le théâtre, mon théâtre.

jeudi 18 mars 2010

Le Fresnoy. Après dix jours de remémoration waldénienne à Mons avec comédiens. Ai-je avancé sur l'installation ? Il faudrait que ce soit clairement une installation de gens de théâtre. D'où le primat du texte, même s'il est pris dans le dispositif. Ce que j'ai appelé les textes enveloppes.

Quelle est la différence entre un homme et une machine ? La machine est incapable de se souvenir, volontairement ou involontairement. La question de la réminiscence. Penser, c'est se souvenir, se ressouvenir, disait déjà le Vieux. Anamnèse.

Dans sa version française, la traduction désuète de Fabulet, le texte occupe 377 pages. Arrondissons : disons 400 pages. A 40 à l'heure, cela vous prendra une bonne centaine d'heures pour faire la traversée. On me dit qu'un visiteur d'installation reste quelques minutes, tient pas trop en place, quoi. Comment faire ? Embarras de l'installateur.

Et cette installation doit être un moment du voyage, l'installation comme un rapport d'étape. Quel est ce voyage ? Nous sommes allés nous perdre dans le livre de Thoreau (quelle idée ?) comme lui-même est allé se promener dans les bois. Promenons-nous dans les bois pendant que Thoreau y est, ou plutôt y était. Séjourner dans son livre comme il a séjourné dans sa cabane. Thoreau était parti seul dans les bois ; nous sommes une petite compagnie à faire une expédition dans le livre de Thoreau. Pourquoi ? Je l'ai dit ailleurs.

Il s'agira donc pour nous aussi de construire une cabane ; un plateau de théâtre, ou toute scène, ici le plateau de tournage, détourné (Le plateau détourné, un titre) ou nous construisons notre demeure, nous aussi pièce par pièce, c'est le cas de le dire. Une idée d'autonomie. On la fabrique nous-mêmes la cabane.

Jouer avec les chiffres :

Il fait cette expérience à 28 ans. Il reste deux ans et demi dans sa cabane. Le livre paraît 7 ans après. Il condense l'expérience de deux ans et demi en une année.

*Vers la fin de mars 1845...*

*le 4 juillet 1845,*

*La température de l'eau d'étang, qui avait séjourné dans la pièce où je me tenais de cinq heures de l'après-midi au lendemain midi, le six mars 1846, le thermomètre étant monté à 65° ou 70°[\[10\]](#) une partie du temps, un peu à cause du soleil qui chauffait le toit, était de 42°[\[11\]](#), ou d'un degré plus froide que l'eau de l'un des puits les plus froids du village lorsqu'on vient de la tirer. La température de la Fontaine Bouillonnante, le même jour, était de 45°[\[12\]](#)*

*En 1845, Walden gela d'un bout à l'autre pour la première fois la nuit du vingt-deux décembre,*

*En 1845, Walden fut complètement découvert le premier avril ; en 46, le vingt-cinq mars ; en 47, le huit avril ; en 51, le vingt-huit mars ; en 52, le dix-huit avril ; en 53, le vingt-trois mars ; en 54, vers le sept avril.*

*Je quittai finalement Walden le six septembre 1847.*

C'est que cette cabane n'est pas une cabane seulement : une machine à écrire (redite). Une écriture nourrie par l'expérience.

Réminiscence : le jeu avec le plongeon sur le lac. Pourquoi dit-il que le plongeon est un crétin ? Son jabot blanc le trahit, comme son rire.

vendredi 19 mars 2010

Je m'intéresse encore à certaines pensées mais le théâtre ne m'est plus nécessaire.

Jos Houben me fait visiter la salle de l'école Jacques Lecocq. Emouvante, cette ancienne salle de boxe. Autres passions.

Réminiscence : seuls les grands poètes peuvent comprendre les grands poètes. C'est gai.

Le 4 juillet 1845 un jeune américain diplômé d'Harvard, un peu vacant depuis qu'il a démissionné de son poste de maître d'école par refus des sévices corporels, décide d'aller vivre seul dans les bois au bord de l'étang de Walden, y construit une cabane où vivre par ses propres moyens. Il y reste deux et deux mois. Il met ensuite 7 ans pour écrire le livre nourri par cette expérience. Le livre fait à peu près 400 pages. Il faut donc, à 40 l'heure de moyenne, une bonne dizaine d'heures au lecteur pour faire la traversée.

Par ailleurs, sachant que, d'après les statistiques officielles, la durée moyenne de visite d'une installation est de 4'48, on comprend l'embarras de l'installateur improvisé que je suis, s'il veut rendre compte, par d'autres moyens de l'aventure irremplaçable de cette

lecture ou plutôt de la mémoire qu'il en a. La mémoire réduit déjà. Une réponse : la cabane de Thoreau est un livre, la nôtre une machine de mémoire. Et la mémoire n'est pas faite que de mots ; ce sont aussi des images, des sons

samedi 20 mars 2010

Repli (la tentation du)

Réminiscence : souvenir confus ? A peu près effacé ? Rémanence. L'idée de se ressouvenir.

Pensée, expression, motif qui provient d'autrui, et qui, logé dans la mémoire, est employé par nous comme s'il était nôtre. Cet ouvrage est plein de réminiscences.

*"Tout ce qu'il fait est de réminiscence ; il copie Wouvermans et Berghem". [Diderot, Salons de peinture]*

Penser : il faut qu'il y ait des réalités intelligibles. Notons que ce que Socrate fait accoucher au jeune esclave du *Ménon*, c'est de la géométrie.

De multiples études ont montré que si quelques molécules diffèrent entre l'homme et l'aplysie, les principes de la mémorisation sont les mêmes. (Eric Kandel)

Comment je me débrouille avec cette affaire de mémoire ? L'élément nouveau qui s'ajoute à l'idée de boîte à musique, moulin à paroles, boîte à image, c'est cette idée qu'il s'agit d'une expérience portant sur la mémoire, mais une mémoire d'événements que nous n'avons pas vécus (je parle du visiteur de l'installation).

Du coup, je reprends la lecture naguère interrompue, je ne sais pas pourquoi, du livre d'Eric Kandel. Une vie réussie, que puis-je dire d'autre, de ma place ?

Je reprends:

En juillet 1845, le 4, (jour de la fête nationale), un jeune Américain s'installe dans une cabane qu'il a construite de ses propres mains au bord d'un étang (Walden) préférant la fréquentation de la Nature à celle des hommes. Il y reste deux ans et deux mois. Il passe ensuite 7 ans à écrire le livre nourri de cette expérience. 400 pages environ. A 40 à l'heure de moyenne, la lecture prend une bonne dizaine d'heures.

Sachant maintenant que, selon les statistiques officielles, la durée de visite d'une installation est de 4'48'', on comprend l'embarras de l'installateur improvisé que je suis, s'il veut faire entrer son spectateur dans ce dont ce livre est le nom.

En marge : la rigolade. La critique du *Monde* qui ne comprend pas que c'est l'entracte et s'esbigne et commente doctement et avec enthousiasme l'absence de fin de la pièce et le fait que les acteurs ne viennent pas saluer. Evidemment : ils avaient encore 50 minutes à turbiner. Mais elle survivra au ridicule. On avait déjà bien ri quand elle ou sa consœur, je ne sais plus, avait fait d'Alan Turing un de mes collaborateurs ! Un pays a le journal de référence qu'il mérite.

dimanche 21 mars 2010

Hier j'enviais une vie comme celle d'Eric Kandel. Prédestination à l'échec et prédestination à la réussite.

Je pense à cette installation qui pourrait durer 10 heures comme la lecture le réclame à peu près. Ce que je redoute depuis que j'ai caressé cette idée, c'est qu'il n'y ait pas de quoi capter, capturer le visiteur. *Words, words, words*. Mais les mots, c'est bien cela mon affaire. Comment créer les conditions d'écoute ?

Présentation :

Il y a d'abord un de ces tours que vous jouez la mémoire. Vous n'y pensiez plus et voilà qu'un livre, par exemple *Walden*, revient vous hanter, au point que pour s'en débarrasser, le seul expédient est d'en faire quelque chose, pourquoi pas une installation, même si vous n'êtes pas un installateur professionnel (on ne naît pas installateur, on le devient) pour refiler le fantôme aux visiteurs. Un exorcisme comme un autre. Si je puis risquer me permettre une remarque personnelle, faire un spectacle (et peut-être une installation aussi), cela tient souvent de l'exorcisme.

Donc mon idée avec cette installation est de me débarrasser d'un vieil envoûtement, qui a pour nom un titre de livre *Walden*, livre culte, comme on dit qui a obsédé des générations entières et des personnalités très diverses de Gandhi, à John Cage en passant par Che Guevara et qui désormais ventriloque les écologistes qui font une figure tutélaire de ce jeune Américain qui décida en 1845 d'aller s'installer dans une cabane construite de ses mains au bord d'un étang du Massachusetts, préférant la fréquentation de la nature à celle des hommes. On peut comprendre.

Se souvenir d'un livre ; j'ai tenté de me souvenir de la manière dont je me souvenais d'un livre



Je suis bien incapable de continuer ; toujours la vieille inhibition. Les mots ne me viennent pas, coincés au fond de la dépression, interdits par elle, plutôt. Mais cette difficulté tient à mon désarroi devant le travail à entreprendre dont je ne cerne pas la nature. Inaptitude à imaginer les choses. La trouille que tout ça soit sans intérêt.

« Travailler, travailler, comme si j'avais le temps. » Perros lu pendant la traversée Thoreau.

En ce soir d'élections. Communication politique : on parle des « éléments de langage ». Curieux. Ça sent la machine. Manipuler des symboles. On vous donne des éléments de langage pour aller jaspiner sur les plateaux de télévision. D'un autre côté, il est beaucoup question de la souffrance sociale.

lundi 22 mars 2010

Démoli par ma lecture de la vie de Kandel. Etranglé par l'étroitesse, mesquinerie, médiocrité de ma vie, et c'est désormais sans appel. La soupe ou l'étincelle.

Dans cette installation, qu'est-ce que je propose aux gens ? Une petite expérience sensorielle mais qui risque d'être plombée par le poids des mots. Les gens n'écoutent pas, c'est ça.

Expériences en chaîne : de celle de Thoreau à celle du visiteur.

Vie littéraire : au café (coin du bd de Port Royal et de la rue Saint Jacques), vers 13h, Sollers vient boire un verre de lait et croquer deux œufs durs.

mardi 23 mars 2010

Je croyais avoir trouvé la jonction entre le début du texte et le principe de la cabane numérique. L'introduction de la question de la mémoire. Comment se souvenir d'un livre qu'on n'a pas lu. Une mémoire artificielle. Une théorie et une pratique de la réminiscence artificielle.

Friandise : le théâtre est-il une adaptation au sens évolutionniste du terme ? Il pourrait disparaître sans que la vie de notre espèce en soit changée ? Contrairement au langage, à la vue, à la raison, à la technique. Darwin pensait que la musique, par exemple, avait un rôle dans la sélection sexuelle. Levitin pense qu'elle sert à développer la « flexibilité sensorielle nécessaire pour devenir véritablement humain ».

Est-ce que l'ordinateur accélère le développement cognitif ? Réminiscence : on pense plus vite dans une gare que dans un relais de diligences ? L'ai-je déjà remarqué ? Je ne me souviens que de cela ?

Réunion de production à Chaillot. L'idée de l'installation sur le grand plateau semble passer. Beaucoup de choses encore imprécises. Après la réunion Claire, au Palais de Tokyo m'offre un livre, genre catalogue, intitulé *Art+Science*. Des idées à piocher ? J'ai commencé à la feuilleter cet après-midi dans mon fauteuil avant d'aller parler avec Alexandros au « Chien qui fume ».

Reprise :

En juillet 1845, dans un bois près de Concord (Massachusetts), Henry-David Thoreau, 27 ans, et qui n'a pas encore inventé la désobéissance civile, construit de ses mains une cabane, au bord d'un étang, Walden.

Il y séjourne solitaire deux ans et deux mois. Redevenu « hôte de la vie civilisée », il passe 7 ans à écrire le livre nourri par cette expérience, *Walden ou La vie dans les bois*.

Soit près de 400 pages. A 40 à l'heure de moyenne, une bonne dizaine d'heures de lecture « profonde » comme on l'appelle, sera nécessaire pour arriver à la dernière phrase : « le soleil n'est qu'une étoile du matin » .

Maintenant, sachant que, selon les chiffres officiels, le temps de visite d'une installation est de 4'48", on comprend le drame de l'*installateur*, et qu'il n'y a pas que Paris qui est difficile à mettre en bouteille.

Pourtant, impossible de se dérober : le livre est revenu comme un impératif de mon passé de lecteur, que je croyais plus simple. Un appel à l'œuvre. Les revenants ont leurs exigences.

Comment répondre à cette formidable machine littéraire, où se sont pris des esprits aussi différents que Gandhi ou Clinton en passant par le Che, que Proust ou Gide, Yeats ou Allen Ginsberg, Tolstoï ou John Cage, j'en passe mais n'oublie pas les randonneurs d'aujourd'hui qui patrouillent dans *Walden* en quête du vert paradis des éco-

logies enfantines (infantiles) ? Qui suppose un lecteur solitaire, aussi solitaire que l'auteur.

En se mettant à plusieurs

mercredi 24 mars 2010

En juillet 1845, dans un bois près de Concord (Massachusetts), Henry-David Thoreau, 27 ans, et qui n'a pas encore inventé la désobéissance civile, construit de ses mains une cabane, au bord d'un étang, Walden.

Il y séjourne solitaire deux ans et deux mois. Redevenu « hôte de la vie civilisée », il passe 7 ans à écrire le livre nourri par cette expérience, *Walden ou La vie dans les bois*.

Soit près de 400 pages. A 40 à l'heure de moyenne, une bonne dizaine d'heures de lecture « profonde » comme on l'appelle, sera nécessaire pour arriver à la dernière phrase : « le soleil n'est qu'une étoile du matin » .

Maintenant, sachant que, selon les chiffres officiels, le temps de visite d'une installation est de 4'48", on comprend le drame de l'*installateur*, et qu'il n'y a pas que Paris qui est difficile à mettre en bouteille.

{Une gageure ? Sans doute, et l'on pourra toujours objecter que rien ne remplacera jamais une lecture profonde, solitaire et concentrée, comme dut l'être l'écriture du livre, une telle lecture étant seule capable de faire droit à la complexité du texte.

Gageons pourtant qu'à l'ère numérique, où nos cerveaux sont accoutumés (pour le meilleur ou pour le pire) à de nouvelles navigations, nous pouvons aussi tenter une expérience autre et répondre à la formidable machine littéraire inventée par Thoreau mais qui suppose un lecteur assis ou couché une déambulation une autre machine et proposer au visiteur

Mais un texte, surtout un texte dont on se remémore, est aussi un tissu d'images, de sensations sonores ou musicales, de mots et de phrases qui viennent nous entêter.

Ainsi}

En juillet 1845, dans un bois près de Concord (Massachusetts), Henry-David Thoreau, 27 ans, et qui n'a pas encore inventé la désobéissance civile, construit de ses mains une cabane, au bord d'un étang, Walden.

Il y séjourne solitaire deux ans et deux mois. Redevenu « hôte de la vie civilisée », il passe 7 ans à écrire le livre nourri par cette expérience, *Walden ou La vie dans les bois*.

Soit près de 400 pages. A 40 à l'heure de moyenne, une bonne dizaine d'heures de lecture « profonde » comme on l'appelle, sera nécessaire pour arriver à la dernière phrase : « le soleil n'est qu'une étoile du matin » .

Maintenant, sachant que, selon les chiffres officiels, le temps de visite d'une installation est de 4'48'', on comprend le drame de *l'installateur*, et qu'il n'y a pas que Paris qui est difficile à mettre en bouteille.

Une gageure ? Oui, car on nous objectera toujours qu'à écriture profonde, solitaire et concentrée, lecture pareille, et qu'il n'y a de bon lecteur qu'assis (ou couché).

Gageons pourtant qu'à l'ère numérique, nos cerveaux, habitués, pour le meilleur ou pour le pire, d'accord, à de nouvelles navigations, sont parés, sensoriellement parés, pour l'aventure, une déambulation dans notre cabane, à la fois, boîte à musique, boîte à images et moulin à paroles.

Toute machine est une machine de/à mémoire. La nôtre combinera aléatoirement (toute machine est aussi une combine) des souvenirs réels ou recombines, une vraie fausse mémoire commise en commun. Crime véniel.

Des comédiens, un architecte, un musicien, un vidéaste, un magicien de la technique et un metteur en scène (le raton laveur de l'affaire) ont été vivre dans *Walden* comme Thoreau est allé vivre au bord de Walden. Expérience pour expérience. Ils ont construit cette cabane que l'on peut visiter en marchant, modeste hommage à l'auteur, le même, de *L'Art de la marche*.

Idéalement, c'est-à-dire, en l'occurrence, mécaniquement, la ballade durerait de 4'48" à 10 heures. Disons donc 20'. Mais renouvelables.

jeudi 25 mars 2010

Je continue ma lecture lente de Kandel. Plus que la science, -je ne vais pas étendre mes connaissances-, c'est les façons de penser de certains scientifiques qui m'intéressent. Leur façon. Comment ils s'y prennent. Des thrillers.

vendredi 26 mars 2010

...

samedi 27 mars 2010

Curieuse vie cérébrale : je relis du Perros en vue de Grignan, si jamais, pauvre littérature, et je continue à l'intéresser au livre de Kandel. Grand écart. Ne rien savoir, tout attendre du verbe (le « verbe dans la peau ») ou la passion de savoir (c'est la passion qui m'intrigue, pas le savoir).

Peut-être y a-t-il du matériel du côté des lettres à Carl Gustaf Bjurström. (Edité par un certain Thierry Gillybœuf qui s'occupe aussi de Thoreau) Strindberg. La haine du comédien, la détestation du théâtre chez Perros.

—Aucun regret de n'avoir vu ni Arturo ni Turcaret. Je ne peux plus souffrir les comédiens, en uniforme comme en civil. Ils sentent la mort, ils en ont les tics, les attitudes. Leur gloire a quelque chose d'atrocement funèbre, cervelle encendrée, parole dictée. Non, ils ne me donnent aucune sensation humaine, aucune, divine. L'entre-deux, c'est la religion des tièdes, qui font « comme si ». On le fait

bien assez, à quoi bon se masquer. Le masque, c'est la peau. Turlututu. » (cité par Maxime Caron p12)

Caron qui cite Henri Thomas, ou plutôt un des personnages de *La vie ensemble*, Planche le bien nommé : « Non, tenez, je vous dis exactement ce que je pense : le spectacle est déjà ici. Dans tous les théâtres où l'on joue à cette heure à Paris, c'est frime et truquage à côté d'ici (...) Je ne veux pas dire une machine théâtrale, une pièce qu'on débite – messieurs, je vous annonce aujourd'hui que j'ai rompu définitivement avec ce genre de plaisanterie – mais la vie qui se joue en nous et par nous, dont nous sommes les seuls acteurs possibles (...) La recherche du spectacle coupé de la vie – le mouvement théâtral n'est que cela – m'a mené dans une impasse (...) Mais je pense que c'est dans les conditions les plus humbles que la métamorphose de la vie en spectacle s'opère le mieux. (...) Il faut se maintenir le plus près possible de l'absence totale de prétention. (ibid p13)

Mais pourquoi la nécessité du spectacle ? On peut s'en passer. Il n'y a pas de spectacle. Sauf celui de la rue.

Un autre personnage de Thomas :

—Un visage, le premier venu dans la rue, contient dix fois plus de tragique que le plus grand rôle. Tu peux y lire l'usure dissimulée, une lutte incessante, disproportionnée. Et ne dis pas que l'art ajoute tellement.

L'autre soir, sur le trottoir, devant le laboratoire d'analyses, la jeune femme en pleurs, une feuille de papier à la main, des résultats sans doute. Aucune comédienne n'aurait été capable de m'émouvoir de la sorte.



L'amour du théâtre : chez les critiques un plaidoyer pour eux-mêmes, pro domo ; une manière de se défendre (ie défendre sa place, sa position) face à la rédaction en chef.

Envie de me remettre à Montaigne. Fermez le ban. Sourdine. Un mot qui me va bien.

Aimanté par la mélancolie de Perros. Que faire de sa propre insignifiance. Répondre à l'appel de Douarnenez ? Mais ce ne fut pas une marrade. À la Thoreau : s'en tenir au nécessaire rend vite nécessaires.

Y a-t-il une invitation là-dedans à relire, lire Strindberg ? Ça m'occuperait. Mais c'est plein de personnages.

Travailler ne peut être qu'une activité nocturne, comme s'il fallait sauver in extremis quelque chose du jour en train de passer, déjà passé, presque.

Réminiscence : l'étang de Walden n'est pas sans fond.

dimanche 28 mars 2010

Avec Philippe Descamps hier, nous parlons des cas qu'il faudrait accumuler comme matériel. Il fait partie d'une espèce de commission chez Frydman pour donner son avis sur les cas, justement. Pas seulement les cas de PMA.

Un couple, lui 72 ans, elle 38, veulent un enfant : comment leur dire ? et au nom de quoi,

Il y a deux embryons : les futurs parents médicalement assistés n'en veulent qu'un. Que fait-on ?

Perros, relire Perros, me renvoie, je le disais, à Strindberg. Ce dimanche griseux, je relis dans mon fauteuil *Père*. Non, décidément, je ne me vois pas me colleter avec une vieillerie pareille. Je suis probablement incurable. Ou un infirme.

Yann Parenthoën : je me demande comment Samaël en est venu à s'intéresser à lui. L'oreille voit.

Rendez-vous avec Jean-Didier au Café Constant, bout de la rue Saint-Dominique, à 20h ; bu un peu de vin à midi pour me mettre en jambes.

mardi 30 mars 2010

Maintenant il faut que je fasse 50 mots pour l'empac, genre :

*Jill Sigman is working on a performance installation project that explores themes of sustainability and apocalypse, home, real estate, survival, civilization, and man-made "nature"; at EMPAC she will experiment with the creation of a small hut from found materials and the movement and video possibilities it engenders.*

HD Thoreau passa deux ans et deux mois dans sa cabane au bord de l'étang de Walden. En sortit un livre éponyme. Il partit vivre seul dans les bois ; nous nous sommes allés à plusieurs (gens de théâtre, architecte, musicien, vidéaste) passer un bon moment dans son livre, non pour le lire mais pour inviter le public

HD Thoreau séjourna deux ans et deux mois dans sa cabane au bord de l'étang de Walden. Il écrivit *Walden*, nourri de cette expérience.

Jean-François Peyret séjourna longtemps aussi dans ce livre, en compagnie de ses comédiens, d'un architecte, d'un musicien, d'un vidéaste. Leur cabane numérique, boîte à images, à musique, moulin à paroles témoigne de cette expérience abritera une installation interactive et des performances.

Quelle peine ! Ridicule de parler, même de manière aussi inoffensive, de soi à la troisième personne.

Effaré par *Les fausses confidences* à la télévision ; une bonne action probablement, et en direct, comme dans le temps. Hier, à Censier, des étudiants me posaient des questions sur les émotions au théâtre ; ils avaient leur réponse ce soir. Impossible d'être ému par l'amour supposé entre la Grinberg et son Dorante. Dis-moi la vérité sur l'amour, tu parles. Seul Arditì passe l'écran, parce que c'est Arditì, qu'il sait y faire, et qu'on comprend sa manœuvre, on comprend l'action, mais les sentiments ?

Car j'ai parlé, mesdames et messieurs, devant quelques étudiants du théâtre et des NT, une scie, *one more time*, pas plus tard qu'hier. Fait le mariolle, comme j'appelle. Pourquoi je ne parviens plus à adhérer à ce que je dis, qui n'est pourtant pas complètement absurde. Question de croyance, cette sempiternelle question. Le comédien a toujours été, dans notre tradition, augmenté. Cothurnes.

Vu Abadie près de la gare de l'Est. Veut qu'on s'installe, de manière intermittente dans un théâtre de la Pointe rouge, un truc de circasiens, le Théâtre Nono.

mercredi 31 mars 2010

Sentiment de ne pas tenir la barre.

*Yet this only is reading in a high sense, not that which lulls us as a luxury and suffers the nobler faculties to sleep the while, but what we have to stand on tiptoe to read and devote our most alert and wakeful hours to. (214)*

Moi, je lis assoupi. En rêvassant je suis plus inventif que tendu, concentré. J'ai depuis longtemps abandonné la lecture profonde. Vie mentale fantasmagorique. Ou fantomatique.

Coup de théâtre sous forme de coup de téléphone de Jean qui a trois situations à proposer. Je ne suis pas certain d'avoir bien compris les trois situations en question : une véranda à Gennevilliers, une cabane dans les arbres (Landes) et une camionnette (genre tube Citroën) vers Saint Jacques de Compostelle. Y a-t-il un personnage ? Il faut commencer les repérages, mais dans quel calendrier sommes-nous ? Mais c'est une réponse d'artiste, ce dont je suis bien incapable. En ai-je jamais été capable ? Sur *Walden*, je n'arrive qu'à m'intéresser au texte.

Phrase du jour : *It is not all books that are as dull as their readers. Dull*, difficile à traduire. Ce n'est pas ennuyeux, ni vide (Landré-Augier) ; borné, dit Fabulet, ce n'est pas si mal. Morne.

jeudi 1er avril 2010

Mon cher David,

Merci de tous tes messages. Je pense que je ne vais pas avoir le

temps d'aller à Boston avant notre résidence en mai à l'Empac (Troy); j'en profiterai alors pour faire les visites nécessaires à Harvard. Nous en reparlons.

Pour ce qui est de juillet, je ne sais pas comment tu vois cela. Tu parlais de la première semaine de juillet : veux-tu parler de la semaine du 28 juin au 3 juillet ou de la semaine du 5 au 10 juillet? J'ai l'impression que la première solution serait la meilleure, si on veut que les gens ne se soient pas déjà égayés dans la nature.

D'autre part, il faudrait peut-être que nous reparlions de ce que nous attendons les uns et les autres d'une telle expérience. Est-ce qu'on ne réunit que le comité de pilotage, nom absurde pour qualifier la compagnie des scientifiques, philosophes, médecins, juristes, artistes que nous pouvons réunir autour de l'opération dont le nom de code est "Naître ou ne pas naître" ("c'est devenu une question"), auquel cas il s'agirait surtout de conversations, disputes, controverses, propositions de travail) ou tu verrais déjà des esquisses de "performances" ou d'improvisations, ce qui supposerait des comédiens.

Derrière tout cela se cache la question des moyens que l'on se donne (matériels et financiers), sachant que je ne t'étonnerai pas en te disant que ma compagnie sera à peu près fauchée après son excursion à Walden. Il faut voir.

Je déjeune le 8 avec Stéphane Braunschweig, directeur du Théâtre national de la Colline, pour finaliser le spectacle qui doit sortir de tout ça.

Notre ami Roger Malina est également intéressé par notre idée de workshop et serait prêt à faire quelque chose à l'Imera à Marseille à l'automne.

Bon, j'ai été un peu long, je te prie de m'en excuser. Je vais contacter Madeleine et lui dire qu'elle est bien sûr la bienvenue à bord. Je n'ai pas bien compris si Xavière Masson était à Paris ou non.

Avec mon amitié

Jf

samedi 3 avril 2010

Tout à l'écart qu'il soit, Perros fait partie du milieu littéraire ; il y a des attaches. Je ne fais plus partie d'aucun milieu, voilà le fait.

Week-end de Pâques, dit-on ; pour moi tous les jours sont ordinaires. Chaque jour devrait être une fête.

Lu au petit matin dans mon lit *Tropiques* de Clément Rosset. Je vois que j'achète et lis toujours ses livres ; c'est aussi qu'ils sont minces. Et désormais c'est à chaque fois un abrégé de philosophie qu'il fabrique. Peut-être aimé-je les idées simples ? le moi, le souverain bien, ce qu'il appelle l'idée fixe (chez lui le réel). Ou le moi, le plaisir, la vie, ce qu'on pense. Peu question de la mort, dont il se rapproche pourtant. Le lisant, j'éprouve un malaise devant l'homme de ressentiment que je suis. Éternel retour : non, je n'aimerais pas revivre ma vie telle qu'elle fut. Mauvais signe. Je ne saurais crier *da capo*.

Quelle vie aurais-je voulu vivre ? Un sujet de roman. Mais je crois que je n'aurais pas aimé une vie de romancier

Chaque spectacle comme un problème à résoudre et qui avait la gratuité d'un certain exercice des mathématiques (je suppose), pour s'occuper l'esprit, non pour vaincre je ne sais quel désœuvrement mais pour ne pas être fou ou malade, quand le cerveau est abandonné à lui-même. Comme on joue aux échecs. Échec aussi, puisque j'ai toujours perdu.

La science : j'en parle avec ML (brésilienne qui m'invite à Sao Paulo, encore un truc art & science, on va en avoir une indigestion, « mind the gap ») ; ce que la science vient faire dans mon théâtre. (Quand je parle ainsi, c'est un autre qui parle, non, c'est bien moi, mais je ne peux adhérer pleinement à ce moi-là. Manque d'adhérence. Rosset dit qu'il n'y a pas de moi autre que le moi social (je résume mal), pas d'authenticité, au sens sartrien, mais c'est que pour lui ça a bien collé (philosophe dans le privé comme socialement).

Nietzsche et l'idée que la philosophie est un ensemble de systèmes réfutés. La science qui s'est émancipée de la philosophie.

dimanche 4 avril 2010

Pâques au frisson.

Maigre récolte dans la correspondance de Perros, s'agissant du théâtre. Dans une lettre à Paulhan (« après le 10.09.56 » ?), apparition de Tchekhov : « Je lis Tchekhov. Encore un gai luron ! Le cafard mis en bouteille. »

lundi 5 avril 2010

Journée d'abattement sur *Walden*. Heureusement, j'ai eu l'occasion de m'avachir devant la télévision, Gabin en Valjean.

*Walden*. Ce livre ne me rend pas inventif, mais j'y trouve à chaque lecture quelque chose. Fortiche, le Thoreau. Pas un livre sur rien, mais un livre sur pas grand chose. Cet étang, ce n'est pas non plus la mer à boire : « the scenery of Walden in on humble scale, and, though very beautiful, does not approach to grandeur. » (204) Mais le livre, lui, a l'ambition de la grandeur. S'il arrive à faire littérature de cette réalité ordinaire, de son expérience qui n'a rien d'héroïque, alors il ne sera pas passé à côté de sa vie. Ce n'est donc ni la problématique du livre sur rien à la SM, ni une chose à la Flaubert (Yvetot vaut Constantinople) ; cela tient davantage d'une façon à la Sartre de vouloir faire son salut, ou plutôt une façon de se sauver. Une rage littéraire aussi. Il demeure que je ne sais toujours pas ce que je cherche dans ce livre. La quatrième de couverture de la traduction de Fabulet dans "L'Imaginaire" nous raconte que c'est aussi un livre loufoque ; j'entrevois ça, mais comme foutage de gueule. Sans doute un comédien comme Jos pourrait me faire découvrir cette dimension.

Retraversé, en nage, *Walden* sans trop savoir ce que je fais là-dedans. Ce qui continue de m'étonner, c'est que je suis accroché à ce livre, comme petit poisson à un hameçon, alors qu'il n'a rien pour m'appâter. L'histoire d'un *guy* qui va s'enfermer dans une cabane au bord de l'eau, dans le Massachusetts et au XIX e siècle, ce qui ne nous rajeunit pas, c'est un peu fort. Je vois bien comment ma sympathie peut aller à cet homme qui se retire du jeu avec l'idée au bout du compte de rafler la mise grâce à la littérature ; c'est plus



rustique que la librairie de Montaigne et je ne m'accorde pas intellectuellement avec l'arpenteur de Concord. Presque rien à échanger, je veux dire partager. Son expérience ne m'intéresse pas, pas plus que la nature. Construire une cabane, non merci, pêcher, se réjouir au spectacle de la nature, passer ses jours comme il les passait, je n'en ai aucune envie. J'aime mieux la solitude que lorsque j'étais plus jeune, mais elle n'est pas mon fort. Donc les modalités du retrait, de la retraite, ne sont intéressantes que s'il s'agit d'écrire. Encore que l'alibi de cette fuite (une dérobade probablement, celle de qui n'a pas vraiment su trouver sa place au village, dans la société), je puisse en un certain sens le faire mien, mais pas dans les mêmes termes : réduire la vie à sa plus simple expression, la centrer sur la question du besoin (le nécessaire) me paraît sinon suspect du moins bien naïf. L'ignorance, au sens anglais du mot, du désir me semble hénaurme. Son ascétisme puritain. Ma pente me porterait plutôt à choir sur le mol oreiller de m2m. Son fantasme de pureté (le concept que BHL a légué à la philosophie) est on ne peut plus dangereux. En ce sens le chapitre « Higher laws » est significatif. Par un tour paradoxal qu'il affectionne, Thoreau ouvre son chapitre sur un trait que n'annonce pas le titre du chapitre : sa sauvagerie en contradiction avec toute élévation spirituelle, tout désir de purification ; pensez donc, éprouver l'envie de dévorer une marmotte tout crue. Tout commence par une histoire de pêche, donc de nourriture ; puis il se monte le bourrichon, manger le dégoûte, et puis toute sensualité, et de cette tentation (*I was strongly tempted*) de bouffer la marmotte, on en arrive à l'éloge de la pureté et la défense de la chasteté ; ça se termine par cet étrange orgasme. Paradoxe encore ; on sent de la violence sexuelle dans ce plaisir solitaire à exalter la

chasteté. Comme dit à peu près Jean, on a envie de lui foutre une femme dans les pattes (ou un mec).

Au moins Montaigne aimait le (beau) sexe. Qui vaut bien la pêche au brocheton.

Une autre formulation : transfigurer la dérélition quotidienne. Dans une clairière, pour sonner heideggérien.

mercredi 7 avril 2010

C'est moi qui suis rompu.

Toutes sortes de guet-apens. Fait comme un rat par la littérature, pour ne parler que d'elle.

Ce qui va être anxigène : le texte à faire sur Jean-Mi. Démoli d'avance. Plus l'affaire Perros, dont je ne sais pas comment me tirer. Et la noyade dans *Walden*.

*Biseaux affûtés* (nom de code):

Idée de quelque chose de coupé, bord taillé obliquement. (biais, chanfrein). Il a pris un biais. Extrémité d'un tuyau d'orgue. Plan intermédiaire établi entre deux surfaces voisines à angle droit.

Biseutage : tailler en biseau.

Biseauter : tailler en biseau ; marquer des cartes à jouer d'un signe quelconque sur la tranche pour tromper au jeu.

Biais : oblique par rapport à une direction principale. Diagonale par rapport au droit fil.

Par quel biais le prendre. Détourné, artificieux. Mon esprit répugne au plus simple et prend irrésistiblement le biais, dit Gide.

On a quelque scrupule devant ces œuvres rigoureuses à ne pouvoir en parler que subjectivement. Je ne parle pas de l'évidence d'avoir

affaire à du beau. C'est l'histoire d'une captation ; ça attire l'œil. Mais on sent derrière je ne sais quel calcul (il ne faut pas prendre ce mot en mauvaise part, comment parler autrement d'un cerveau à l'œuvre, au travail, à la manœuvre, car c'est un art de la main, pas de l'idée ; le cerveau guide la main ou la main entraîne le cerveau, je n'en sais rien, je ne suis pas docteur). Mais j'en parle subjectivement parce que je ne peux pas faire autrement. Je ne parle qu'en invité de ce laboratoire, lapsus

Séquence : Donc il y a l

Le plaisir des énigmes non résolues ; met en cause une certaine rationalité, celle des résolutions ; les résolutions, ça fait plaisir.

Mais il y a des artistes qui travaillent du chapeau/cerveau autrement qu'en livrant leur petite idée qui fait son effet, mais cet effet est toujours reconnaissable

Aller au fond de l'inconnu avec des formes simples. Le piège aussi.

L'imagination qui met en échec non pas seulement la raison, ce qui serait la moindre des choses mais l'imagination aussi bien. Certains, de doctes esprits, parleraient mieux que moi de ce travail : ils en parleraient du haut de la chaire de l'Histoire de l'Art. Ils ont beau jeu ; ils savent, ceux-là, que le cerveau de JMG est gorgé de peinture, de la peinture et de son histoire ; un travail quotidien, inlassable pour qui le connaît, mais pas à la petite semaine. L'histoire de cette peinture.

Bavardage de l'activité artistique contemporaine ; l'œuvre est déjà le discours qu'on tient dessus. Une expérience cérébrale.

On ne peut pas parler : la vraie peinture devrait rendre coi (et je suis condamné par un devoir d'amitié à en parler). Il faut pour s'en débarrasser provisoirement, se raconter quelque chose : de la série noire à la sortie des couleurs.

jeudi 8 avril 2010

Claire qui me dit de ne pas m'en faire avec cette installation ; facile. Sang d'encre, oui. Affreux. Depuis une semaine déjà, je devrais réagir à la proposition de Jean, et je reste inerte.

vendredi 9 avril 2010

Il avait bien de la chance, Cézanne, de penser qu'il était peut-être venu trop tôt.

A propos de cabane, je songe que nous pourrions avoir le bruit (à traiter) de sa construction. cf *Box with the Sound of its Own Making* de Robert Morris.

samedi 10 avril 2010

Je sens que je vais souffrir sur le texte des biseaux. « Biseaux pensants » ; ah ! que je ris.

La beauté contre la souffrance. Les choses, œuvres, projets, relations, qu'on laisse en souffrance.

La couleur : la joie des résolutions. Les couleurs résolues. C'est peu de dire que la « série noire » est sombre : elle pose problème ; elle embarrasse la pensée (curieusement, c'est un plaisir, pas comme celui de sécher sur un problème, comme quand petit)

Je dis série noire parce que ces : pièces représentent des petites catastrophes cérébrales : énigmes non résolues, sans solution, des

sortes de casse-tête ; une autre énigme à résoudre, serait de savoir pourquoi on y prend un tel plaisir.

Les couleurs parallèles : les pièces colorées sont en parallèle plutôt qu'en série, le peintre récusera peut-être ce classement. Je les vois comme des solutions, mais énigme encore, on ne sait pas quel problème était posé, des solutions joyeuses, aériennes, une autre géométrie, mais à quoi ? Mystère.

Je me résume.

Il y a d'abord tout ce qui concerne l'approche subjective : on a scrupule à parler subjectivement de ces biseaux. On sent qu'ils requièrent des saisies, approchent, qu'ils valent mieux que cela, que leur simplicité d'apparence est lourde des conséquences qui ont conduit le peintre à ce travail. Je dis simplicité ; c'est mal parler de choses complexes. On sent la finesse dans cette géométrie. On sent de l'histoire ; des cuistres s'apercevraient qu'il y a toute l'histoire de la peinture dans chaque élément de ces séries ; qu'il y a aussi toute une histoire de cette peinture, de ce peintre. Ce n'est pas moi, un passager de cette œuvre depuis des décennies, un hôte de l'atelier qui dirai le contraire, qui passe une bonne partie de l'année à essayer de travailler avec devant une huile de 1961 : des femmes dénudées, des hommes, verres de rouge à la main, cette humanité entassée au mépris de la morale et surtout de la perspective. Ce n'est pas très abstrait, et la seule géométrie y est celle de la partie carrée. Mais c'est la même énigme. La même improbable sensualité.

J'en parle donc subjectivement : j'essaie de dire l'attrait, l'amitié (un artiste ne serait pas quelqu'un qui, en fabricant des trucs, essaie de se faire des amis, je vous parle d'avant face-book) que j'éprouve pour ce travail, et d'abord, je parle subjectivement, parce

que depuis ces décennies, je me demande toujours comment ce travail me travaille, travaille en moi. A force, on est travaillé par le travail de l'autre. Que ce travail ne soit pas une torture mais un plaisir fait partie de l'énigme, celle de l'art, je ne vous apprends rien.

Je parlais de sensualité : cela peut paraître paradoxal devant ce que les classificateurs appelleront de l'abstraction géométrique, je suppose. Mais le cerveau est mis en branle de manière curieuse (toute sensualité est cérébrale), c'est tout le corps qui pense : ces formes font penser sensuellement

Non pas émotions, mais des commotions cérébrales. C'est de mon âge.

Une série de réponses à un même problème qui n'a pas été posé. Je ne dis cela que par facilité d'exposition, si je puis dire.

Pour le début, à propos de l'approche subjective : ces biseaux réclament une autre gravité. Ils ont leur gravité, un poids d'histoire. Je suis sûr qu'un cuistre y verrait l'histoire de la peinture en son entier. Sans doute l'histoire du peintre.

Schéma :

Je ne peux en parler que subjectivement tout en sentant bien que ces biseaux demanderaient plus de gravité, la gravité de l'historien d'art (ils sont gorgés d'histoire de l'art et surtout de l'histoire de JMG, l'histoire de sa peinture ; moi qui suis un passager de l'aventure depuis des décennies et l'hôte fidèle de l'atelier, je peux en témoigner. Intrigué.

Et sa biographie : par exemple, il tenait, l'Avignonnais qu'il est à ce que j'indique qu'il y a un rapport entre ces biseaux et le Palais des Papes d'Avignon. Je vous l'aurai confié : une chance, du coup, qu'il en soit pas né près de la tour Eiffel). Moi, je veux bien, mais à ce compte, je me félicite qu'il ne soit pas né au pied de la tour Eiffel.

Subjectivement : intrigué par cette façon de penser, par les enchaînements de l'imagination, aventure de l'esprit, je préférerais dire du cerveau.

On passe à côté de cette façon que l'artiste a de penser en beauté.

lundi 12 avril 2010

Récupéré la machine (j'avais bousillé le système). C'était comme des vacances. Etranglé par les mots qui ne sortent pas ; ce texte qui me reste en travers de la gorge.

La petite cuillerée de dépit quotidien. Quotidien, justement. Dans *Le Monde* qui fut dans ma jeunesse le journal de référence, une critique de théâtre rend compte d'un spectacle sur Montaigne, péniblement mais avec bienveillance (on ne sait trop si elle va à l'écrivain qui écrit des choses « bonnes à entendre », ma bonne dame ou aux gens de théâtre qui s'y collent). Peut-être le Gascon n'a pas de secret pour elle, je n'en sais rien. Une jolie photo illustre l'article, un bel article, je veux dire quantitativement : un acteur dans un décor de cartons. Pas de commentaires (c'est le cas de le dire).

On a scrupule à parler subjectivement de ces biseaux. Ils réclameraient mieux.

On a scrupule

Je sais bien qu'il faudrait parler de ces biseaux autrement que subjectivement. On sent que la finesse de cette géométrie est lourde d'une histoire, et qui n'est pas celle seulement de l'« abstraction géométrique », mais de toute la peinture ; celle de la peinture, dirait un esprit avisé ; celle en tout cas de cette peinture, et de ce peintre. Ce n'est pas la moindre des interrogations que suscite ce travail que sa variété et sa diversité en même temps que l'unité d'un même geste, et son incroyable profusion. J'y songe souvent l'été quand je travaille avec en face de moi une huile de 1961 : femmes dénudées, des hommes, verres de rouges à la main, ce beau monde entassé au mépris de la morale et de la perspective. Ce n'est pas très abstrait, et la seule géométrie qu'on peut y deviner est celle de la partie carrée. Et pourtant, pour le connaître, je sais que le peintre de tableau et celui des biseaux est le même et qu'il ne s'est pas trahi en route. Ce soir nous regardons ces biseaux, et je peux m'empêcher de penser aux absents, aux milliers de pièces si différentes qu'on ne voit pas, mais qui hantent de leur absence les présents de cette exposition. Il est absurde de prétendre présenter une exposition en parlant de ce que justement on ne voit pas.

Certains peintres refont toujours le même tableau, surtout dans ces spécialités ; ici le même peintre fait toujours un tableau différent (regardez bien, c'est vrai même des œuvres en série (ou en parallèle ?) et pourtant on aimerait être capable de suivre le fil qui court d'une œuvre à l'autre et sur une si grande distance ; il faudrait être capable de cela, non seulement faire droit à cette inlassable énergie de travail, à cette imagination que j'ai toujours connue

mardi 13 avril 2010



Il ne faudrait pas parler de ces biseaux subjectivement.

Devant ces « Biseaux », laisser sa seule sensibilité parler s'exprimer ne suffit pas. La finesse de cette géométrie, on la sent lourde d'une histoire, de l'histoire de la peinture, dont on sait qu'est gorgé le cerveau de l'artiste. Il faudrait plus compétent que moi pour oser en parler. Mais je sais surtout que ces Biseaux racontent l'histoire de cette peinture et de ce peintre. Et c'est toujours ce qui m'intrigue (sens fort) quand passager de l'aventure et hôte fidèle de l'atelier bourguignon depuis des décennies (eh oui, j'aurai presque tout vu), je suis confronté à de nouvelles pièces

Il ne faut pas se fier aux belles apparences, se laisser conforter (consoler) par l'armistice qui semble être signé entre le dessin (ici le trait, la ligne, le triangle) et la couleur ; la guerre sans doute continue ; un armistice est signé mais la guerre continue ; un armistice est signé mais la guerre n'est pas gagnée, jamais.

Il ne faudrait pas parler de ces Biseaux subjectivement. Cette géométrie que je trouve si peu abstraite a sa finesse, sa

mercredi 14 avril 2010

En perdition au petit matin. Quel martyre d'écrire, surtout quand on n'écrit pas.

Je m'efforce de réfléchir en m'éveillant au flux et à l'accès (médias). Ça décrispe et me permet d'oublier mes biseaux. Encore une soirée hier passée à me torturer là-dessus. Je ne sais même pas si cette inhibition serait traitable médicalement. De quel malaise, de quelle an-

xiété, elle est la manifestation. Je suis devenu un vrai malade, handicapé, personne à expression réduite.

Il ne faudrait pas parler de ces *Biseaux* subjectivement. Cette géométrie, en rien abstraite, mais sensuelle, corporelle, on en saisit immédiatement la finesse, mais on la sent aussi lourde d'une histoire, de l'histoire de la peinture dirait peut-être plus autorisé que moi. Ce que je sais, c'est que chaque pièce (et combien de milliers sont-elles ?) contient toute l'histoire de cette peinture, de ce peintre. Quand dans l'atelier, dont je suis le familier depuis des décennies, je suis confronté à des pièces nouvelles et à la surprise qu'à chaque fois elles me causent, je fais souvent ce rêve d'un musée imaginaire qui exposerait devant moi l'œuvre entier fruit d'une imagination aussi exubérante et d'un travail aussi tenace aussi varié et de divers que d'une énigmatique fidélité à soi. Quelle aventure pour l'œil et l'esprit ce serait ! Une véritable explication.

De même lorsque je suis sollicité par la dernière pièce (quand j'ai découvert ces *Biseaux* par exemple) dont la nouveauté constitue toujours un défi pour mon imagination qui après la première jubilation se trouve embarrassée par un présent trop encombrant pour elle, je me livre toujours à la même opération, celle d'essayer de voir les autres pièces, celles dont je suis capable de me souvenir dans la pièce nouvelle. Un exercice de la sensibilité, comme il y a des exercices de la pensée. Et puisque je parle subjectivement, je vais raconter une chose que je n'ai jamais dite à l'intéressé : je ne peux voir aucune de ses œuvres sans lui superposer une huile de 1961 en compagnie de laquelle je passe une bonne partie de l'année : des femmes dénudées à la chair ocre ou presque, des

hommes, verres de vin rouge à la main, ce beau monde comme empilé au mépris de la perspective et de la morale. Rien d'abstrait ni de géométrique là-dedans, si ce n'est celle peut-être de la partie carrée.

Devant des œuvres de Jean-Michel Gasquet, il faut toujours, c'est un conseil d'ami, s'inventer un petit mode d'emploi, une technique de sauvegarde, mal dit, (moi, c'est la technique de la sous-impression des autres œuvres, des œuvres sœurs qui hantent les dernières nées), j'allais dire une méthodologie pour résister au choc. Car passé la première jubilation, mais elle est tenace, qu'on se rassure, c'est l'admiration qui prévaut, l'admiration au sens du XVII<sup>e</sup> siècle si on me permet de faire le pédant, étonnement un ébranlement de la sensibilité, mais de la raison aussi. Et voici le problème : il est indéniable qu'on a affaire à une peinture qui pense, pas à un peintre qui a des idées, ou une idée par tableau. Le peintre pense en beauté mais il pense, avec l'entêtement des passionnés et les moyens propres de sa peinture. On saisit la force d'une pensée qui, par la forme, par l'invention de la forme, née de combinatoires complexes, de calculs savants dont seule l'imagination est capable, résout les problèmes qu'elle se pose, mais malin qui pourrait dire lesquels puisqu'ils échappent à la logique du discours, à son ordre, qu'elle ne se formule pas en mots, qu'elle échappe à la représentation consolante, qu'elle défie le sens, qu'on la sent obéir à je ne sais quelle logique qui a à la fois le goût d'un ordre mais qui est violente, j'allais dire sauvage.

Car on ne peut se fier aux belles apparences de ces biseaux. Si vous êtes d'un naturel paisible, ne vous arrêtez pas trop longtemps devant chacun d'eux ; si vous passez avec la petite nonchalance des

regardeurs de tableaux, vous en aurez pour votre plaisir ; vous pourrez croire à l'armistice qui semble signé entre le trait (ligne, angle, surface) et la couleur (noir compris, bien sûr) mais s'arrêter, c'est tomber en arrêt et vous comprenez vite que la guerre continue. C'est curieux : chaque œuvre est une victoire et pourtant la guerre continue. Si vous vous mettez à contempler tel biseau avec une insistance peu coutumière dans une galerie (mais je me permets de vous y inviter), vous ne serez pas hypnotisés, engourdis par un plaisir extatique envahissant tout votre être, mais au contraire réveillés, excités et incités à une aventure de la sensibilité mais de l'intelligence aussi ; la vraie guerre est celle de la sensibilité, de l'imagination avec une certaine intelligence, celle qui aime le sens, qui sacrifie tout au temple de l'intelligible. Devant ces biseaux, on sent qu'on pense et avec tout son cerveau (ce n'est pas une œuvre cérébrale), mais on ne sait pas ce que l'on pense, et ce désarroi, miracle de l'art, est un plaisir, et, selon moi, d'une supérieure qualité à celui qu'un certain art ou l'art dont on se croit certain garantit. N'attendez pas de cette peinture, je ne sais quelle émotion qui ne vous empêchera pas de dormir ; c'est de commotion qu'il s'agit, et cérébrale. Je suis certain que vous êtes comme moi : si je tombe en arrêt devant une de ces pièces, passé le plaisir d'agrément, je ressens une mobilisation cérébrale générale (la raison, l'imagination, la sensibilité, employons de vieux mots, tout le monde s'en mêle, s'emmêle). Vous voilà pris au piège et condamné à un usage inaccoutumé de ce cerveau dont je parle. Prenez ce que j'appelle la série noire sur laquelle vous tombez en premier : si vous les voyez et ne vous contentez pas de les regarder, pour moi, ils se mettent à travailler ou à jouer, à s'animer, et, je dirai, à faire problème. Ce sont comme des problèmes (c'est une peinture philosophique) dont il est clair

que vous ne vous en sortirez pas. Des pièges, disais-je. Ce n'est pas comme à l'école : on sèche dessus, les figures, les couleurs, ces noirs et ces argentés, se mettent à bouger, se combinent, construisent une hypothèse (elle est pour moi, souvent scénographique, des espaces s'inventent et s'évanouissent aussitôt) ; des problèmes sans solution. Le paradoxe, c'est que cette mise en échec de nos habitudes logiques mais aussi de nos façons d'imaginer est un plaisir, le plaisir de cette peinture entêtée et qui vous entête (elle peut empêcher de dormir, faites attention un biseau qui ne cache pas les autres, peut vous hanter des heures entières, à vous faire travailler du cerveau) vous êtes occupé par cette peinture par la question qu'elle vous pose, avec la violence que peuvent vous poser des questions touchant la vérité ou la vie (la mort). Ces biseaux noirs, biseaux pensants ont derrière la surface de leur géométrie, la profondeur des problèmes et des interrogations auxquels l'esprit humain ne peut échapper : il ne peut les esquiver (ou alors c'est la chute dans le divertissement- ; il ne peut les résoudre. C'est l'altitude à laquelle nous élève cette peinture.

Vous faites ensuite une autre rencontre. Les biseaux colorés (je ne sais pas les nommer) que vous découvrez ensuite proposent, il me semble l'expérience corollaire. La couleur leur donne joie et sérénité (leur côté matisséen ?) ; paraissant tout en surface, ils sont une espèce de consolation après l'épreuve du plaisir tragique de la série noire : on se croirait sorti d'affaire, soulagé. Ils donnent le plaisir particulier des choses résolues, mais tout soudain on se demande lesquelles. Noir ou couleur, problèmes sans solutions, solutions sans problèmes : cette opposition n'a de valeur que pour la clarté de l'exposition, c'est le mot ; ce n'en est pas le mode d'emploi.

tout soudain on se demande lesquelles. Noir ou couleur, problèmes sans solutions, solutions sans problèmes : cette opposition n'a de valeur que pour la clarté de l'exposition, c'est le mot ; ce n'en est pas le mode d'emploi.

Il faut envier le peintre. Qui pense en beauté et qui nous donne non seulement à voir mais à jouir à la place en lieu et place des problèmes sans solution et des réponses sans questions

car s'arrêter, c'est vite tomber en arrêt devant chacun d'eux.

Cette peinture voit quelque chose que nous ne comprenons pas encore, ou que nous ne comprendrons jamais. Il n'y a peut-être ni question ultime ni réponse. Comme dirait Perros. C'est bien. C'est tragique, mais c'est bien.

A propos de Perros (il va bien falloir que je le relise), il écrit :  
« Stendhal n'a jamais pris les hommes au sérieux – si ce n'est Napoléon, fascination aidant. Les hommes l'ennuyaient. Stendhal est un produit des femmes. Il ne serait rien sans elles. Il le sait. Il y court. »  
(PC2 p207)

De ces *Biseaux* il ne faudrait pas parler subjectivement. Cette géométrie, en rien abstraite, mais sensuelle, corporelle, on en saisit immédiatement la finesse, on la sent lourde aussi d'une histoire, de l'histoire de la peinture, dirait plus autorisé que moi. Ce que je sais, c'est que chaque pièce (et combien de milliers sont-elles ?) contient toute l'histoire de cette peinture, de ce peintre. Dans l'atelier, dont

je suis le familier depuis des décennies, pour répondre à la surprise qu'une pièce nouvelle (c'est une série en général) me cause, je fais souvent ce rêve d'un musée imaginaire qui exposerait devant moi l'œuvre entier de Jean-Michel Gasquet dans toute son exubérance, sa variété, sa diversité mais que tient une évidente autant qu'énigmatique fidélité à soi. Quelle explication ce serait !

Devant ces *Biseaux*, le mieux serait de s'en tenir à la jubilation. Cet armistice qui semble signé entre le trait et la couleur (noir compris, bien sûr) est un réconfort pour notre sensibilité. Si vous vous arrêtez, j'allais dire si vous vous arrêtez sur telle ou telle de ces pièces, vous comprenez vite que la guerre continue. Par un tour paradoxal, chaque œuvre est une victoire et pourtant la guerre continue. Quelle guerre ? Celle que Jean-Michel Gasquet mène depuis longtemps maintenant avec un acharnement serein, qu'on pourrait définir comme le conflit chez lui entre le dessin (la ligne, l'angle, la figure) qui calcule et la couleur qui jouit, un conflit qui ne souffre pas de vainqueur et qui recommence sans cesse ni trêve. Et ne pas se contenter de regarder des œuvres, mais tâcher de les voir, de voir ce qu'elles voient, vous incorporent immédiatement et fait de vous un combattant de cette lutte qui est au fond celle de la pensée avec elle-même, et une pensée d'autant plus profonde qu'elle est formelle, qu'elle est sans mots, au-delà des mots, au delà du mot à mot que fait toujours le cerveau pour traduire son être au monde quand il est celui du philosophe, du poète ou se tout un chacun, et qui parle. J'aurais la place, je reprendrais une formule célèbre et parlerais de l' « œil cerveau » de Jean-Michel Gasquet.

Choisissez tel ou tel biseau de la « série noire » : passée l'émotion esthétique, c'est la commotion cérébrale.

Celui qui se met à l'épreuve de cette peinture qui est tout sauf d'agrément passe vite de l'émotion esthétique à la commotion cérébrale, une mobilisation générale de toutes vos facultés. On pourrait dire qu'il s'agit de pièges, je dirais plutôt un problème ; cette forme dont la perfection est telle que l'éternité ne la changerait pas, voici qu'elle se met à bouger ; ce qu'on croyait construit (on dit d'ailleurs de la peinture construite), voilà qu'elle se défait, force votre esprit à tenter de reconstruire : les lignes bougent (c'est la guerre) ; la surface se creuse, apparaissent des espaces (je dirais des scénographies) aussitôt évanouies et démenties par la suite du travail de l'œil-cerveau. Un problème, mais sans solution ; on ne s'en sort pas et pourtant, énigme de l'art, on aime ça. C'est la différence de cette peinture avec les mathématiques sur lesquels on sèche sans plaisir. Ici on y revient.

Faites maintenant l'expérience corollaire avec les biseaux colorés. On se croirait, -est-ce la grâce à la couleur ?- après l'épreuve du plaisir tragique de la série noire : on se croirait sorti d'affaire, soulagé échappés du piège loin de la noirceur tragique et du piège dans lequel nous étions et comme récompensés joie et sérénité (leur côté matisséen ?) Ils donnent le plaisir particulier des choses résolues, mais justement, lesquelles ? On jouit des solutions, mais on ne sait rien des questions dont elles sont les heureuses réponses. Piège tout aussi diabolique qui fait sentir (mais de l'intérieur) la fragilité ou l'inconsistance de nos certitudes, de nos consolations, de nos réponses. Je dis tout ça bien trop simplement : c'est surtout pour la clarté de l'exposition, c'est le cas de la dire.

Vous êtes exposés aux *Biseaux*.



jeudi 15 avril 2010

C'est promenade de santé pour l'imagination contre expérience cérébrale.

Technique : on a accusé le téléphone de favoriser l'adultère.

Devant ces *Biseaux*, le mieux serait de s'en tenir à la jubilation. Un armistice semble en effet signé entre le trait et la couleur (noir compris, bien sûr) et qui à la perfection notre sensibilité. Mais si vous vous arrêtez, j'allais dire, si vous tombez en arrêt sur tel biseau, vous comprenez que la guerre continue ; par un tour paradoxal, chaque œuvre est une victoire et pourtant la guerre continue. Quelle guerre ? Celle du dessin (la ligne, l'angle, la figure) qui pense et calcule avec la couleur qui se couche et jouit. Il ne faut pas qu'il y ait de vainqueur ; elle doit recommencer sans cesse ni trêve, ne serait-ce que pour le bénéfice de la peinture. Et pour peu que vous ne visitiez pas l'exposition comme on jette un œil sur un paysage, pour peu que cherchiez à voir ce que voient ces œuvres, vous voici aussitôt enrôlés dans cette lutte que je comprends comme celle de la pensée avec elle-même, une pensée d'autant plus profonde qu'elle est formelle, qu'elle est sans mots, au-delà des mots, au delà du mot à mot que fait toujours le cerveau quand il tente de parler pour traduire son être au monde. Ici la peinture pense en beauté, et par ses moyens propres.

Le peintre expose, mais c'est pour nous exposer à son œuvre. Prenez un des biseaux de la « série noire » : passée l'émotion esthétique, c'est la commotion cérébrale, un ébranlement de toutes nos facultés. Voilà que ce qui était ordre, équilibre, perfection, se met à

bouger, trembler, danser, et si ça danse, c'est que la peinture se met à penser ; ce qu'on croyait construit (ah ! la peinture construite !) se défait, se refait, la surface se creuse, apparaissent des espaces (je dirais des scénographies) aussitôt évanouies et démenties par la suite du travail de l' « œil-cerveau ». Bref, le biseau est devenu un problème, et un problème sans solution ; vous ne vous y retrouvez plus, vous vous y perdez. Votre sensibilité, votre intelligence ne s'en sortent pas mieux qu'avec la vie, la mort, l'amour (et je ne parle pas de Dieu), mais, prodige de l'art, cet échec est un plaisir. Faites maintenant l'expérience corollaire avec les biseaux colorés. Est-ce la grâce de la couleur, le côté matiséen ?- on se croirait tiré d'affaire, sorti du piège. Ces biseaux paraissent prodiguer le plaisir particulier des choses résolues, mais justement, lesquelles ? On jouit des solutions, mais dans le vertige de l'ignorance de la question à résoudre. L'énigme est résolue, mais on ne sait pas laquelle !

Parler ainsi à l'emporte-pièce, c'est bien trop biaiser avec ces biseaux ; c'était juste pour la clarté de l'exposition.

Je vais aller remanier ça sur fichier.

Mais quel martyr quand même ; quelles montagnes remuées pour accoucher de cette souris. J'ai déjà dû utiliser cette image quelque part. Et il manque le texte de l'invitation (600 signes). Au dessus de mes forces.

Il faudrait maintenant que je retourne au lac, à mon étang plutôt, toutes affaires cessantes (c'est au pluriel ?). L'urgence, c'est de répondre à Jean. La tactique, c'est sans doute d'apostiller de frag-

ments de Thoreau les images à venir (Gennevilliers, les Landes, la Galice et Tanger), car ce sont bien des images. Reprendre le contact avec Marie.

vendredi 16 avril 2010

Hier soir à l'Odéon, le spectacle putassier de Castorf. Bons comédiens au service du cabotinage, nourrissant narcissiquement la nostalgie d'un théâtre qui n'est plus le centre de la ville, comment dire cela ? Histrionisation : le théâtre n'est supportable que dans sa propre dérision, puisqu'il n'y a pas une seule star de théâtre. Il n'y a rien à ajouter ; la société n'est plus là. Et Müller au milieu de tout ça ; pour faire la nique aux Berlinoises, mais les Parisiens n'y comprennent rien. Une pierre attachée au cou du spectacle, sauf le début, sauf ce qui concerne le comédien Hamlet. Mais Budapest... Il faut attendre que ça passe, même si la scène dans les cabines de plage est bien faite. De toute façon, il y a théâtre parce qu'il y a maîtrise de l'espace théâtral. Ce n'est pas rien ; c'est vrai. Et pour ce qui me concerne, le plaisir d'entendre de l'allemand. Mais une soirée comme celle-là ou rien ou rester chez soi, c'est égal, comme on dirait là-bas. Aussi un spectacle très fin de cycle.

Je suis tel un boxeur sonné après le combat : tout ça pour un round de 2000 signes. La débâcle.

Je ne me suis toujours pas remis à *Re : Walden*. Demain il faut que j'aborde la proposition de Jean. Il faudrait que je voie quels fragments de Thoreau je pourrais mettre en regard de ses images. Faire enregistrer Jos ; le faire se colleter avec le carnet de lecture de Jean. Une hypothèse. Mais que faire de Helga ?

Je continue lentement ma lecture, lentement à cause de l'écriture un peu molle (on ne prend jamais d'élan, c'est sans allant) de *Homo sapiens technologicus*. J'apprends des choses ou je me rafraîchis la mémoire, mais cette lecture ne me pousse pas à imaginer grand-chose. L'impression de parcourir une bibliographie. La bibliographie précède le texte. Universitaire, ça.

Ce qui pourrait me servir pour Thoreau dont il est un lecteur, c'est l'idée de réappropriation du temps. Aller dans les bois, ce n'est pas pour y chercher seulement un espace où s'accomplir, se trouver, je ne sais quoi, mais c'est pour trouver le temps. Trouver le temps, une vraie question. Mais réduire ce geste à la recherche d'une sagesse me paraît une restriction.

Les trente ans de la mort de Sartre. *Le Monde* y consacre un peu de son magazine. Manglier mi-chèvre et mi-chou, élastique, comme s'il ne pouvait en dire du mal. Contat qui s'aperçoit que *L'Idiot de la famille* est un grand livre méconnu. On comprend que sa politique (son rapport compliqué avec le communisme, ses coquetteries avec le marxisme) lui coûte plus cher, coûte plus cher à sa philosophie que son lien au nazisme à Heidegger. Il serait moins préjudiciable aujourd'hui d'avoir été nazi que de s'être compromis avec le communisme réel. Telle est l'époque.

samedi 17 avril 2010

Des lignes comme celles que je trace ici : le contraire de l'esprit du blog. Puisque j'écris précisément pour ne pas communiquer. Ou alors, à ma mort, il faudrait publier, c'est-à-dire rendre public, l'ensemble. D'un bloc, pan dans la gueule. Mais pas la petite distillation

au jour le jour. Je n'aimerais pas que quelqu'un se demande par curiosité : mais qu'a-t-il donc pensoté aujourd'hui ? Je ne tiens pas non plus à ce qu'on me voie me laver les dents tous les matins. Pareil.

Cette nuit, regardé dans mon lit (une pratique inhabituelle) *Je t'aime Je t'aime* de Resnais. Un peu déçu. J'en avais un meilleur souvenir. Pas un film sur le temps, mais sur l'astuce narrative. Comment casser le récit, question d'époque.

En tentant d'écrire sur les *Biseaux*, je suis retombé, je ne sais à la faveur de quelle navigation/divagation, sur la question de l'impersonnalité (« la subversion impersonnelle » : depuis cela m'obsède comme si ces mots renfermaient une part de mon secret.

A propos des *Biseaux*, j'aurais dû parler de la manière dont il faut se laisser obséder par eux : vous les regardez, vous fermez les yeux, vous tentez de vous souvenir de l'organisation de l'œuvre, et vous rouvrez les yeux : c'est autre chose.

Dire un mot aussi de la série : qu'est-ce pour un tel peintre de travailler en série ? Chaque série cherche quelque chose. Et quand la chose est trouvée, mais on ne saurait dire laquelle, ce doit être de l'ordre d'un épuisement, le sujet est épuisé, il s'agit de passer à autre chose, un autre ordre du jour.

Surtout il faudrait savoir ce que le cerveau en pense, de ces biseaux.

dimanche 18 avril 2010

Vu hier soir *La colonie pénitentiaire* De Philipp Glass, mise en scène de Richard Brunel. Il répond à la commande, ce jeune homme.

Rue de Vaugirard devant l'espèce de brocante, un tube Citroën comme on en rêvait un, un peu bleu, il me semble, pas le gris souris d'origine. Mais j'ai le numéro d'immatriculation, pour faire plus ample connaissance : 196 ASP 75.

Closerie des Lilas à 14 heures ; en fait 14h30, Jean en retard (il avait son vélo à faire, n'a pas senti le temps passer), ça étonnera qui ? Pierre présent. Il défend ses positions face au père plus clairement que d'habitude. Déjeuner : assez cordial, c'est vraiment le mot. Mais problème majeur : Jean semble désappointé qu'on ait abandonné le projet d'un spectacle de théâtre pour Chaillot. Je ne peux pas ne pas reconnaître que ne pas faire quelque chose de grand sur le grand plateau représente une déception. Rater cela avant de prendre sa retraite, dommage.

Il semble penser qu'on pourrait faire du ramdam autour de la chose (il cite le nom d'une je ne sais pas quoi qui a l'air d'avoir du pouvoir sur les choses dans la ville). Je voudrais le croire. Il n'empêche que je ne vois pas où l'on pourrait trouver les moyens.

Asseoir les gens devant ces paysages ; comédiens intermittents ; la machine marche en partie toute seule. Un spectacle sur le temps. Comment faire éprouver cela ?

lundi 19 avril 2010

Refuser la soumission temporelle, quitte à passer pour un paresseux.

Est-ce qu'il y a d'autres voix (paroles) que celle de Thoreau dans cette histoire ? Qui pourrait parler ? Jean, moi ? Mais pas de commentaire. Si on revient à une version spectacle, quelle distribution

cela impliquerait-il ? Il faudrait, en plus des jeunes, de Helga et de Jos, un autre poids lourd (horresco referens). Et si je parle de poids lourd, le mieux serait encore que ce soit Jean lui-même qui monte sur le plateau... Mais pour dire quoi ? On peut ainsi imaginer que ce ne soit pas un comédien coqueluche (il me faudrait alors Podalydès), mais quel intérêt, je ne vais pas redemander à Amalric.

mardi 20 avril 2010

On ne nous cache rien donc tout est devenu insignifiant.

Sans doute ai-je très tôt décidé d'occuper la place du mort. Par exemple, cela n'a pas grand-chose à voir, mais ça me vient comme ça, au théâtre, ma posture de metteur en scène (sic) est de cet ordre : la place du mort.

Mais le spectateur est mort aussi, ou absent. Jouer comme si personne n'était là et pas à la Castorf comme l'autre soir où son acteur qui fait la salle sans cesse. Répugnant. Le comédien dit au spectateur, implicitement : tu me vois, mais je ne te vois pas.

Thoreau citant à peu près Confucius :

« Les vertus de l'homme supérieur sont comme le vent, les vertus de l'homme commun sont comme l'herbe ; l'herbe, lorsque le vent passe sur elle, s'incline. »

Je termine à l'instant, un peu ensommeillé, *Homo sapiens technologicus*. Tout ça pour nous vanter les micro-actions. Bien d'accord qu'il faut favoriser le soi aborigène, l'autonomie, que chaque action, mais cela a un côté vive le tri sélectif qui n'est tout de même pas à la hauteur de la situation. Mais il indique clairement que l'expérience

que fait Thoreau n'est pas celle d'un retrait définitif du monde : c'est comme un entraînement, un essai aussi pour trouver en soi le moi sauvage pour aller vivre ensuite en sauvage dans le monde. Insister non seulement sur le souci de soi, mais sur l'idée d'auto-fabrication, voire d'auto-engendrement. Cette idée dont on ne voit pas comment elle serait praticable que le sage des temps actuels serait dépolitisé, désinstitutionnalisé, non soumis et habiterait la luxuriante abondance de la civilisation technologique comme un sauvage. (368) Est-ce compatible avec la frugalité et le fait d'alléger sa vie de tout ce qui l'encombre, et même avec la logique des « micro-actions consistantes » ? Être un primitif de la technologie ?

Développement de la thématique du soin (*care, epimeleia heautou*) : pas seulement se construire sa cabane, mais se construire soi. Pour être d'une santé insolente. Du haut de sa chaire de Paris-Sorbonne, lieu d'énonciation assez différent de la cabane de Walden et où il est difficile de s'insulariser, il nous invite à changer de paradigme, comme qui rigole, passer de la domination et maîtrise de la nature au soin de soi.

Éteindre ou ne pas allumer la télévision : il nous reste cette insoumission, non-soumission serait plus juste. Cette sagesse-là peut-elle nous satisfaire ? Alors je suis sage. Si je n'allume pas la télévision, alors je vote contre la télévision ; si je n'achète pas de voiture, alors je vote contre la voiture ; si je n'emprunte pas l'autoroute, alors... ainsi de suite.

C'est un quasi anonyme de l'institution universitaire qui écrit tout cela, du cœur même d'une bureaucratie qu'il doit juger contre-productive.



Ce qui pourrait, aurait pu servir dans le démontage de *La Vie de Galilée* : jouer la compétence démocratique des anonymes contre la compétence technocratique des « experts » ou « sages » au service des dominants. La compétence des incompetents : ils devraient décider de la politique scientifique, par exemple.

Résolution contre dérégulation. Attention à ne pas devenir inconsistant ; cette attention-là. De nouveau la santé.

Si on me dit qu'il faut considérer la civilisation technologique comme notre environnement, qu'est-ce que je comprends ? Je suis bien d'accord pour dire que c'est un milieu dans lequel nous avons à évoluer mais ce milieu qu'a-t-il de commun avec l'environnement naturel ? Il n'est pas naturellement naturel. En plus, il ne s'agirait pas de s'y adapter de la façon la plus conforme, la plus conformiste, de s'y soumettre mais au contraire d'y vivre en sauvage, sans éprouver le besoin d'aller se construire une cabane au bord de l'eau. Plus j'y pense, moins je comprends la thèse de ce Puech : comment ne pas être technophobe dans ces conditions ? Et si c'est de prendre soin de soi qu'il est question, comment le faire au milieu des machines ? Il suffit de se débrancher (cf « la liberté est au bout de la télécommande »). C'est égonomie contre économie, joli jeu de mots. Prendre le point de vue de l'égo plutôt que celui du monde, alors on peut comprendre Thoreau : « La véritable réforme peut être entreprise au matin de n'importe quel jour, avant d'ouvrir les volets. Pas besoin de réunir un congrès. Je peux faire moi-même les deux tiers de la réforme du monde. » Pourquoi les deux tiers. Le dernier tiers, je gage qu'il résistera assez bien. Après tout, n'est-ce pas le fin mot

de l'histoire, si je m'amende dans mon coin, si je suis satisfait de moi-même, c'est bien assez. Si je vis conformément à mon désir, l'ordre du monde y gagnera. Il faut être capable d'une grande conscience de son importance. Si je ne vis pas, personne ne le fera à ma place. Le reste est littérature. Ou l'inverse. Au lieu de faire semblant de tout prendre en charge (le sort de la planète), mon devoir est d'abord de me prendre en charge. Au commencement est ma propre souveraineté. D'où l'idée de fabriquer un personnage, de raconter quelque chose de soi (identité narrative). La barbe. Dire aussi à quoi doit ressembler une vie. Rôle de composition. Sinon c'est la déréliction.

Donc il faut cultiver ses haricots. Une « résolution » comme une autre. Sinon je fais l'affaire dans ma ferme, mon bureau, ma boutique.

Rien à voir, mais ce cerveau, tout de même :

*Une Britannique affirme avoir soudainement commencé à s'exprimer en anglais avec un accent chinois après une grave migraine, se déclarant victime du syndrome de l'accent étranger, a rapporté mardi la presse.*

*Sarah Colwill, 35 ans, résidente à Plymouth (sud-ouest de l'Angleterre), a raconté avoir perdu l'intonation distinctive de cette région au profit d'un accent chinois, alors qu'elle n'a jamais visité la Chine.*

*Elle suit aujourd'hui une thérapie du langage, après avoir souffert en mars d'une crise de migraine qui lui aurait causé des dommages au cerveau.*

mercredi 21 avril 2010

Puech critique l'idée même du Comité national d'éthique. Consultatif, il est pré-législatif. « En bonne théorie de la démocratie, dit Puech, l'éthique n'est pas du *pré-législatif* -, et en bonne théorie de la laïcité républicaine, les théologiens n'ont rien à faire dans le pré-législatif. » Peut-être, mais qu'est-ce que la bonne théorie de la démocratie (et l'éthique ne saurait être après le législatif, ce serait un peu tard) et la bonne théorie de la laïcité, je ne vois pas pourquoi elle exclut la consultation de ceux qui, dans la société civile, comme on dit, ont d'autres points de vue que les tenants de la laïcité, du moins en bonne théorie.

D'accord, c'est embêtant de laisser sa souffrance à la discrétion de ce qu'il appelle la nomenclature, aux experts et aux sages. Mais à qui alors ? au législateur lui-même, et comment l'informe-t-on ? Ou bien au peuple lui-même, des « jurés » étant tirés au sort ? Rien d'éthique là-dedans non plus.

Chant des embryons congelés sans projet parental. On ne peut pas les utiliser pour en extraire des cellules qui seraient utiles pour la thérapeutique ou pour la recherche, mais on peut les détruire. Etrange ; être ange. On peut les mettre à la poubelle, mais on ne peut pas soigner des gens avec. (cf. p 300)

L'aliénation autant par le temps libre que par le travail (12 à 15% de la vie d'un ouvrier aujourd'hui, p 287)

vendredi 23 avril 2010

Mon théâtre n'était plus entreprenant (n'est plus une entreprise...) ; il ne visait plus aucun fin mais seulement la perpétuation de ses moyens. Auto-bureaucratization.

Quelque chose qui m'arrête chez Thoreau, quand il explique que la vieillesse n'a aucune expérience à transmettre. Éloge de l'aube (aurore) et apologie de la jeunesse. Nous autres de l'ère numérique, nous pouvons entendre cela, tant il est vrai que la jeunesse a un avantage concurrentiel sur les anciens. Ce n'est pas que l'époque actuelle soit supérieure aux époques passées, que la jeunesse soit plus valeureuse que les vieux : la jeunesse est seulement mieux adaptée, ce qui est un formidable avantage. Les hommes du passé sont dépassés : ce n'est assurément pas une bonne nouvelle, mais c'est un fait. La jeunesse apprend plus vite. Le numérique, une *langue maternelle* pour la jeunesse, dit Puech. Surtout « pour la première fois aussi, les apprentissages fondamentaux sont intégrés aux activités ludiques. » (p 285)

Thoreau et la question du confort. Et moi, qu'est-ce que j'en pense ? J'aime le confort. Est-ce la même question que celle de l'abondance ? Confort et risque. Peut-être ce que Thoreau refuse énergiquement (ce n'est pas un mou), c'est le risque. Celui d'abord de se perdre (ou de ne pas se trouver ou de passer à côté de soi-même ; se manquer ; « au risque » de manquer les autres, de leur manquer. Pourquoi aspire-t-il ainsi à cette autonomie ? *Self-reliance*, soit, mais les autres ? Est-ce si grave de reconnaître que nous avons besoin des autres. Et je ne parle pas du désir qui ne semble pas effleurer le solitaire. Hypothèse d'un réconfort sans confort. Thoreau comme mal logé (volontaire). Comme le notre finement notre philosophe, jus-

qu'ici l'immense majorité de l'humanité a vécu sans le confort moderne. La température d'une maison. Idéal de l'absence de sensation thermique. L'absence de sensation comme la sensation agréable par excellence.

Philosophie de l'éveil : le confort endort. Ou il faudrait faire des exercices pour devenir sensible à la sensation de confort. (faire attention, je commence à m'abaisser à des généralités).

—une fois les besoins élémentaires (animaux, j'allais dire) satisfaits, un certain bonheur est atteint.

—mais il faut aussi lire des livres, dirait Thoreau. Autrement dit, ce n'est pas lorsque nos besoins animaux sont satisfaits le plus confortablement, que nous sommes dans les meilleures dispositions pour devenir plus humains.

Attribué à Emerson : « si quelqu'un est capable d'écrire un meilleur livre, de prêcher un meilleur sermon ou de construire une meilleure tapette à souris que son voisin, alors, même s'il bâtit sa maison au fond des bois, le monde tracera une route jusqu'à sa porte. » (p268)

lundi 10 mai 2010

Serait-ce un anniversaire ? Comment se reporter 29 ans en arrière ? Je suis arrivé à Troy (Empac) hier soir après un faux départ samedi (il me manquait un document, j'ai été refoulé) et plus de 20 heures de voyage : le volcan et ses poussières qui nous oblige à rester confinés 3 heures dans l'avion cloué au sol et nous fait manquer la correspondance de Charlotte à Albany. Quel itinéraire, du reste ! Discussion avec Alexandros dans l'avion et devant une méchante *chicken salad* dans une cafétéria de l'aéroport de Charlotte.

Un gros cafard sentimental (à cause de Charlotte ?). Cette anxiété jalouse qu'elle provoque en moi, et qui m'a envahie. Envie de fumer

Repartons de cette idée thoreauvienne que nous faisons davantage partie de la nature (partie prenante) que nous ne sommes un membre de la société des hommes.

Idée que les plus grands plaisirs sont bon marché, la nature les mettant à disposition.

Ma vie actuelle me prépare très mal à une compréhension intime de l'œuvre de Thoreau puisque je ne pratique pas vraiment la chasteté et que je mets tout ce qui me reste de vie dans la sexualité !

J'écris ceci dans le Studio 1 de l'Empac, où le montage se fait ; ordinateurs partout, Alexandros qui s'essaye au piano et le « prépare ». Je me dis, je ne me dis pas grand-chose en fait, mais que je pourrais peut-être enregistrer des textes ; les dire moi-même. Jean pourrait en lire aussi. Tout le monde s'affaire autour de machines (notre équipe et les techniciens américains) auxquelles je ne comprends rien. Il n'y a que l'effet qui compte.

—c'est quoi comme sortie, AES ?

Connecter. Mais moi, je ne suis pas du tout connecté.

Je sens que je vais me mettre à l'eau et qu'il s'agira de nager, sans penser à autre chose que de survivre. Dommage qu'il n'y ait pas de comédiens dans l'affaire. Que donnerons-nous à faire à Helga dans

quelques jours ? L'idéal serait que, lorsque nous sortirons d'ici, la question de l'installation soit à peu près bouclée.

Quand Alexandros dit qu'il faut réécrire le livre, qu'entend-il par là ? Que je devrais faire un peu comme avec Montaigne broder à partir d'un fragment de *Walden*.

Mettons que les spectateurs soient confrontés à des bribes du texte ; est-ce qu'ils peuvent comprendre quelque chose ? Il faudrait jouer à la fois de la distraction (on surfe sur ) et de la nécessaire concentration : obliger à écouter. Les mots du poète.

Pendant qu'ils s'affairent, je pense à la littérature. Que j'aurais pu me contenter de défendre au nom de ma tradition. J'aurais fait un conservateur, un traditionaliste effaré par le net, assez présentable.

Incapable de rouvrir ce livre. C'est un phénomène étrange : qu'est-ce que je voudrais faire ? Colliger un certain nombre de citations, pour en faire quoi ? Qu'est-ce qui fait texte ? Il y a d'abord, s'agissant des comédiens, les textes lacunaires de leur mémoire ou de leur mémoire lacunaire. Il faudrait savoir si ce stockage (par nos machines) fait sens et ce qu'il faut sélectionner là-dedans, si écouter cela suffit à faire sens. Faire un tri ?

mardi 11 mai 2010

Cette difficulté à se mettre au travail ; c'est que vivre m'importe plus que d'ouvrager une œuvrette. Passer le temps qui me reste à le vivre plutôt qu'à travailler (surtout au vu de la vanité de ce travail). Mais qu'est-ce que j'entends par vivre ? Ne pas mettre un livre entre

l'instant, le moment présent et moi. Arrêter l'instant qui passe par la lecture ou l'écriture. Non le laisser filer pour en jouir : « Il est surprenant de constater combien l'on peut se satisfaire de rien de précis : la simple sensation d'exister. » (Thoreau).

Je commence mal ma journée. Et je suis trop mal avec moi-même pour qu'ici, la simple sensation d'exister soit un plaisir. Et de plus, je ne peux me contenter d'exister : j'ai à jouer à *l'installateur*.

L'esprit du cartel. Fournir des explications sur le mode de celles que donnent les cartels à un visiteur d'exposition. Écrire sur les cartels et écrire sur les murs. La difficulté sera de savoir quoi.

La *scenery* : la clairière emplacement de la cabane de Thoreau. Du sable par terre. Que chaque spectateur entre avec une petite pierre qu'il va déposer de l'autre côté du plateau par rapport à la cabane.

Casse-tête : ça fait jamais que des décennies que ça dure. Le résultat ? la tête est cassée.

Je relis une note du 8 juin 2009, un an presque, pas beaucoup progressé, sur le masculin et le féminin : une femme n'aurait pas idée de retirer deux ans dans une cabane. Elle passerait aussitôt pour une sorcière ; est-ce une explication ?

*Le baron perché* : au moins il y a de l'humour. Jos pourrait être notre baron.

Un exemple :

*Pendant ce temps mon hôte me raconta son histoire, combien il avait travaillé dur à « tourber » pour le compte d'un fermier du voi-*



*sinage, retournant un marais à la pelle ou louchet à tourber pour dix dollars par acre et l'usage de la terre avec engrais pendant un an, et comme quoi son petit gars à large face travaillait de bon cœur tout le temps aux côtés de son père, sans se douter du triste marché qu'avait fait ce dernier. Je tentai de l'aider de mon expérience, lui disant qu'il était l'un de mes plus proches voisins, et que moi aussi qui venais ici pêcher et avais l'air d'un fainéant, gagnais ma vie tout comme lui ; que j'habitais une maison bien close, claire et propre, qui coûtait à peine plus que le loyer annuel auquel revient d'ordinaire une ruine comme la sienne ; et comment, s'il le voulait, il pourrait en un mois ou deux se bâtir un palais à lui ; que je ne consommais thé, café, beurre, lait, ni viande fraîche, et qu'ainsi je n'avais pas à travailler pour me les procurer ; d'un autre côté, que ne travaillant pas dur, je n'avais pas à manger dur, et qu'il ne m'en coûtait qu'une bagatelle pour me nourrir ; mais que lui, commençant par le thé, le café, le beurre, le lait et le bœuf, il avait à travailler dur pour les payer, et que lorsqu'il avait travaillé dur, il avait encore à manger dur pour réparer la dépense de son système ; qu'ainsi c'était bonnet blanc, blanc bonnet — ou, pour mieux dire, pas bonnet blanc, blanc bonnet du tout — attendu qu'il était de mauvaise humeur, et que par-dessus le marché il gaspillait sa vie ; cependant, il avait mis au compte de ses profits en venant en Amérique, qu'on pouvait ici se procurer thé, café, viande, chaque jour. Mais la seule vraie Amérique est le pays où vous êtes libre d'adopter le genre de vie qui peut vous permettre de vous en tirer sans tout cela, et où l'Etat ne cherche pas à vous contraindre au maintien de l'esclavage, de la guerre, et autres dépenses superflues qui directement ou indirectement résultent de l'usage de ces choses. Car à dessein lui parlai-je tout comme si ce fût un philosophe, ou s'il aspi-*

*rât à le devenir. Je verrais avec plaisir tous les marais de la terre retourner à l'état sauvage, si c'était la conséquence, pour les hommes, d'un commencement de rachat. Un homme n'aura pas besoin d'étudier l'histoire pour découvrir ce qui convient le mieux à sa propre culture.*

*Meanwhile my host told me his story, how hard he worked "bogging" for a neighboring farmer, turning up a meadow with a spade or bog hoe at the rate of ten dollars an acre and the use of the land with manure for one year, and his little broad-faced son worked cheerfully at his father's side the while, not knowing how poor a bargain the latter had made. I tried to help him with my experience, telling him that he was one of my nearest neighbors, and that I too, who came a-fishing here, and looked like a loafer, was getting my living like himself; that I lived in a tight, light, and clean house, which hardly cost more than the annual rent of such a ruin as his commonly amounts to; and how, if he chose, he might in a month or two build himself a palace of his own; that I did not use tea, nor coffee, nor butter, nor milk, nor fresh meat, and so did not have to work to get them; again, as I did not work hard, I did not have to eat hard, and it cost me but a trifle for my food; but as he began with tea, and coffee, and butter, and milk, and beef, he had to work hard to pay for them, and when he had worked hard he had to eat hard again to repair the waste of his system--and so it was as broad as it was long, indeed it was broader than it was long, for he was discontented and wasted his life into the bargain; and yet he had rated it as a gain in coming to America, that here you could get tea, and coffee, and meat every day. But the only true America is that country where you are at liberty to pursue such a mode of life as may enable you to do without these, and where the state does not en-*

*deavor to compel you to sustain the slavery and war and other superfluous expenses which directly or indirectly result from the use of such things. For I purposely talked to him as if he were a philosopher, or desired to be one. I should be glad if all the meadows on the earth were left in a wild state, if that were the consequence of men's beginning to redeem themselves. A man will not need to study history to find out what is best for his own culture.*

mercredi 12 mai 2010

Effet « Devant la loi ». Je reste sur le seuil.

Dans le temps, j'avais quelques lueurs d'imagination ; les petits orgasmes. Bernique de nos jours. Je sèche lamentablement. S'agripper, impossible.

jeudi 13 mai 2010

Description de son mobilier. (Fabulet p.79)

Si je parvenais à entrer dans la partie, cela irait déjà mieux. Exorbité.

Complètement submergé par le dispositif ; incapable d'inputer du texte. Puisque je ne sais même pas ce qui m'intéresse dans ce texte. Tombé dedans comme dans un piège. L'épreuve est rude.

Trouver un geste simple pour sortir de là.

vendredi 14 mai 2010

Perdu dans les bois. Il y a des évidences auxquelles il est difficile de se rendre, à savoir que je ne peux plus faire de théâtre.

Hier l'arrivée d'Helga (quelqu'un à occuper sur le plateau) apporte un petit soulagement. Mais quelle agonie quand même. Je repars à la cueillette dans le livre, en le remontant depuis la fin.

samedi 15 mai 2010

Empac, ici. Il faudrait donner le joujou à plus frais que moi. Je connais les souffrances de l'impuissance artistique. Jusqu'ici mes spectacles n'étaient que des échecs ; je découvre désormais le fiasco. Ça ne prend pas. Bander mou. Atroce.

Thoreau, un intellectuel soustrait aux nécessités de la vie (au monde du besoin) ; il n'était pas exposé à la faim ou au froid. Il se fait un malin plaisir d'aller y voir (mal dit), sans trop de risques.

Aller au bout de la journée, mon seul projet quotidien. Et ce besoin de solitude, ce chagrin.

Sur quoi nous travaillons

*Le décor de Walden est d'humbles dimensions, et, quoique fort beau, n'approche pas du grandiose, plus qu'il ne saurait intéresser qui ne l'a longtemps fréquenté ou n'a habité près de sa rive ; encore cet étang est-il assez remarquable par sa profondeur et sa pureté pour mériter une description particulière. C'est un puits clair et vert foncé, d'un demi-mille de long et d'un mille trois quarts de circonférence, d'une étendue de soixante et un arpents et demi environ ; une source perpétuelle au milieu de bois de pins et de chênes, sans la moindre entrée ni sortie visibles sauf par les nuages et l'évaporation. Les collines qui l'entourent, s'élèvent abruptement de l'eau à la hauteur de quarante à quatre-vingts pieds, bien qu'au sud-est et à l'est elles atteignent près de cent et cent cinquante pieds respectivement, dans le rayon d'un quart et d'un tiers de mille. Elles sont exclusivement boisées. Toutes nos eaux de Concord ont deux couleurs*

*au moins, une lorsqu'on les contemple à distance, et une autre, plus particulière, de tout près. La première dépend surtout de la lumière et suit le ciel. En temps clair, l'été, elles paraissent bleues à une petite distance, surtout si elles sont agitées, et à une grande distance toutes ont le même aspect. En temps d'orage elles sont parfois couleur d'ardoise sombre. La mer, cependant, passe pour bleue un jour et verte un autre sans perceptible changement dans l'atmosphère. J'ai vu notre rivière, alors que le paysage était couvert de neige, à la fois glace et eau presque aussi verte qu'herbe. Certains voient dans le bleu « la couleur de l'eau pure, soit liquide soit solide ». Mais regarde-t-on droit sous soi nos eaux du bord d'un bateau, qu'on les voit être de couleurs très différentes. Walden est bleu à certains moments et vert à d'autres, même sans qu'on change de point de vue. Étendu entre la terre et les cieux, il participe de la couleur des deux. Contemplé d'un sommet il reflète la couleur du ciel, mais à portée de la main il est d'une teinte jaunâtre près de la rive où le sable est visible, puis d'un vert clair, qui par degrés se fonce pour devenir un vert sombre uniforme dans le corps de l'étang. Sous certaines lumières, contemplé même d'un sommet, il est d'un vert éclatant près de la rive. On a attribué cela au reflet de la verdure ; mais il est également vert là contre le remblai de sable du chemin de fer, et au printemps, avant le déploiement des feuilles, ce qui peut être simplement le résultat du bleu dominant mêlé au jaune du sable. Telle est la couleur de son iris. C'est aussi la partie où, au printemps, la glace recevant la chaleur du soleil que réverbère le fond, et que transmet en outre la terre, se dissout la première et forme un étroit canal tout autour du milieu encore gelé. Comme le reste de nos eaux, lorsqu'elles sont fortement agitées, en temps clair, de telle sorte que la surface des vagues puisse refléter le ciel*

*à angle droit, ou parce que plus de lumière se mêle à lui, il paraît, à petite distance, d'un bleu plus sombre que le ciel même ; or, à tel moment, me trouvant à sa surface, et divisant mon rayon visuel de façon à voir la réflexion, j'ai discerné un bleu clair sans tache et indescriptible, tels qu'en donnent l'idée les soies moirées ou changeantes et les lames d'épée, plus céruléen que le ciel même, alternant avec le vert sombre et originel des côtés opposés des vagues, qui ne paraissait que bourbeux en comparaison. C'est un bleu verdâtre et vitreux, si je me rappelle bien, comme ces lambeaux de ciel d'hiver qu'on voit par des éclaircies de nuages à l'ouest avant le coucher du soleil. Encore qu'un simple verre de son eau présenté à la lumière soit aussi incolore qu'une égale quantité d'air. C'est un fait bien connu qu'une plaque de verre aura une teinte verte, due, comme disent les fabricants, à son « corps », alors qu'un petit morceau du même sera incolore. De quelle ampleur faudrait-il que soit un corps de l'eau de Walden pour refléter une teinte verte, je n'en ai jamais fait l'expérience. L'eau de notre rivière est noire ou d'un brun très sombre pour qui la regarde directement de haut en bas, et, comme celle de la plupart des étangs, impartit au corps de qui s'y baigne une teinte jaunâtre ; mais cette eau-ci est d'une pureté si cristalline que le corps du baigneur paraît d'un blanc d'albâtre, moins naturel encore, lequel, étant donné que les membres se trouvent avec cela grossis et contournés, produit un effet monstrueux, propre à fournir des sujets d'étude pour un Michel-Ange.*

dimanche 16 mai 2010

Improvisations avec Helga. Nous apprend au dîner qu'elle n'est pas libre pour faire le spectacle à Chaillot. Ce qu'on appelle de l'élégance.

lundi 17 mai 2010

Idée d'une partition Jos. Peut-être ce qui concerne le cynisme du personnage. Ou tout ce qui concerne la critique du travail. Il faudrait travailler un jour et se reposer six. Pourquoi les hommes font-ils pénitence ? Une espèce de servitude volontaire. Méchanceté.

Faire quelque chose de l'idée que l'opinion qu'on a de soi, l'opinion privée, est plus tyrannique que l'opinion publique. Quelle idée l'opinion publique se fait-elle de moi ? Aucune, probablement.

Charge contre les vieux. Eloge de la jeunesse : critique acerbe des vieux qui n'ont pas inventé la machine à vapeur. (Fab p.16). L'expérience, à l'ère de la technique, ne se transmet pas d'une génération à l'autre. Les vieux n'ont aucune expérience à transmettre, tant le monde a changé.

*Practically, the old have no very important advice to give the young, their own experience has been so partial, and their lives have been such miserable failures, for private reasons, as they must believe; and it may be that they have some faith left which belies that experience, and they are only less young than they were.*

Contre la routine ; le changement peut intervenir à tout instant. Je n'avais pas non plus assez remarqué ce que Thoreau dit de l'anxiété.

Si je laisse pousser *Walden* dans mon cerveau, qu'est-ce que cela donnerait ? L'installation, les performances, le spectacle, mais quoi d'autre aussi ? Du texte, retour à l'envoyeur ?

mardi 18 mai 2010

Je ne sais vraiment plus ce que je fais.

On tâche souvent de trouver des solutions aux problèmes de la vie qui sont plus compliquées que le problème lui-même.

Pour commentaire :

*In the savage state every family owns a shelter as good as the best, and sufficient for its coarser and simpler wants; but I think that I speak within bounds when I say that, though the birds of the air have their nests, and the foxes their holes, and the savages their wigwams, in modern civilized society not more than one half the families own a shelter.*

mercredi 19 mai 2010

L'art de s'éveiller : être réveillé par son propre génie, pas par un réveil : *Little is to be expected of that day, if it can be called a day, to which we are not awakened by our Genius, but by the mechanical nudgings of some servitor, are not awakened by our own newly acquired force and aspirations from within, accompanied by the undulations of celestial music, instead of factory bells, and a fragrance filling the air--to a higher life than we fell asleep from; and thus the darkness bear its fruit, and prove itself to be good, no less than the light. (95)*

Toutes les intelligences s'éveillent le matin. Je ne partagerais pas volontiers cet éloge du matin, moi qui suis plutôt un homme du soir. Tout vraiment nous sépare. Ou bien s'offrir à l'aurore ou saisir in extremis le moment où la nuit va s'emparer de vous. C'est peut-être aussi que je suis foncièrement un assoupi.



Dispositifs : je vois bien qu'il faudrait aller plus loin (nous sommes très petits bras, ici 3D, motorisations, etc, mais je n'en ai pas l'envie. Je n'ai plus rien à dire.

« Je fais mien ce que je vois », dit-il.

En fait, j'ai complètement lâché prise (théâtre).

Pourquoi vivre serait réduire la vie à sa plus simple expression, l'appauvrir ? Cette idée-là... Pourquoi serait-ce en Spartiate qu'on vit le plus intensément sa vie ?

*Mean life* : voilà ce que Thoreau dénonce à l'envi. Médiocrité.

jeudi 20 mai 2010

Nous passons notre examen cet après-midi devant les bonzes de l'Empac. Indifférence.

*My residence was more favorable, not only to thought, but to serious reading, than a university.* C'est toujours ce que j'ai recherché ; être chez moi mieux qu'à l'université ; un lieu privé.

vendredi 21 mai 2010

Dîner avec Hélène au bord de l'Hudson, *burgerissime*. Pas d'ouverture sur l'avenir.

J'ai passé le plus clair de mon temps dans des salles obscures. Une façon aussi de rester dans mon coin. Pour le *Théâtre et son trouble*.

Incipit.

Quelqu'un qui ne monte pas Shakespeare comme on monte un cheval de course, a-t-il le droit d'exister ? J'ai failli (au sens où j'aurais pu) mais j'ai aussi fait faillite, tout bêtement.

La distance qui sépare un ver de terre des étoiles du firmament du théâtre globalisé. Shakespeare du Globe au théâtre globalisé. La mutilation.

Sophie rappelle à mon bon souvenir le livre de Locker sur Thoreau. Un peu pour enfants, non ?

*A warm and resplendently beautiful picture book, September 5, 2002*

*By Midwest Book Review (Oregon, WI USA) - See all my reviews*

*This review is from: Walking with Henry: Based on the Life and Works of Henry David Thoreau (Hardcover)*

*Written and illustrated by Thomas Locker, Walking With Henry is a warm and resplendently beautiful picture book based on the life and works of Henry David Thoreau. Majestic painted landscapes showcase simple descriptions drawn from and inspired by the man who loved to walk in the wilderness. Walking With Henry is a highly recommended and heartwarming tribute suitable for young readers of all ages, and aptly serve to introduce the life and work of America's most famous and enduringly popular naturalists.*

*How many a man has dated a new era in his life from the reading of a book! (115) Cette phrase, à toutes fins utiles.*

dimanche 23 mai 2010

Hier virée à Boston via Walden. Inspection de notre cave à vin photographe. Alex Mc Lean nous donne un coup de main. Moustiques et boutique de souvenirs ; j'achète *A Week*, le plan de la cabane pour Jean et des tee-shirts thoreauviens pour tous les enfants de mon entourage.

Reçu par Diane Paulus à l'ART d'Harvard. Peu sympathique ; disons que je ne me sens pas en sympathie. On sent la femme dure, ambitieuse et limitée, intellectuellement (c'est dommage à Harvard), artistiquement, je ne sais pas, mais *Hair*...

Errance dans Harvard (très mal à l'aise, ça pue l'élite et l'intellectuel, le *scholar* plein de sa bonne conscience) puis je me perds dans Boston en voiture pour retrouver les deux autres allés voir du basket au TD-Garden. Retour nuitamment à Troy. Je conduis la voiture ; cela vaut deux ans de divan.

En somnolant derrière dans la voiture, à l'aller, je réfléchissais aux caprices de l'imagination, l'idée qui vient un jour de travailler sur *Walden*, et on se retrouve dans une bagnole avec un vidéaste et un compositeur à aller vérifier qu'un réfrigérateur prend des photos, etc. Sans justification, tout ça.

Dans le chapitre « Visiteurs », portrait de l'Idiot. En faire quelque chose. Dans Thoreau, il y a toute la littérature, telle que je m'en fais l'idée.

Ou quelque chose de comique à faire avec les haricots ? C'est quand même un gag.

samedi 29 mai 2010

L'anxiété après la soirée Nouvel. Pas beaucoup aimé les images prises par Odile et Marie. Je ne vois pas le propos. Différent de Genevilliers. Sentiment d'être embarqué dans une entreprise que je ne contrôle pas, et sans les moyens idoines.

Lettres à faire : Helga et Hélène de Troy, c'est ainsi que je l'appelle.

mardi 1er juin 2010

Juin...

Première journée d'agonie au TPV. Je ne peux vraiment plus faire ce métier ; trop humiliant. Croisé Jung-ae E dans le métro. Elle répète le spectacle de Philippe Quesne pour Avignon, qu'ils créent à Berlin début juin.

Jos sur le plateau hier. A l'aise, assez drôle, peut-être inventif. Entraîne un peu Victor, mais les filles à la traîne.

De plus les idées du dialogue homme/machine et l'invention de la nouvelle dramaturgie, bernique. Tout ça, c'est de la soupe.

mercredi 2 juin 2010

Hier un peu décollé sur le texte « Higher Laws ». Mais peu de technique.

vendredi 4 juin 2010

Retransmission au Fresnoy ce soir. Pas la moindre idée.

dimanche 6 juin 2010

Retransmission du Fresnoy. Pas le moindre retour. Vraiment frappé d'inexistence. J'ai eu le sentiment de tirer tout seul la charrette. Vraiment cette excursion dans les bois tourne au cauchemar. Comme on peut se tromper. L'expression : ne plus avoir la tête à ça. Les choses révolues ; voire.

lundi 7 juin 2010

Pas très motivé (je crois que c'est cela, une question de motivation) ; donc pas très inventif. Journée de prostré hier. Nadal jouissait de sa victoire. Pas la moindre idée de l'effet que ça doit faire.

Ceci n'est pas un spectacle ; c'est la première chose à dire, mais comment ? A quoi nous vous invitons. A quelque chose (on ne sait trop) quoi, en cours.

mercredi 16 juin 2010 (Le Fresnoy)

Moins angoissé après La Villette. Besoin de faveur, donc ?  
Mon serpent de mer, la lettre à Jean. M'y remettre.

jeudi 17 juin 2010

« Autrui, c'est un peu subjectif ; je n'aimerais pas tomber dessus », dit une candidate au bac philo.

mercredi 23 juin 2010

Renouer avec soi-même. Comment admettre qu'une relation est toxique ?

Revenir sur l'expérience du TPV. Ce qui m'a surpris, c'est la facilité avec laquelle le petit public présent est entré en matière, si je puis dire. Il ne se souciait pas trop des gadgets technologiques, mais

s'intéressait plutôt à la chose poétique. C'est bien. Certains vont peut-être s'apercevoir que je défends la littérature en allant ainsi face au taureau. Tauromachie avec la technique, au lieu simplement de la vitupérer. Ou de l'adorer.

La radicalité de Thoreau n'est pas dans l'expérience d'aller vivre dans les bois. Mais je ne saurai jamais ce que je cherche dans ce livre. En tout cas nous ne traitons pas Thoreau comme un penseur. Qu'est-ce qu'un écrivain ? Voilà la question qui est posée. La pensée et la vie. Bien flou.

lundi 28 juin 2010

J'avais oublié le nom du fleuriste en face du cimetière de Pantin : Thoreau .

Rentré à Paris après le fiasco du Fresnoy. Qu'en dire ? Il n'y a rien à en dire. Rendez-vous à Chaillot ce matin. Que faire valoir ?

La mauvaise posture dans laquelle se trouve ma compagnie, mal défendue, ces derniers temps. On arrive à cette situation curieuse qu'une petite compagnie dépense quasiment deux années de subvention pour jouer trois fois ce qui n'est même pas un spectacle. Le projet avec la Colline vient contrarier (financièrement) la production Chaillot. Qu'est-ce que je veux ? Mettre le moins d'argent possible.

mercredi 30 juin 2010

Dans Perros, avec un brin d'envie pour ce qu'il se permet de vieille littérature, et pas mal de sympathie pour les mêmes raisons. Mais son attitude, son retranchement, sa solitude, sa vie difficile, sont-ils des arguments, et en faveur de quoi ? À quel titre ? L'aveu de l'infé-

riorité la rachète-t-elle ? Le misanthrope qui a besoin d'amis. Il écrit à l'endroit précis que j'ai évité : la vie. Il parle de lui, nous jette sa misère ironique à la gueule. Tout ce qui me déplaît, parce que c'est un truc de séducteur. Moi, je ne parle que depuis ma misère intellectuelle, la vie de mon esprit. Mon cerveau : les idées des autres qui s'y agitent. Quelle pudeur, quelle honte m'ont fait taire ma vie? Se fuir comme la peste ; autocentré, quand même.

Le clavier : je n'y arrive pas. Retour, recours à la plume, plus incisive ? La machine entre moi et moi.

*Simplify, simplify.* Oui, pourquoi avoir deux maisons, par exemple ?

jeudi 1er juillet 2010

Le 29 juin 2010 à 15:07, Jean-François Peyret <[jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr](mailto:jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr)> a écrit :

Mon cher, (Olivier Py)

Y paraît que tu t'impatientes. C'est bon ça.

Je travaille à une partition à partir des notes à Vilar (cf pièce jointe) et quelques autres textes à entrelarder pour casser, bien sûr, l'effet comique des notules, faut pas exagérer.

Mais tu peux déjà te faire une idée du lascar. Je continue dans la chaleur et t'envoie des choses et quelques remarques sur ma manière dont nous pourrions voir les choses aujourd'hui, c'est-à-dire jeudi en huit.

Keep cool; ce devrait être un bon moment.

A toi

jf

<perros vilar 1.doc>

Le gondolier gondolé :

**De :** Py Olivier <o.py@free.fr>

**Objet :** **Rép : perrosseries**

**Date :** 1 juillet 2010 16:22:58 HAEC

**À :** Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

Mon Dieu mais c'est a se gondoler!!! Un chef d'œuvre ! je suis hystérique. Faut que jaille au bourg a vélo demain (aujourd'hui c'est tempête) me le faite tirer sur papier a la boulange-internet-club gay de l'île. Bises-re.

Après cet envoi:

**De :** Py Olivier <o.py@free.fr>

**Objet :** **Rép : perrosseries**

**Date :** 1 juillet 2010 16:05:28 HAEC

**À :** Peyret Jean-François [jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr](mailto:jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr)

Merci chou! Je suis rassuré de pouvoir travailler un peu dans le calme et la clarté oceane. Bisous!

Envoyé de mon iPhone

lundi 5 juillet 2010

Le mot de baroxysme que Perros trouve dans un travail universitaire.



vendredi 9 juillet 2010

Après Perros à Grignan et la débauche de cabotinage.

lundi 12 juillet 2010

Plus d'ambition, voilà. Rien de plus pathétique qu'un artiste sans succès. Ou quelqu'un qui a prétendu faire œuvre d'artiste sans l'être authentiquement.

A Grignan, effet Signorelli. Je passe une soirée et une nuit à chercher le nom de Jacqueline Lichtenstein. Je n'aurai ni la finesse d'intelligence de Freud, ni son acharnement pour comprendre la propension à l'oubli (*Vergesslichkeit*, joli) du nom de Jacqueline. Retrouvé grâce à Google et *Acteurs, je vous hais*.

Un peu par hasard, je me mets à lire cet après-midi dans mon fauteuil *Huit études sur la mémoire et ses troubles* de Freud, livre acheté avant de partir dans la Drôme (n'en parlons plus). J'aimerais bien être persuadé qu'on pourrait rendre compte de mon oubli de Jacqueline L de la même manière que Freud explique pourquoi et comment il a *perdu* le nom de Signorelli, que dans cette affaire, par Bosniaques interposés, le sexe et la mort aient joué leur partie dans le cerveau de Freud, et qu'il ne s'agit pas d'un simple phénomène physiologique d'avachissement cérébral que seul l'âge expliquerait. Car j'ai beau me scruter, je ne trouve aucune association qui vaille ou qui laisse place au début d'une interprétation. Je n'ai pas de problème, autant qu'il m'en souviene, avec le Lichtenstein, et quant à Jacqueline ? Je cherchais bien un prénom féminin français assez courant : pas trouvé Jacqueline, un comble.

Je ne lis plus guère. Après ma pitrerie Perros, incapable de rien faire. Il faut dire que c'était canicule à Grignan, canular et ridicule aussi (moi qui étais ridicule d'être là ; je l'ai dit : n'en parlons plus.) ; j'ai été incapable même d'acheter un livre là-bas dans la bonne librairie ou sur les étals. Plus aucune curiosité, aucune raison de lire comme on parle de raison de vivre. Mais on n'a jamais, dans la position où je me trouve, aucune raison de lire. J'aurais dû dire : plus aucun désir. Etat d'incuriosité. Et quand, tout à l'heure, je me retrouve dans mon bureau, comme une âme en peine, retardant le moment de m'attaquer aux vraies difficultés qui m'attendent (l'Empac, Helga Davis, les comédiens de la cabane, le fric à faire rentrer, l'administration de tf2), les gaietés de la débâcle. Pas envie de me remettre en route. Mon chemin était un chemin qui ne mène nulle part. Sans rachat possible. J'aurai passé mon temps, stressé, bien sûr, parce que pressé comme un citron tous les ans, mais libre de cette liberté, un peu vaine, de faire ce que l'on veut, ce qui est une consolation (en fait, ce n'est pas une consolation). Un conseil aux jeunes gens : ne pas être un petit artiste. *Lettre à un jeune artiste*. Faites plutôt autre chose. Le droit d'être un artiste n'est pas un droit de l'homme. Ce que je déteste : la pose d'artiste. Une posture intéressante, qu'ils croient. Comme la femme grosse d'une promesse. Attention créateurs !

Et je saisis les *Huit études* parce que je me dis que la question de la mémoire m'intéresse. Au fait pourquoi ? Parce que je me méfie de la mienne ?

mardi 13 juillet 2010

J'aimerais ne plus penser à Thoreau un petit moment. Mauvais goût dans la tête. Ou arrière-goût. L'installation, telle qu'elle est là, il lui manque quelque chose. S'immerger dans cet univers... Ou alors il faudrait vraiment y demeurer longtemps. Est-ce que ça fait monde, dois-je dire monde ou univers ? Est-ce que la présence de comédiens (version performance) changerait quelque chose ?

mercredi 14 juillet 2010

Pluie sur le défilé. Il était de fait judicieux de renoncer à la garden party de l'Élysée. Un peu de Freud (mémoire) au fauteuil ; devant la télévision la fin de l'étape du jour. Laurent Fignon commentateur, voix intéressante, cassée de quelqu'un qui aurait beaucoup pensé, malade en fait ; pas une voix de sportif recyclé consultant télé (ne suis pas sûr que ce soit Fignon ? Laurent... Jallabert ?). Et sur Internet, je regarde des interventions de Vincent Courtillot après avoir parlé de lui avec son père hier soir (où mènent les conversations de copropriétaires !).

Mais se mettre à la tâche... et quelle tâche ? Il faudrait que je me mette à ma missive pour l'Empac. Pas très motivé.

mardi 20 juillet 2010 (La Roque)

Arrivé vendredi dernier. Sans doute une des premières fois que je me retrouve ici avec rien en tête. J'allais dire que je suis échoué ici. Irais-je mieux si j'avais un spectacle à Avignon ? C'est comme de se priver d'une fête de famille ou d'un réveillon auquel la partie la plus noble de vous ne veut pas aller, mais qui ressent pourtant une espèce de frustration. En fait, je ne saurais dire ; si je me scrute vraiment, je crois que je n'avais aucun désir de faire quelque chose là-

bas. Mais la vacance dans laquelle je me trouve est bien inconfortable.

Je ne veux plus penser à Thoreau jusqu'à plus ample informé. Laisser reposer. Pleine confusion mentale quant à ce travail. J'avance comme un poulet auquel on a coupé la tête.

Retrouvé dans ce bureau les journaux de l'année dernière : on dossier du *Monde* sur la bioéthique. Entretien avec Frédérique Dreifuss-Netter. Toujours ce serpent de mer de la « dignité humaine ». Est-ce l'os que je devrais ronger ? Il faudrait écrire une farce (sur la dignité humaine). Kant : la dignité humaine liée au fait que l'homme n'a pas de prix. Si l'homme a une dignité, c'est qu'il n'a pas de prix. Ou le contraire ? Brecht : tout homme a un prix. Pourtant tout un chacun, même du fond de la pire aliénation, de la plus grande domination subie crie à sa dignité. Pas négligeable.

Aussi inviolabilité du corps et son intégrité. Ajoutons le principe de la non-patrimonialité des éléments et produits du corps humain : sang, sperme, ovocytes ou organes.

Tout en reparcourant ces articles du journal, je me demande quelle nécessité il y a à porter, et maladroitement, ces questions au théâtre. Pas très stimulant. Le débat est sur la place publique : toutes les parties peuvent s'y exprimer à peu près librement. Que peut apporter le théâtre ? Et le pirouette qui consiste à retourner l'argument (qui n'en est pas un, au demeurant) en disant que puisque ces problèmes agitent présentement l'espèce humaine, alors le théâtre se doit de ne pas les esquiver, cette pirouette n'est qu'une pirouette. Qu'est-ce qui serait spécifiquement théâtral dans l'affaire ?

Et si je dis que les questions de filiation obsèdent le théâtre occidental depuis son commencement, je m'abandonne à une mauvaise rhétorique.

dimanche 25 juillet 2010 (Gratay)

J'ai terminé le carnet noir. Il me paraissait moins insurmontable d'écrire au stylo plutôt que d'affronter le clavier. Quelques remarques sur Avignon, ma « traversée » inutile là-bas. Inutile aussi d'y revenir ici. Sur mon lit, je feuillette le catalogue de l'exposition de Lyon sur les frères van Velde. Pas mal de choses sur Beckett auxquelles je ne comprends pas grand-chose. Cela me rafraîchit un peu la mémoire.

Plus de prises sur rien.

mardi 27 juillet 2010

Retrouver ou trouver la force de m'immerger (il faut plonger, mais si on n'a pas envie ?) dans le matériau filiation. Ce par où la question touche à un problème esthétique (sens large) : l'identité narrative, un droit de l'homme, apparemment ? Mais est-ce que savoir le nom, l'identité de celui qui a fait don de son sperme entre dans l'identité narrative ?

Raconter : pourquoi je ne serais pas capable de donner mon sperme.

—à ton âge, de toute façon, la question ne se pose plus.

L'enfantement naturel et certaines de ses conséquences auxquelles les Tragiques ont été sensibles : inceste, matricide, infanticide, néo-

naticide, patricide, maltraitance, j'en oublie ? Médée, la mère naturelle. Et quelques Grecs.

Don et abandon.

samedi 31 juillet 2010 (La Roque)

Le désir d'enfant est naturel, il est donc raisonnable, et fondé en raison et en nature, il est un droit de l'Homme (de la femme ?). En guise d'illustration : Dominique C, une femme parfaite, aide-soignante de 46 ans, a tué huit de ses nouveau-nés. Son mari a été disculpé ; il est en liberté.

Six corps retrouvés dans le garage, bien enveloppés et cachés sous une couverture. Deux autres corps enterrés dans le jardin, et découverts par les nouveaux propriétaires de la maison qui voulaient planter un arbre. Les meurtres paraissent s'étaler sur près de vingt ans (1989-2007). Ne jamais parler, toujours se taire.

Le bon sens des voisins, le plus ahurissant :

—ça peut arriver une fois ; on se dit : c'est un accident. Mais huit, non, ce n'est pas un accident.

—c'est une répétition de symptômes, dira le ou la « consultante ».

Une référence : Sophie Marinopoulos : *Vie ordinaire d'une mère meurtrière* (Fayard)

Ce genre de femmes (les meurtrières, pas Sophie M) ne parlent pas, répondent par oui ou par non. Elles sont incapables de donner sens à ce qu'elles ont fait.

—accoucher seule, tu te représentes ? Tu dois te courber, faire pression pour extraire l'enfant. Hémorragie à la clé. Cette solitude.

—et pourquoi ces mères gardent-elles les enfants près d'elles ? Congélateur, jardin, cave.

—elles attendent qu'on les trouve, pour leur plus grand soulagement.

Sophie M dit :

—Vous avez beau développer la meilleure contraception du monde, des affaires comme celles-là se produiront encore, parce que le désir d'enfant est quelque chose de capricieux et d'ambivalent. On veut nous faire croire que la maternité rend obligatoirement épanouie et heureuse, mais les mères ne sont pas assez aidées sur le plan psychique. Une grossesse, ce n'est pas seulement un phénomène physique. Si une mère ne « pense » pas son enfant, alors c'est un enfant qui ne pourra pas vivre et se construire.

Je me demande comment ma mère m'a pensé. A voir le résultat de la construction.

(construction, un jeu ; ne manque que l'identité narrative).

D'où la question :

—après de tels actes, les femmes peuvent-elles se reconstruire ?  
Curieux, ces préjugés constructivistes. Comme si on se construisait.

mardi 3 août 2010

Journées à ne rien faire, à ne pas mettre les pieds dans la « librairie » (quelle infatuation). Minage (sic) ménage, jardinage. L'avenir, le laboratoire de l'avenir ? Je lis à petite vitesse la correspondance de Lou Andreas Salome avec Anna Freud. Je m'étais procuré ce livre au moment où je m'intéressais aux *filles de*. Il y aurait là pour moi de nouveau une actualité ?

lundi 9 août 2010

Recopier ce qu'écrit Mishima sur les pères dans *Le Marin rejeté par la mer*.

mercredi 11 août 2010

Inquiétude anxieuse. Ne rien faire est très prenant. J'ai poursuivi ma lecture nonchalante de *Neuroscience et psychanalyse*, sous la direction de Magistretti et Ansermet. Dois-je prendre parti ? Y a-t-il une relation entre l'inconscient cognitif et celui découvert par Freud ? Acrobatique, et de quel intérêt pour moi ?

dimanche 22 août 2010 (Paris)

Agacé par les coups de soleil bretons. Vie cérébrale au ralenti. Lu deux Mishima sur l'île.

Connaître ses origines : est-ce que c'est le bœuf qui a inventé sa traçabilité ?

« Les pères !... Parlons-en. Des êtres à vomir ! Ils sont le mal en personne. Ils sont chargés de tout ce qu'il y a de laid dans l'humanité. Il n'existe pas de père correct. C'est parce que le rôle des pères est mauvais. Les pères stricts, les pères doux, les pères modérés, sont tout aussi mauvais les uns que les autres. Ils nous barrent la route dans l'existence en se déchargeant sur nous de leur complexe d'infériorité, de leurs aspirations non réalisées, de leurs ressentiments, de leurs idéaux, de leurs faiblesses qu'ils n'ont jamais avouées à personne, de leurs fautes, de leurs rêves suaves et des maximes auxquelles ils n'ont jamais eu le courage de se conformer ; ceux qui sont les plus indifférents, comme mon père, ne font pas exception à la règle. Leur conscience les blesse parce qu'ils ne font ja-



mais attention à leurs enfants et finalement ils voudraient que les enfants les comprennent. » (*Le marin rejeté par la mer*, p143)

Vous pouvez faire un don d'ovocytes si :

- \* vous avez au moins un enfant,
- \* vous êtes âgée de moins de 37 ans,
- \* vous êtes en bonne santé

Les réglementations du don de sperme en France sont nombreuses :

- \* Le don de spermatozoïdes n'est pas rémunéré et est volontaire;
- \* L'homme donneur doit être âgé de moins de 45 ans.
- \* L'homme donneur doit déjà être père.
- \* Depuis août 2004, la loi n'impose plus pour le donneur d'être en couple, mais si tel est le cas, sa conjointe doit donner son accord.
- \* Le donneur ne doit pas être porteur de maladies génétiques ou de maladies infectieuses transmissibles par le sperme. Des tests sont effectués et le sperme doit être conservé 6 mois avant d'être donné afin de vérifier que les sérologies du donneurs sont bien négatives.
- \* Le don est anonyme, c'est-à-dire que le donneur ne connaît pas la destination du sperme et le couple receveur n'en connaît pas l'origine.
- \* Le don s'adresse à un couple hétérosexuel en âge de procréer et ne pouvant avoir d'enfant pour causes médicales; les femmes seules ou les couples homosexuels ne peuvent donc être receveurs.
- \* Le don aussi bien que la demande sont gardés secrets.

\* Un don ne peut être utilisé pour la naissance de plus de 5 enfants.

\* Le choix du sperme s'effectue en tenant compte des caractéristiques physiques comme la couleur de la peau ou des cheveux et des groupes sanguins du couple receveur. Ceci afin d'éviter un trop grand contraste d'apparence physique entre l'enfant et ses parents.

\* Une peine de deux ans d'emprisonnement et de 30 500 euros d'amende est prévue si un prélèvement est effectué en dehors des CECOS ou si les règles d'hygiène et de sécurité ne sont pas respectées lors d'un don.

mercredi 25 août 2010 (La Roque)

La maison de Musil à Genève. A usage médical maintenant. Cela ne me fait rien de la visiter comme négligemment.

Dîner suisse chez les bourgeois après discussion avec Magistretti et Ansermet : je ne me sens définitivement pas adulte. Et j'étais pourtant le plus vieux autour de la table. L'établissement. Je ne me sens proprement rien à côté de ces réalités sociales. Quelle importance donnent-ils à leur vie sexuelle ? Je me suis posé la question pendant toute la soirée, moi qui ne suis plus que ma vie sexuelle aux jours pourtant déjà comptés.

Je ne sais que penser de cette conversation avec nos deux amis suisses qui vont nous sauver la mise. Ils n'ont pas l'air d'avoir le sens du tragique, improbable dans les cantons ? On ne sent pas la corne du taureau, comme dirait Alain. Rien que le tintement des cloches des vaches dans le pré voisin.

Faire du théâtre pour faire du théâtre : mais pourquoi donc ? Il y a des professionnels qui font leur métier, c'est-à-dire qu'ils en acceptent les règles. Mais faire du théâtre pour des raisons plus impérieuses que de faire du théâtre. Pour s'y reconnaître un peu. Tout travail artistique est un travail de reconnaissance. C'est la différence avec un travail scientifique. Qui s'y retrouve vraiment ?

Je ne sais même plus ce que je cherche. J'allais dire quel espoir de jouissance (l'espoir de quelle jouissance) me fait bouger. C'est aussi que je ne bouge pas beaucoup. Une forme de désespoir auquel ou à laquelle je n'arrive pas encore tout-à-fait à m'accommoder. Mais je suis homme d'accommodement. *L'homme accommodant*, un titre. Ma vie n'aura pas été trop riche. Je songe tout soudain à Thoreau dans sa cabane. Sa solitude tout autant que son labeur acharné, cette constance à écrire, me font peur. Cette solidité du moi qui me fait défaut. Thoreau y va, la plume à la main comme à la hache : cela ahurit un homme comme moi, toujours paré pour sa prochaine petite capitulation. La peur de s'y mettre. Et il est déjà trop tard.

Je m'écoule. C'est moi qui m'écoule, pas le temps. Jusqu'à l'écroulement.

—on ne s'écoule pas jusqu'à l'écroulement. Il faut choisir l'image adéquate. Ou tu t'écroules ou tu t'écoules.

—le résultat n'est pas si différent.

La tarte à la crème de la « mise en intrigue ».

vendredi 27 août 2010

Le petit texte à faire pour nos amis de la fondation Agalma.

Le projet en cours (nom de code *N'ETRE*): fera suite à *Tournant autour de Galilée* (coproduction Théâtre National de l'Odéon-Théâtre National de Strasbourg) qui était comme une dérive-rêverie à partir de *La Vie de Galilée* de Brecht, référence obligée pour un théâtre qui s'expose à la science et qui fait sien, à sa manière, le programme brechtien d'un « théâtre de l'ère scientifique ». C'est-à-dire d'un théâtre qui ne peut ignorer que la science et la technique sont notre destin.

Pour le dire simplement, si nous cherchons un écho du conflit qui opposa Galilée à l'Eglise, nous le trouvons sur le terrain non plus de l'astronomie (Benoît XVI n'a-t-il pas, dans un beau repentir, fait ériger une statue de Galilée dans les jardins du Vatican ?) mais sur celui des technologies du vivant. Les positions paraissent inconciliables entre un discours religieux qui pose que la vie est un don et un discours et une pratique scientifiques et techniques qui considèrent le vivant comme manipulable, entre de supposées lois naturelles, intouchables et le vivant auquel on peut toucher et, éventuellement, comme dans le cas des procréations médicalement assistées, retoucher.

Ce travail sera plus précisément consacré aux questions que posent ces nouvelles façons de se reproduire, et sur un terrain qui obsède le théâtre (occidental, du moins) depuis ses commencements, celui de la filiation, dont les complications actuelles et à venir feront bientôt passer *Œdipe* pour une comédie légère ou une bluette. Seraient ainsi à dessiner les contours d'un tragique contemporain.

Ces nouvelles façons de procréer et les filiations impensables qui en sont la conséquence, relancent (et font qu'elles nous lancent à nouveau et à nouveaux frais) les questions qui n'ont jamais lâché l'humanité : qu'est-ce qu'engendrer, qu'est-ce qu'être engendré, d'où viennent les enfants ? Encore une fois, le théâtre a quelques titres historiques pour s'y intéresser, mais on voit bien qu'il y a du monde pour se pencher sur ces nouveaux berceaux. Le scientifique d'abord et le médecin (qu'on peut au passage interroger sur leur désir d'enfant), le psychanalyste qui sera directement confronté à de nouveaux malaises dans notre civilisation, l'anthropologue, mais aussi le juriste, le prêtre et le politique... Et il ne faudrait pas oublier les « patients », si l'on ose dire : parents pour qui donner la vie, - la mort par conséquent, du moins tant que la science ne nous a pas rendus immortels- n'est plus un événement plus ou moins heureux selon les circonstances, mais un droit ; enfants qui ne savent encore moins qu'avant d'où ils viennent (le savant est une bien étrange cigogne) et qui revendiquent leur droit de savoir, le droit à leur histoire.

Notre façon de faire veut que nous élaborons toujours le texte de travail, le matériau à l'usage des comédiens, ce que nous appelons la *partition*, à partir de collaborations avec chercheurs, penseurs, écrivains, artistes qui partagent les mêmes interrogations et dont la conversation non seulement nous informe mais permettra ensuite au spectacle de prendre forme.

Il nous paraît que cette thématique qui nourrira un ou plusieurs spectacles de théâtre devrait croiser les centres d'intérêt de la fondation Agalma. Ainsi il serait possible d'associer les membres de la

fondation à la création théâtrale, de même qu'en retour l'équipe théâtrale, comédiens compris, pourrait s'investir dans des activités propres de la fondation Agalma.

La production du spectacle à venir est en cours. Le maître d'œuvre est le Théâtre National de la Colline (Paris) dont le directeur actuel, Stéphane Braunschweig, a soutenu régulièrement notre travail quand il dirigeait précédemment le Théâtre National de Strasbourg. « tf2/compagnie jean-françois peyret » coproduira évidemment le spectacle. D'autres théâtres se montrent d'ores et déjà intéressés soit pour coproduire ou acheter le spectacle qui sera programmé à Paris dans la saison 2011-2012.

Le Théâtre National de la Colline envisage de créer le spectacle pendant le Festival d'Avignon 2011. La négociation est en cours.

samedi 28 août 2010

« Si tu veux être heureux, sois-le », vieux proverbe chinois. Vieux, comme on dit.

dimanche 29 août 2010

Dans un *Monde* récent (daté du samedi 28 août), sympathique déclaration de Viviane Hamy : « qu'un journal fournisse au lecteur ce qu'il attend m'apparaît dramatique. (...) Aujourd'hui, il s'agit d'être le premier à parler de ce dont on sait que les autres vont parler. » Je crois pourtant de n'incriminer que les médias qui courraient au devant de l'attente de leurs clients. C'est un mouvement profond dont la manipulation médiatique n'est qu'un effet qui vient de ce que le consommateur ne veut plus être surpris. Une période qui a rompu

avec la critique n'a pas besoin de critique. Le consommateur n'est pas du genre insatisfait ; il cherche justement la satisfaction d'un désir qu'il connaît déjà. Il n'est pas non plus du genre coupable, et il ne veut pas être surpris. Il faudrait réfléchir à cette notion de surprise. On peut bousculer le spectateur (le lecteur) mais à condition qu'il connaisse d'ores et déjà le type d'outrage qu'il va subir.

J'aime assez l'usage que Viviane Hamy fait du mot commerce. On se sent moins seul. Hamy est un beau nom, au fait.

Prendre son plaisir (s'éclater, se régaler) et en avoir pour son argent. Dérive touristique. La vieille dame après la prestation de Banu à Grignan : « je me suis régalée ; il a dit exactement ce que je voulais entendre. »

La surprise et le régal. Faut-il régaler la clientèle ? Une assemblée d'innocents, c'est-à-dire d'êtres diaboliques et qui veulent recoller leurs morceaux.

Cervantes écrit dans *Galatée* : « L'amour n'est rien d'autre que le désir ; et ainsi le désir est le principe originel dont découlent toutes nos passions, comme les ruisseaux de leur source... C'est ce désir qui incite le frère à rechercher les abominables étreintes de sa sœur chérie, la marâtre celles de son beau-fils, et pis encore, le père celles de sa propre fille... » Et l'inceste maternel ?

Balzac écrivait (*Lettres à l'étrangère*) : « Je veux le pouvoir en France ». Mon drame d'homme de théâtre, c'est que je n'ai rien voulu. Le journal me dit aujourd'hui que tous les maîtres de la mise en scène, Chéreau, Brook, Bondy, j'en oublie, seront présents sur les scènes de la rentrée parisienne. Cela ne me fait rien : je n'ambition-

nais pas d'être un maître de la mise en scène. Ni d'être un maître de quoi que ce soit. Erreur vitale (ou mortelle).

lundi 30 août 2010

Le théâtre a été un moyen de me truquer. Pour m'en sortir provisoirement. Mais on ne vit que provisoirement.

Une clinique américaine permet aux futurs parents, moyennant 20 000 \$, de choisir le sexe de leur enfant. Bientôt on proposera le choix de la couleur des yeux. La reporter nous dit que personne n'est choqué ici en Californie.

—dis, papa, pourquoi tu as voulu que je sois une fille ?

Le désir des parents va être lourd à porter pour la progéniture. Il y a du divan dans l'air.

Je continue à lire, relire, Marthe Robert (*Roman des origines et origines du roman*). Je me traîne ; ça ne m'excite pas beaucoup plus, mais pour d'autres raisons qu'il y a quelques décennies. Oui, le « roman familial » est une bonne hypothèse pour sauver les apparences, et sans doute je pourrais faire quelque chose des ces deux clés, l'Enfant trouvé et le Bâtard, qui ouvrent des portes. Ces portes sont probablement déjà enfoncées. Je retire de cette lecture l'envie d'aller jeter un œil dans *Louis Lambert* que je ne me souviens pas d'avoir lu. Cette idée d'un *Traité de la volonté* m'intéresse. Et que ce roman ait ébranlé Flaubert à ce point (« cela s'est cramponné à moi par mille hameçons ») éveille ma curiosité.

« Il pensait sérieusement qu'il y a moins de mal à tuer un homme qu'à faire un enfant. » (Flaubert in *Novembre* )



Ou : « Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait un vieillard, ni un berceau sans songer à la tombe. » Du Beckett.

mardi 31 août 2010

In extremis avant de jeter un numéro de *Nature*, l'indication que Diane Paulus monte une espèce d'opéra de Tod Machover sur un livret de Robert Pinsky *Death and the Powers*, qui sera donné à l'opéra de Monte-Carlo les 25 et 26 septembre prochains.

Autres informations : le livre de Ian Glynn *Elegance in Science : The Beauty of Simplicity*. L'auteur avait déjà écrit *An Anatomy of Thought* que je n'ai pas lue mais qui m'intriguait. Ça doit être un livre élégant. A lire, peut-être *Galileo's Dream* de Kim Stanley Robinson, un roman, apparemment.

mercredi 1<sup>er</sup> septembre 2010

Les médias qui bruissent de la question de la levée l'anonymat du don de gamètes. Je veux connaître mon donneur. Donneur, formidable. Un chercheur, Nikos Kalampalikis (identité à vérifier), semble avoir des lumières sur la question. A contacter ?

jeudi 2 septembre 2010

*Kernel panic*, suite.

Pire qu'une rentrée ; on n'y entre pas, on s'y enfonce. On y sombre ; le soleil d'été s'éloigne. Pourtant journée ici encore estivale aujourd'hui. Je prends part hystériquement au cafard des lycéens. Horreur des rentrées. Et Rebotier qui nous rabote les oreilles sur FM. Comme c'est daté et, somme toute, présomptueux. Une journée qui commence mal. Hier soir, tandis que je roupille devant une émission d'Arte sur le pétrole, - important, le pétrole -, je vois sur mon

BlackB que l'Empac (Hélène Lesterlin) a fini par me répondre. J'attendrai ce matin (étrange comportement) pour lire le message qui m'informe qu'ils sont prêts à suivre le projet, une bonne nouvelle, si l'on veut. Il faut maintenant que je me réconcilie avec Helga, ce à quoi m'invite aussi Alexandros. Il faut que je dévore mon chapeau, mais comment. Écrire à Helga et proposer une rencontre à NY début octobre. C'est l'urgence.

Mais je ne parviens pas depuis de jours à toucher à mon ordinateur. La belle inhibition. Impossible de me mettre à l'eau et de faire mes longueurs. Je devrais écrire juste pour m'entretenir, pour rester en forme, cultiver ma forme, sans but aucun, de publication par exemple. Oh ! même pas de publication ; sans même avoir de véritable projet sur quoi écrire, etc. Une grande négligence. L'à quoi bon qui l'emporte sur le pourquoi pas ?.

Toujours cette idée d'exercice dont j'aimais bien la manière dont Hadot en traitait. Sa mort, un des événements de l'année pour moi, bien que je n'aie jamais rencontré cet homme. Faire ses exercices, *nulla dies sine linea*, tu connais la musique. Mais à près de soixante-cinq ans (je dois les faire même si je ne m'y fais pas) on s'exerce à quoi ? Le drame, c'est que la messe est dite et que ce n'était pas une grand-messe. Une messe basse.

Quand j'écris, c'est toujours de manière distraite, comme je fume, et de manière intermittente. Je peux ne pas fumer pendant des mois. Ou le contraire : je peux fumer pendant des mois, et cesser ensuite. J'aime assez n'être ni fumeur ni non-fumeur. Quand quelqu'un du corps médical me demande si je suis fumeur, j'ai toujours une hési-

tation avant de m'entendre répondre un truc pas clair, du genre, je ne fume plus mais je fume encore, quelque chose comme ça.

L'amour. Je lutte pour la vie comme on lutte contre une maladie. Solitude sociale. Je n'intéresse plus grand monde (je parle de mon travail, par quoi je me communique au monde). Je me rends compte, - je vais parler du public - que j'ai eu longtemps la sensation, je dis sensation, c'est vraiment d'une sensation qu'il s'agit, d'avoir un public, si infime qu'il ait été, mais il existait, et il s'est évaporé.

Je ne suis plus dans le bain (je file ma métaphore aquatique ou nageuse) : je suis resté au bord de l'étang de Walden. Même Virginia, la fille de Galilée, je ne l'ai pas vraiment embrassée, j'allais dire étreinte. Mauvais, ça. Et la filiation, elle va m'occuper ?

Écrire à la main, comme une convalescence, une manière de repartir. Pour se remettre, s'y remettre (pschitt !).

Comment manœuvrer Helga ?. Je lui ai envoyé un mail assez canossien. Il ne sera pas dit que je n'aurai pas tenté de sauver le coup. Canossa, rien que ça. Si nous pouvons répéter quelque temps à l'Empac avant de nous produire à l'ART, ce serait jouable. Maintenant il faut que je trouve une idée pour Santiago. Il faudrait d'abord connaître de quels moyens je dispose, notamment technologiques. Deux semaines, cela peut être longuet. Un matériau hispanophone d'origine. J'avais pensé à Vila Matas, mais trop européen, sans doute. Ou quelque chose qui ait un rapport avec les travaux actuels.

Est-ce que *Walden* aurait un sens là-bas ? Ou quoi trouver sur la filiation ?

Ne pas trop temporiser non plus avec la conférence de Sao Paulo. Quelle pourrait être ma perspective ? Pas une vision genre *bridging the gap*. Mais l'idée d'exposition à la science.

vendredi 3 septembre 2010

J'aurais aimé être un parasite de Montaigne. Développer une œuvre qui habite Montaigne comme un parasite. C'eût été mon ambition. Pourquoi n'ai-je pas été à la hauteur ? Manque d'énergie ; de foi plutôt. Je n'y ai jamais vraiment cru. Je n'ai jamais cru en rien pour la raison que je n'ai jamais cru en moi. Quels ingrédients faut-il pour croire en soi ? Qu'est-ce qui m'a fait perdre ce sentiment vital ?

Foin du théâtre qui m'a servi à m'éviter, à me fuir, à oublier le petit bourgeois et ses petits secrets ; je me suis quand même pas mal forcé, la tentation restant vive de tout lâcher et de faire retraite, et cultiver mon/son idiotie dans son coin, la plume à la main, loin des plateaux, ces poêles à frire où je fais griller des discours (de la science aujourd'hui, mais c'est beaucoup dire).

samedi 4 septembre 2010 (Paris)

Lire le journal découragement (surtout la rubrique théâtrale ou ce qu'il en reste).

mercredi 8 septembre 2010

Je viens de lire l'essai de John Burroughs, acheté samedi à La Hune. Très impressionné par l'intelligence du texte dont l'auteur ne se

laisse pas impressionner (j'allais dire culpabiliser) par Thoreau. Il ne craint pas de relever ce qu'il appelle ses rodomontades ainsi que ses approximations ou erreurs comme naturaliste et pointe, quand il peut, l'humour de l'hôte de ces bois (ceux autour de Walden). L'intelligence de celui qui ne s'en laisse pas compter mais qui domine son sujet (et son auteur). Pas académique, quoi. Ni empathique. Encore moins emphatique. La meilleure critique que l'on pourrait faire de cette « critique » serait de mettre bout à bout les citations que Burroughs fait de Thoreau. Je le ferai sans doute.

J'apprends aussi qu'une nouvelle traduction (de Brice Matthieussent) va paraître incessamment avec une préface de Jim Harrison...

Le sentiment est celui d'avoir décroché, d'avoir perdu la *virtù*, une combativité aussi, la combativité depuis que je n'ai pas traduit moi-même les lettres de Virginia à son père. Une espèce de désertion, de défection. Depuis j'entretiens des rapports flous avec mon travail, une perplexité.

vendredi 10 septembre 2010 (La Roque)

Clarisse Bardiot chassée du CECN. A l'américaine ; on lui demande de ne pas repasser au bureau.

Cette histoire d'élitisme. Comment ne pas être submergé, noyé, par le tsunami démocratique. Faites-vous aimer, faites-vous comprendre (dans l'ordre que vous voulez) au lieu de faire les chichiteux dans un coin.

samedi 11 septembre 2010

Le moindre pilier s'effondre.

Sao Paulo. Il faudrait que je me renseigne auprès de Maria Lúcia pour comprendre ce que ces gens attendent de moi. Partir de *The Two Cultures*. Noter un effort depuis quelques temps mais de manière différente selon les cultures et les pays pour combler le fossé. Toutes les opérations « Bridge the gap ». Lieu commun. Ma thèse : cultiver les différences, ce qui ne signifie pas retourner en arrière, en revenir à l'ignorance réciproque des deux parties. Difficulté à parler de LA science et de l'art, etc.

mercredi 15 septembre 2010 (Paris)

J'ai trouvé en arrivant quelques ouvrages livrés par Amazon, dont *Névrose, psychose et perversion*. Enfin relu « Le roman familial des névrosés » ; ça fait froid dans le dos. De la psychologie douteuse, quand même. Je lis avec intérêt, mais tout me paraît sujet à caution : « En vérité, le progrès de la société repose d'une façon générale sur cette opposition entre deux générations ». Le névrosé n'est pas parvenu à se détacher correctement de l'autorité de ses parents, le pauvre. Tout ça est très *common sense*. Ça se gâte quand le petit enfant ne veut plus ressembler à ses parents, et, insatisfait, le petit salaud commence à les critiquer. Un zeste de rivalité sexuelle et le tour est joué. L'enfant aime ses parents de manière exclusive, et ils ne le lui rendent pas. L'activité fantasmatique permet de se débarrasser des parents et de leur en substituer de meilleurs. Le garçon va s'en prendre de préférence au père, opération rendue d'autant plus vraisemblable que *pater semper incertus est*. Et il est toujours savoureux (ou pimenté) d'imaginer sa mère infidèle. Il semble qu'il y ait aussi de la vengeance et des représailles dans cette activité fantasmatique ; le petit névrosé est promu *Phantast* (fantaste ?),

ayant été souvent brimé à cause de ses pratiques masturbatoires. Quelle famille ! Indulgent, Freud, à la fin, sauve le bébé avec l'eau de la névrose : ce n'est pas signe de corruption enfantine que cette violence faite aux parents, mais un effet de la surestimation enfantine. Rassurant : si je rêve d'empereur ou de prince quand je suis grand, c'est un hommage à papa. Suis-je à même de comprendre cette notion de surestimation ?

Sujet à caution aussi, le fait qu'en général on ne se souvient pas de ce roman familial : pourquoi ? Pour que la psychanalyse puisse le mettre à jour, le mettre en évidence ? Et si c'était une invention de la psychanalyse ? Tout est d'autant plus vrai qu'on n'en sait rien.

Identité : la faiblesse des identifications dont parlait Gauchet. Je m'y connais.

jeudi 16 septembre 2010

Il faut que ce soit Guillaume Durand (*Le Monde*, il y a quelques jours) qui dénonce le populisme dans les médias.

Florilège :

*Je suis tout sauf un saint, j'ai fait comme tout le monde. Mais je ne comprends pas, saison après saison, pourquoi la télévision publique promeut, comme les autres chaînes, tous les Maurice Chevalier d'aujourd'hui, en laissant soigneusement de côté tous les Picasso contemporains. C'est comme si, sciemment, nous ne voulions pas fabriquer d'archives pour l'avenir.*

*Car ça aussi, c'est particulièrement exaspérant : le rire à longueur de journée comme valeur essentielle de la démocratie télévisuelle !*

*Je rappelle simplement une vérité d'évidence : la France artistique ne se résume pas à la bande des chanteurs des Enfoirés.*

Qu'est-ce qu'il lui prend à ce Durand ? quelle est l'anguille sous la roche ?

J'aime assez cette idée d'archives pour l'avenir ou plutôt l'absence d'archives pour l'avenir. S'il ne reste de notre époque que les archives de la télévision, malheur ; on nous plaindra de l'avoir vécue, cette époque. Et ce n'est pas le divertissement qui est en question, c'est sa qualité. Le rire généralisé, et méchant, et de raillerie. Où finit l'esprit français. L'esprit français à l'ère de la consommation démocratique. Les grandes émotions : terreur, pitié, rire, la télévision s'en occupe pourtant. A-t-on si peur de s'ennuyer, et pourquoi ? L'homme qui s'ennuie ne consomme plus ? L'homme qui s'ennuie est un danger social, un danger public ? Pourtant, selon l'étymologie, c'est lui même qu'il hait, si mes souvenirs sont bons, pas les autres. L'homme qui se hait ne joue plus le jeu. « Je ne joue plus », je m'ennuie. Salaud.

*Le Monde*, toujours lui. Thoreau encore à l'honneur dans un ensemble sur les désobéisseurs. Sans doute l'idée politique intéressante, centrale, celle d'assentiment. L'assentiment à la société devrait toujours se régler ici et maintenant, pas une fois pour toutes. La démocratie devrait se construire sur l'assentiment ou non que le citoyen donne à la société. Et après délibération. A côté, Laurent Jeanpierre commente un livre de Luciano Canfora (*La Nature du pouvoir*, rien que ça) qui s'en prend à nos démocraties qui ne sont que des oligarchies où règnent des professionnels de la politique sé-



parés du peuple, à moins que le vrai pouvoir n'y soit détenu par les puissances d'affaires, etc. On aimerait mieux comprendre ce que Laurent pense de ces fortes et nouvelles pensées.

Je lis, je ne sais plus pourquoi, de Gauchet (*La démocratie contre elle-même*) : ce que ce journalisme prétendu supérieur (SDQS, spéculation de qualité supérieure, *Le Débat*) est accablant d'approximations. Plus envie de choses pareilles : il faudrait une bonne bouffée de littérature pour respirer à nouveau. Foin de l'éditorialisme. Et du « mouvement vivant des idées » !

samedi 18 septembre 2010

(1:00 du matin, donc un peu encore vendredi, pour moi).

Un tel journal n'a d'intérêt que monomaniacal, que si le cerveau est occupé par un projet exclusif, que s'il y a mouvement (comme pour une horloge). Sinon c'est la fatalité de l'anecdote et la jérémiade dépressive. Par exemple je suis allé voir ce soir le *Dom Juan* monté par Marc Sussi ; j'ai acheté en ligne un réfrigérateur, je suis allé écouter des *tuis* causer de Baudrillard (j'y suis allé par devoir d'amitié) au musée du Quai Branly, cornaqués par Jean Nouvel (du coup le colloque eut pour thème effectif les deux Jean) ; il n'y avait pas foule, des vieux plutôt, des vieux parlant aux vieux. Dommage car Jean B n'était ni nostalgique ni passéiste. Ces braves gens essayaient de restituer des bribes de la pensée Baudrillard, oubliant que c'était d'abord un esprit (au sens de bel esprit mais de witz aussi) emporté par l'écriture. Un homme heureux, tragique : il avait des bonheurs d'écriture. Tout cela ne donne pas envie de parler, devrait se passer de commentaire.

dimanche 19 septembre 2010

Tu regardes la photo à la une du *Monde* : Benoît 16 et le patron de l'église anglicane, un certain Rowan Williams, un perdreau de l'année lui aussi : deux personnages d'un vieux théâtre. Ou d'un autre âge. Ses scies habituelles : la religion peut aider à « purifier la raison ». La raison n'est-elle pas pure ou, par essence, plus pure que la religion ? Pourquoi l'intoxiquer par la religion au nom de ne je sais quelle purification ? Formidables de tels renversements de langage, comme si l'inconscient parlait tout haut. Et il faut faire converser le monde de la raison sécularisée et celui de la croyance religieuse, la croyance, contre toute raison, devant éclairer la raison. On pourrait au moins renverser la chose et attendre le contraire. Ça s'est vu.

Bouquet final : ne manquait que le papier hagiographique sur un autre jeune acteur, Michel Bouquet, qui, vu par une journaliste, a fondu sa vie dans ses personnages. A-t-il véritablement travaillé à n'être rien (avec Beckett ?) pour mieux accueillir ses personnages ? Mais, quand même, à 85 ans y aller encore, c'est de la *virtù*. Un courage, une endurance que n'a pas eu son camarade au Conservatoire, Gérard Philipe, trop tôt en allé. La France aime ses vieux acteurs endurants. Et qui peuvent nous offrir le plaisir de mourir en scène (ou pas loin), spécialité locale (nationale).

Affaire Galilée (suite) : l'Académie des sciences va débattre à huis clos du changement climatique. Elle ne souhaite pas « communiquer » (verbe devenu intransitif dans notre société de communication) sur le sujet. Secret bien gardé : le journaliste n'a pas l'air de savoir grand-chose.

Le changement climatique est responsable de tous les désordres du monde, conflits sociaux, migrations de population, guerres civiles. Sans changement climatique, pas de Darfour.

—pas du tout, répond d’Oslo, Halvard Buhaug à Marshall Burke de Berkeley ; il n’y a aucune corrélation entre les indicateurs de changement climatique, comme la température ou la variabilité des chutes de pluie et la fréquence des guerres civiles en Afrique subsaharienne ces cinquante dernières années. Les causes premières de la guerre civile sont politiques, non environnementales.

Il est vrai qu’aucun des deux protagonistes ne définit de ce qu’il entend par guerre civile ni les données climatiques qu’il utilise.

Que nous apprennent les robots de l’interaction avec un environnement quand on les fait se déplacer : que se mouvoir dans un espace consiste essentiellement à éviter des obstacles ? A aller vers la lumière ou chercher la prise de courant où se recharger ? Nous voilà bien avancés. Plus intéressant : savoir comment se construisent des systèmes intelligents. Turing, Donald Michie. (*The Cybernetic Brain : Sketches of Another Future*, Andrew Pickering)

Mettre des singes sur la scène, s’inspirer du banquet de singes de Richard Burton (celui du XIXe siècle, 1821-90), singes dont il étudia le système de communication. Il serait intéressant de voir ce qu’en fait Walton Ford (*The Sensorium*, 2003) dans l’exposition *Bestarium* qui se tient à l’Albertina de Vienne jusqu’au 10 octobre. Il faudrait voyager.

—tu passes ta vie à procrastiner, et un beau jour tu t'aperçois qu'elle, ta vie, est derrière toi.

—le théâtre ? mais au fond je préférerais rester chez moi. Au fond de chez moi. Mais pas emmuré. Écrivant.. Ou emmuré écrivant.

Ce que je devrais peut-être faire : un livre *contre* Montaigne. Et pas tout contre. Ce serait un exercice salutaire.

Aller visiter le site d'Eugin sur Internet.

Diana Guerra: « ici les dirigeants, encore traumatisés par l'ingérence du dictateur Franco dans la vie privée des citoyens, considèrent la procréation médicalement assistée comme relevant de l'intime. »

Des demandes : une Française qui souhaite que la donneuse d'ovocytes aime Shakespeare. Ou un couple d'énarques qui exigent une donneuse bac+7.

La FIV avec don d'ovocytes à 7000 euros. Les dons d'ovocytes sont rémunérés : 900 euros.

Une association : Les Enfants Kdos.

Pour rêver : le Centro de infertilidad y reproduccion humana...

(doc : le site de l'Agence de biomédecine, et de Ruwen Ogien : *Le Corps et l'argent*)

lundi 20 septembre 2010

Je lis un petit recueil de Hesse sur la vieillesse. La vieillesse pour lui, c'est comme la fin de l'été. Belles descriptions.

Bien sûr, la cabane de Thoreau était en bois véritable et Walden est un étang bien réel. Mais pour le lecteur, un lecteur qui n'a pas nécessairement passé deux ans et deux mois dans les bois, *Walden* est un livre et l'expérience qu'il fait avec lui est *cosa mentale*, j'oserais

presque dire une chose transcendente qui excite l'imagination et éveille le rêve. Ainsi... (et zut !)

*Reading Walden again after decades, I told myself that he can be referred to as a specter that were to haunt our technological world. A ghost rather than a master. Finding the right distance to preserve his originality, his strangeness. It should be made sure that he looks at us (Thoreau still is looking at us) but from the right distance, I was going to say : without familiarity. Brecht more or less explained that distanciation is seeing the specter of a Ford Model T in all modern cars : let's attempt, with our technology, an exercise in distanciation, thus in « estrangement » and let's see the ghost of Thoreau's cabin in the high-rise buildings of our modern housing projects... C'est pas mal en anglais. Il faudrait écrire dans une langue étrangère.*

mercredi 22 septembre 2010

Emily de l'Empac me propose de remplacer *distanciation* par *distinction*. La classe, ces Américains.

Partons de ce qui peut être considéré comme un fait intangible (intangible ou pas) : la réalité des deux cultures et leur séparation. Cette séparation est une réalité de fait, mais on peut déjà discuter du terme de culture, et de l'asymétrie qui existe entre une culture, la culture littéraire (j'y inclus l'artistique), ce qu'on appelle aussi les humanités dans certaines cultures et la culture scientifique, certains ayant avancé qu'on ne peut parler de culture au sujet de la science ou des sciences. (développer ça ?)

On comprend que je fais allusion à un classique du genre, le livre-conférence de EP Snow qui a par son succès peu ou prou dessiné l'horizon à l'intérieur duquel se pensent les rapports entre la science et la littérature (j'y inclus l'art, un peu abusivement, sans doute ; j'essaierai d'être plus précis plus tard)

jeudi 23 septembre 2010

Voir ce que je pourrais tirer de cette relecture de Snow. Le fossé : d'un côté un littéraire qui est incapable d'énoncer le deuxième principe de la thermodynamique ; de l'autre le scientifique qui n'aurait pas lu une pièce de Shakespeare, voire qui ne saurait pas citer le titre d'une œuvre de cet auteur. Kemp dit (en 2009, pour le cinquantième anniversaire de la publication des *Deux cultures*) qu'il ne faudrait plus comparer avec une pièce de Shakespeare mais avec la déconstruction de Derrida, par exemple, tant il est vrai que le problème aujourd'hui réside dans l'hyperspécialisation de chacune des deux cultures.

Insister aussi sur le contexte historique et politique dans lequel apparaît l'ouvrage : l'apogée de la guerre froide qu'on peut voir comme un moment de grand pessimisme des « littéraires ». En face, le prométhéisme sommaire de Snow qui voyait encore dans la recherche l'espoir d'améliorer le sort de l'humanité, spécialement celui du tiers-monde. Mais aujourd'hui on est loin de ces belles promesses, du moins certains scientifiques sont eux-mêmes pessimistes... Cité, Martin Rees qui chiffre dans *Our Final Century* à 50% la probabilité d'existence de l'espèce humaine en 2100. Enfin que penser de l'avènement d'une troisième culture que Snow prophétisait à l'époque? Être contre, évidemment.

vendredi 24 septembre 2010

Enlisé. Rendez-vous manqué avec Diane Paulus à Monte Carlo. Rien n'est organisé ; je reste à la maison. L'avenir.

samedi 25 septembre 2010

Je lis dans le journal que Franzen écrit « enchaîné pieds et poings à un nouveau roman » (ça fait rêver) sur un ordinateur dont il a supprimé la connexion Internet : « le seul moyen de réussir encore à écrire de la fiction aujourd'hui ». La fiction aujourd'hui...

A propos de fiction, journée au fauteuil à lire Bolano. Terminé *Des putains meutrières* et lu *La littérature nazie en Amérique*. Chapeau. Il me ferait croire à nouveau en la littérature, mais celle-ci demeure toujours hors de mes prises. Souffrance. Ne pas trop bouger pour ne pas se faire mal. Je prends mal le fiasco du voyage à Monte Carlo où j'aurais dû rencontrer Diane Paulus et faire bouger un pion. Rien. Le désert a crû.

dimanche 26 septembre 2010

Un message, cette nuit, de Braunschweig en réponse au mien où je lui demandais des nouvelles du projet, inquiet de ne pas avoir eu de réponse. J'attends le matin pour le lire, par angoisse mais aussi en caressant secrètement l'espoir qu'il me dise que tout est foutu, que je suis enfin libre. Qu'on me désoblige, comme je dis souvent. Que je puisse m'abandonner à ma maladie de la littérature.

Juliette Greco dit de Miles Davis qu'il réussissait tout ce qu'il entreprenait. Ça me frappe comme un uppercut. Il y a des gens comme

ça, et, dirait-on aujourd'hui, il y en a aussi pour qui « ça ne le fait pas ».

Mon projet m2m (*comme un voisin comme un arbre*) ou comment écrire sans imagination.

Sao Paulo : je pars de la deuxième loi (principe) de thermodynamique.

*Toute transformation d'un système thermodynamique s'effectue avec augmentation de l'entropie globale incluant l'entropie du système et du milieu extérieur. On dit alors qu'il y a création d'entropie.*

*La fonction d'état entropie : S, a été considérée comme une mesure du désordre.*

$$\Delta S_{\text{global}} = S_{\text{création}} = \Delta S_{\text{syst}} + \Delta S_{\text{ext}} \geq 0$$

*Dans le cas d'une transformation réversible, la création d'entropie est nulle.*

Une belle jambe.

L'idée que le « grand Autre » se désintègre progressivement :

« nous nous retrouvons aujourd'hui dans une situation radicalement clivée : le langage objectivé des experts et des scientifiques ne peut plus être traduit dans un langage commun accessible à tous mais on le retrouve sous le mode de formules fétichisées que personne ne comprend vraiment, et il façonne notre imaginaire artistique et po-



pulaire (le trou noir, le Big Bang, l'oscillation quantique...) (...) Pour le dire en un mot, le fossé creusé entre le discours scientifique et le sens commun est devenu infranchissable et c'est ce fossé lui-même qui élève les scientifiques au rang de figures populaires cultes du « sujet supposé savoir » (le phénomène Stephen Hawking). (...) Il faut ici éviter un malentendu : Lacan est loin de relativiser la science en en faisant un récit arbitraire parmi d'autres récits arbitraires, dans une démarche comparable aux mythes politiquement corrects. Lacan tient que la science « touche au Réel » ; l'impasse réside simplement aujourd'hui dans le fait que le savoir scientifique ne nous sert plus de « grand Autre » SYMBOLIQUE. Le fossé entre la science moderne et le bon sens aristotélicien de l'ontologie philosophique est ici insurmontable : si un premier signe de ce fossé se repère avec Galilée, il se creuse de manière extrême avec la physique quantique, lorsque nous avons affaire à des lois et à des règles qui fonctionnent dans le réel bien qu'elles ne puissent plus être retraduites dans notre expérience de la réalité représentable. » (Zizec, *Le subjectivité à venir*, p103)

mardi 28 septembre 2010

Encéphalogramme assez plat. Le médecin, un nouveau, qui ne prend pas trop au sérieux mes petites maladies, mortelles selon moi. Encore un petit tour de piste ? Mais où est la piste ?

Goethe et Frédérique Brion vus par Lacan, in *Le mythe individuel du névrosé* que j'ai pris comme lecture dans le métro en allant à Picpus consulter le médecin cité supra. Façon de dire : docteur, je ne suis pas malade, je suis névrosé ? Pourquoi Goethe se déguise-t-il deux fois pour aller voir Frédérique ? Parce qu'il a peur ? « Fuite devant l'objet désiré », dit Lacan, rien à voir avec l'idée que le poète devrait

conserver à tout prix sa liberté, et autres fadaïses sur la différence de niveau social entre la jeune fille et lui. Malédiction liée au baiser aussi qui pèse sur lui.

Je relis les passages consacrés à cet amour dans *Dichtung u. Wahrheit*. La vie vieillotte, je ne sais pas dire autrement.

Je vis retranché derrière mes livres, dans mes livres. Ça n'aura pas été une vie.

Le débat avec la science, ma façon de me débattre avec la science sans perdre ma partialité. Défense de la partialité. On défend sa partie.

Le théâtre et l'espace vital. Donner à la pensée du corps et de l'espace vital. Ce n'est pas l'incarnation.

mercredi 29 septembre 2010

Dîner hier soir avec JDV qui me parle de « l'empreinte génomique » ; Catherine Dulac à la barre. Biais parental dans l'expression d'un certain nombre de gènes. Suis pas certain de bien comprendre. Pas grave.

Une discussion avec Philippe Descamps au « Chien qui fume ». L'idée que la distribution d'*In Vitro* (je donne ce nom de code au spectacle plutôt que *Naître ou ne pas naître*, déjà utilisé pour un documentaire) pourrait être exclusivement féminine. 5 femmes par exemple.

Il faudrait faire trois blocs :

1-souffrance. Le récit, puisque l'idée de récit est à la mode, de l'expérience de femmes et d'hommes concernés par la PMA, médecins compris. Faire parler les gens et s'apercevoir qu'ils disent tous à peu près la même chose : les jeux de langage ne sont pas infinis. Pourquoi vous désirez un enfant ? Qu'est-ce que c'est que ça, le désir d'enfant ? Un droit aussi, etc. Une femme de soixante-dix ans qui veut un enfant ; deux lesbiennes sourdes qui veulent fabriquer un enfant sourd.

2-technique : être aussi précis techniquement que possible. Description aussi clinique, froide que possible.

3-l'aspect juridique et éthique du sujet. Là aussi, critique des présupposés.

Enfin remettre tout cela dans le contexte du tragique : une fille née d'un don anonyme qui veut connaître ses origines, qui a le droit de savoir en face d'une qui ne peut plus voir son père...

Ou objecter à ce désir raisonnable (ignorant le tragique) l'affaire Courjault, l'affaire Cottrez, l'affaire Céline Lesage...

—ou l'affaire Médée ?

—lis le livre du mari de Véronique Courjault.

Le site Internet de *Time* se demande : « Pourquoi les femmes françaises tuent-elles leurs bébés ? »

Je parle aussi à Philippe de *Google baby*, documentaire vu cet été sur Arte, le 3 septembre exactement .

*(Rappel : Google Baby*

*Quel est le point commun entre Nayna Patel, une femme médecin en Inde, Doron, un homme d'affaires israélien, et Katerine, une mère de famille du Tennessee ? La fabrication de bébés ! Ainsi, Do-*

*ron décrit le négoce assez particulier auquel il se livre. D'abord, le matériel génétique est acheté aux États-Unis - par exemple à Kate-rine qui, pour rénover sa maison, vend régulièrement ses ovules. Une fois les oeufs fécondés, les clients de Doron sélectionnent les embryons qui les intéressent. Ceux-ci sont alors envoyés en Inde à la clinique du docteur Patel, qui insémine les mères porteuses. Neuf mois plus tard, les "parents" viennent récupérer l'enfant. Les femmes enceintes sont logées à l'hôtel, à l'écart de leur famille et de la réprobation sociale. Elles portent les bébés occidentaux contre rémunération et espèrent ainsi améliorer leur situation. Chez Doron, on explique que l'externalisation vers un pays en développement permet tout simplement de baisser les coûts...)*

Délocalisation de la gestation. Les Indiennes qui ne font que des enfants blancs.

Le désir : Frydman, dans son entretien avec Ansermet, parlant d'une assistance médicale au désir ; étrange expression.

—j'essaie de répondre à l'imperfection de la nature pour réaliser un désir manifesté.

On parle de vertige. Ansermet : « si on prend l'exemple des possibilités éventuellement à venir de procréation à partir de cellules souches pouvant être transformées soit en ovule soit en spermatozoïde, expérimentalement réalisée, même si c'est avec beaucoup de difficultés et d'insuccès, cela ouvrirait entre autres – si on exclut la procréation à partir de soi !- le marché d'une possible procréation à partir de deux individus du même sexe (*same sex procreation*)

—comprendre le mécanisme qui fait que d'une cellule souche, on puisse obtenir, fabriquer des spermatozoïdes ou des ovocytes est une avancée des connaissances. Je la soutiens. Il y a une multitude

de problèmes à résoudre. Mais il y a ensuite les applications... (René Frydman)

Fabriquer des enfants hors de ce qu'on appelle le projet parental ; rien que dans l'éprouvette, sans utérus. Qui est le père ?

Le DPI et le règne de la prédiction génétique ; l'acharnement à prédire : et la contingence ? Faire une liste des maladies qui entraînent la destruction de l'embryon ? Est-il légitime qu'il y ait une liste finie ? Ou on laisse la décision au médecin, aux parents ?

—peut-on savoir pourquoi on a été conçu ?

—Frydman sait pourquoi il a été conçu : il est né pendant la guerre. On peut se demander comment des parents juifs peuvent vouloir concevoir un enfant en 43 ? Une rumeur circulait : les femmes enceintes juives seraient épargnées... Lourd à porter. Cela ne l'a pas empêché de se construire, comme on dit aujourd'hui.

—ça lui a donné quelque chose à raconter sur lui-même, son origine. Pas mal pour l'identité narrative. L'important, c'est d'avoir quelque chose à raconter.

Je dis cela alors que je répugne au récit et à l'histoire, la *story*. Parce que je ne crois pas à ma propre histoire. J'estime n'avoir rien à raconter, rien, cela signifie rien d'intéressant. J'ai été conçu parce que j'ai profité de la fin de la guerre et du baby-boom. Historique. Cela ne m'empêche pas d'avoir été conçu pour rien.

La fable : si j'ai été un si grand contempteur des fables, c'est pour ne pas m'avouer vaincu, rendre les armes devant la littérature hors d'atteinte pour moi. Quelque chose comme ça. Le monde qui vous échappe, irreprésentable pour moi.

La quête de l'origine, quête tragique parce qu'il n'y a rien à trouver. J'ai le droit de savoir d'où je viens ; mais qu'y a-t-il à savoir ? Rien. Mais la croyance en la généalogie est tenace. Fils de..., de père en fils...

—tu es bien le fils de ton père

—voilà qui est rassurant

—vraiment ?

Le mieux serait quand même de se faire la main sur soi-même. Je veux parler de la filiation, mais pas, à ma connaissance, pour des raisons personnelles, je veux dire, pas pour régler des comptes. Ma filiation, si on peut dire, je m'en fous. Et à mon âge, cela n'a plus beaucoup d'importance. Sauf en aval, on me dira. Le fils en moi s'est atténué, a dépéri, s'est effacé, a disparu, s'est éteint, mais à sa place est né le père et le grand-père. Ai-je quelque chose à en dire ? De prime saut, rien, et je n'aime pas que les spectacles soient nourris ou même motivés par d'obscures petites raisons personnelles, de convenance personnelle, presque. Jusqu'ici j'ai choisi des matériaux les plus éloignés de moi, de ce que je suis, les plus contradictoires avec ce que je suis, les plus contrariants ; c'est sans doute ce qui m'a amené dans les parages des savants. Il n'y a rien de plus éloigné de moi que la démarche, la façon de faire, penser, imaginer du scientifique. Et si je m'occupe de la procréation et de la filiation, c'est d'abord parce qu'on ne peut pas y échapper, pas échapper à ces problèmes dans la société dans laquelle je vis. Bien sûr, je suis ce que je suis parce que j'ai eu la famille que j'ai eue, parce que je viens d'où je viens, même si je me suis posé en m'opposant, s'il y a vraiment quelque chose (mais quoi ?) dont je ne voulais pas hériter, si, en ce sens, je ne voulais pas être le fils de mes parents. La pro-

testation vivante contre la vie que mes parents s'étaient faite. Alors pourquoi je dis ce soir qu'il conviendrait peut-être que je m'implique davantage dans le sujet ? Pour ne pas qu'il soit dit (mais par qui, diable ?) que j'aurai passé ma vie à m'éviter. C'est vrai que je préférerais travailler à partir de ce qui en moi, en mon esprit, ressortit à ce que Valéry appelle « la substance universelle » plutôt qu'aux accidents de mon existence. Mon art, si j'ai d'aventure fait œuvre d'art, ne relevait en rien de l'expression (directe) du moi, du moi empirique. J'allais plutôt chercher des corps (et des esprits) les plus étrangers à moi et je testais, par mes spectacles, ma capacité à être un autre.

Longtemps j'ai été le fils de mon père. Longtemps, cela veut dire pendant ma petite enfance et mon enfance, jusqu'aux bords de la puberté, où la lecture de *La Nausée* m'a fait découvrir ma contingence : je suis sorti de cette lecture le fils de personne, et « de trop » par dessus le marché ; je me voyais même un fardeau inutile, et, pour mes parents, enfant superfétatoire à lui tout seul. Presque coupable d'être né, prêt à m'excuser auprès d'eux d'exister, un comble. Bouchon sur la mer.

Documentaire sur le machisme en banlieue. Ravages de la religion (même et surtout d'une religion mal assimilée, ou peut-être aussi de la religion à l'état pur comme répression du sexe et effroi devant lui). La femme est la peur que le jeune macho a de lui-même. Il y a là sans doute aussi de la filiation dans l'air.

vendredi 1er octobre 2010

Marasme ; je ne décolle pas du fauteuil (malgré une excursion à Culturesfrance porter un pli concernant ma vadrouille sud-américaine). Je lis un journal, des journaux, et un peu de Bolano. J'ai été anéanti par ma soirée au théâtre hier soir (*Combat de nègres*, etc, à La Colline) ; pot après avec Baudriller, comme si de rien ; et ce soir je dois voir *La Cerisaie*. Enfer et damnation.

samedi 2 octobre 2010

Jeanne me dit après *La Cerisaie* qu'elle ne veut plus entendre parler de science. Exit la Jeanne ? Déjeuner aujourd'hui avec Victor, l'air de rien, plus que jamais. Lyn le « fait cocu » ; je trouve l'expression désuète et assez pittoresque dans la bouche d'un homme de son âge. Il semble résigné. Avec lui, je me sens toujours sous pression, sous la pression d'une demande (de travail ou de quoi ?), comme si j'étais en dette, forcément, comme dit l'autre. Je ne suis pas certain de bien comprendre leur attachement, le sien et celui de Lyn, à mon travail. Il va s'installer dans une maison de village, confortable et pas chère. Rambert produirait un spectacle de l'Irmar la saison prochaine.

lundi 4 octobre 2010

Robert Edwards obtient le Nobel de médecine. J'ai bien fait de donner *In Vitro* comme titre, peut-être provisoire, au spectacle dont je vais discuter le bout de gras demain avec Braunschweig. *L'éprouvette*, un joli titre aussi. Le coup de génie de RE, c'est d'avoir, dès les années 50, compris qu'une fécondation pouvait se faire hors du corps humain. Une révolution copernicienne. Après tout, ce qu'un lapin peut faire, un homme et une femme, chabada, un peu aidés, peuvent y arriver. Raconter l'histoire de Louise Brown ?



*Aujourd'hui, la FIV est bien maîtrisée. Avant l'étape cruciale de fécondation, la future mère suit un traitement hormonal de stimulation des ovaires (FSH), favorisant le développement des follicules ovariens. Au moment jugé propice, l'ovulation est déclenchée par administration de l'hormone gonadotrophine chorionique humaine (hGC) et les ovocytes (plus d'une dizaine) sont ensuite récupérés à l'aide d'une aiguille qui transperce le vagin jusqu'à l'ovaire.*

*Les meilleures gamètes maternels et paternels sont sélectionnés et réunis dans un milieu de culture à 37°C, à un ratio proche de 1 ovocyte pour 75.000 spermatozoïdes. Les ovules fécondés (qui possèdent deux pro-noyaux) sont sélectionnés pour être mis en culture quelques jours afin qu'ils se développent. Ils sont finalement réimplantés dans l'utérus maternel, où la muqueuse leur confère un environnement douillet et propice au développement de l'embryon.*

*L'équipe de recherche s'est intéressé aux enfants conçus soit par FIV, soit par ICSI (Intra-Cytoplasmic Sperm Injection, ou injection intracytoplasmique de spermatozoïde dans l'ovule), pratiques menées dans 33 centres français adaptés à la PMA. Les dossiers médicaux de 15.162 enfants ont été étudiés, de leur naissance jusqu'à l'âge de 60 mois, par l'analyse des formulaires remplis par les pédiatres et les parents. Les chercheurs ont ensuite comparé les données obtenues concernant chaque pathologie rencontrée, par rapport aux données du registre national des naissances.*

Un autre titre : *Le Mal d'enfant.*

mardi 5 octobre 2010

Avec *In Vitro* (ou comme dirait Alain, *Naître ou le néant*), on ne peut pas me reprocher de ne pas être dans l'actualité. Est-ce si bon signe ? En tout cas, c'est bien là qu'il peut y avoir une affaire Galilée d'aujourd'hui. Il n'y a qu'à voir la réaction de Mgr Ignacio Carrasco de Paula (pauvre Paula), président de l'Académie pontificale pour la vie : « sans Edwards, il n'y aurait pas un marché où sont vendus des millions d'ovocytes. Il n'y aurait pas dans le monde un grand nombre de congélateurs remplis d'embryons. »

Intéressant que les réticences se fassent entendre encore et aussi clairement malgré la reconnaissance solennelle du Nobel : la technique qui ouvre la boîte de Pandore, etc. Intéressant aussi ce cliché de la boîte de Pandore. (voir ce que dit Frédérique Dreifuss-Netter, membre du Comité consultatif national d'éthique) : il y a eu un temps où les premières FIV sont arrivées comme un « remède raisonnable » à l'infertilité, mais ensuite la technique a été maîtrisée et on a ouvert la boîte de Pandore... Toujours la faute à la technique. La fécondation in vitro a permis le DPI pour sélectionner un embryon indemne d'une maladie d'une particulière gravité, puis un embryon donneur compatible pour un enfant malade, et on va droit à la sélection du sexe de l'enfant. Et l'on est passé de l'autre côté. L'aventure : on s'est par exemple lancé dans l'Icsi sans connaître les risques pour l'enfant à naître.

Autre piste : les fécondations artificielles ont ouvert le champ du droit à l'enfant. Et ça ne s'arrête pas au « couple stable hétérosexuel et âge de procréer ». S'il faut placer des limites aux demandes individuelles qui décide ? Le médecin ou le législateur ? Frédérique D-N parle sans cesse des « limites du raisonnable »...

Tâcher d'en savoir plus sur Bob Edwards, son imagination (la FIV mais aussi l'intuition des cellules souches dès 1965 à ce qu'on dit),

sa ténacité, et étudier les procès qui lui sont tombés dessus. Détails. Réaction de Watson qui hurle à l'idée qu'un biologiste et un gynécologue (Patrick Steptoe) aient travaillé à donner la vie à un enfant issu d'un embryon conçu hors du ventre d'une femme, dans une boîte de culture. Renversante, cette transgression ; la nature qui en prend encore un coup. Briser la loi naturelle qui assujettit la reproduction à l'acte sexuel. De plus, ce sur quoi insiste Frydman, c'est qu'avec l'encadrement actuel de la recherche, avec les interdits, ce travail ne serait plus possible aujourd'hui. « La philosophie de Bob Edwards n'est pas d'actualité. »

Oui, ça serait, de fait, une suite « raisonnable » au *Tournant*. Mais quelle dramaturgie ?

Doc revue : *Human Reproduction*.

mercredi 6 octobre 2010

Un mot à écrire à propos de la soirée de Meylan. Le projet sur la filiation s'inscrit dans la suite d'un travail ( quel style ! ) de démontage (c'est prétentieux) de la *Vie de Galilée* de Brecht. Redire : ah ! vous vous intéressez aux relations du théâtre et de la science, montez Brecht. En découdre avec, coudre un fil rouge, un truc cousu de fil blanc.

Lien du coup aussi avec *Le Cercle de craie*.

Toujours sous le choc de la mort de Lefort. Je tombe sur l'avis dans le carnet : il sera incinéré « dans le cercle étroit de sa famille et de ses amis ». J'aime cette expression quasi polémique ou dédaigneuse de « cercle étroit » qui lui va bien. Je suis ce soir sans amertume de ne plus avoir fait partie du cercle ; c'est moi qui me suis éloigné de lui, j'ignore pourquoi. Je crois que j'ai admiré cet homme, sa su-

perbe. Superbe, c'est le mot qui me viendrait pour cette petite oraison funèbre que je lui réserve maintenant dans le cercle étroit de ma solitude. Et le peu d'intelligence que j'ai, je lui dois en grande partie. Il m'a sorti de la gangue dogmatique de mon marxisme, très approximatif ou paresseux, de mon idéologie abrutie. Je ne vois même pas l'article qui lui est consacré quelques pages plus loin avec cette belle photo de 81, ce regard et cette trogne assez XIXe siècle, assez dickensienne, je me suis toujours dit ça, je ne sais pas trop pourquoi. Le seul intellectuel que j'ai fréquenté qui n'ait pas été affecté par la médiocrité universitaire, tout en étant pleinement un professeur. Son séminaire à l'EHESS sur Kantorowicz, c'est, en fait, le seul enseignement que j'aie jamais suivi. Et je lui dois Machiavel dont je n'ai pas été capable de faire quelque chose au théâtre. C'est cette impuissance à faire quelque chose avec le Florentin qui m'a peut-être poussé, par une espèce de honte, à ne plus rechercher son amitié.

J'ai fait un rêve cette nuit : nous étions cinq en voiture ; Lefort conduisait très vite, trop vite, puissamment, magistralement, en accélération permanente une espèce d'Alfa-Roméo (à l'époque de Caen nous avions chacun la nôtre) dans une large rue qui montait vers je ne sais où. Sa femme à ses côtés. J'étais derrière au milieu, mais je n'ai aucune idée des deux qui étaient assis avec moi. Sans doute le dernier moment passé avec lui. Adieu.

vendredi 8 octobre 2010

Culture de masse. Quel serait l'antonyme de massif ? Une culture délicate ? Fine (comme on parle de l'esprit de finesse). Ou alors il faut parler de culture savante ?

De toute façon, la violence serait du côté des élitistes ; au mieux ils sont condescendants. Alors que c'est cette culture savante qui subit la violence massive des commerçants de la culture. Je lis un article de Pascal Ory dans un supplément de luxe du *Monde* (qu'on m'a fourgué avec le quotidien, payé par la publicité pour des marchandises réservées à une élite sociale) auquel je ne comprends rien : il assimile comme si cela allait de soi culture élitaire et pessimisme culturel, étonnant. Il mélange le pessimisme culturel (en quoi s'interroger sur la massification de l'imagination est-elle signe de pessimisme ?) et le mépris aristocratique, tout cela symptôme d'une délectation morose de la part de la « frange souffrante » (?) des élites. Il ne voit pas que ces supposées élites n'ont plus le pouvoir en démocratie culturelle, si l'on peut dire, que ce n'est pas elles qui méprisent les autres, la culture de masse, la culture populaire, je ne sais quoi, mais que c'est le contraire qui se passe : nous sommes méprisés parce que prétendument méprisants, mais stigmatisés pour être coupés des masses, incompréhensible. Comme disait le conseiller de ma tutelle, le peuple ne me demande pas ça, ça, étant ce que je fais. On dirait à lire cet Ory, qu'on a connu mieux inspiré, qu'un artiste qui fait ce qu'il peut, qui travaille à ses limites n'est animé que par un sentiment de défense corporatiste, la défense des élites. Mais l'art ne s'adresse qu'à des élites puisque l'œuvre d'art est toujours l'objet d'une élection, elle est choisie (dans tous les sens du mot, donc). Revendiquer du qualitatif contre le quantitatif, même si l'opposition ne vaut que ce qu'elle vaut, c'est une opération de défense passéiste, comme si proposer quelque chose qui n'a pas encore été *sent*, qui n'est pas déjà connu, donc susceptible d'une reconnaissance immédiate et plaisante, d'une consommation directe, j'ose le mot, était à l'évidence d'arrière-garde, et que la culture de

masse était, à l'évidence aussi, un progrès comme le train l'est par rapport à la diligence. C'est faire preuve d'un curieux optimisme culturel. Artistes, encore un effort pour être démocrates et chercher la « circulation maximale » de vos valeurs, etc. Alors que ne pas chercher à plaire à tout le monde est suspect d'aristocratie.

En écho je lis William Boyd qui rapporte que David Hockney qui vit reclus dans le Yorkshire mais, à 73 ans, est obsédé par la technologie, les fax, les Polaroids, les ordinateurs. « A chaque fois que la technique change, la sienne change aussi ». A découvert l'iPad.

*Hockney's life and all his loves are always on display to the public. By embracing all sorts of technology and media, Hockney has made his art accessible to people everywhere. He has used art to express the love he has felt for others, and consequently, his works show personal stake and personal meaning. Ironically, his artwork caused much personal suffering and strife in the making and breaking of his romances, while at the same time, garnering him much respect and admiration. Hockney has truly made art a form of real human interaction and communication.*

Une réponse.

Tout lâcher, quel bonheur ce serait, celui de la lâcheté.

Je passe pour un intellectuel et pourtant j'ai horreur des idées, mon scepticisme ou l'aveu d'une paille/faille dans mon cerveau. Je ne me crois pas capable de penser quoi que ce soit.

Déjà lâcher Chaillot. Reprendre tout à nouveaux frais.

samedi 9 octobre 2010

Je me documente sur la querelle entourant *Les Deux cultures* de Snow. Tout cela est bien vieillot ou a mal vieilli (en plus *credentials* plutôt *shaky*). Qu'est-ce que je peux faire de cela ? Et de la polémique avec Leavis. Individus pontifiants (*pundits*).

dimanche 10 octobre 2010

Est-ce que j'oserais dire que le théâtre est ou a été mon métier ? J'ai, quand je fais du théâtre, un certain métier. C'est l'activité dans laquelle je me suis montré le plus professionnel, plus qu'en tant qu'universitaire ou journaliste ; je n'ose parler du métier de l'écriture que je n'ai jamais appris ni vraiment pratiqué.

Conférence Sao P. En tirer un petit opuscule qui me remettrait les idées en place ou mettrait mes idées sur la place (de Paris, du théâtre). Mais mes idées... Il ne faudrait pas écrire un essai. J'ai toujours répugné à la rhétorique. Comment présenter tout ça ? Même la conférence ne devrait pas être tout-à-fait une conférence. Je ne veux pas donner l'impression que je sais quelque chose, que je parle depuis la place (encore elle) du savoir, ni comme sujet supposé savoir. Je ne peux parler que d'expérience.

Comment j'éprouve ce *gap* (« Mind the gap ») plutôt que de faire des moulinets à partir de Snow et donner le sentiment de m'y connaître. Mais il ne faudrait pas non plus donner l'impression de faire quelque chose de ridicule comme MOI et la science. Trouver le ton juste, c'est-à-dire modeste, comme je suis. Singulier mais modeste. Pas prêter à ce flanc, traiter un *topic*. Une activité artistique ne remplit pas un programme.

Je parlais d'idées : des idées mortes ou fixes, j'en ai qui polarisent sans doute ma petite pensée : d'abord je ne veux pas défendre à tout prix la culture humaniste (littéraire), au simple motif qu'elle n'a pas su se défendre contre la barbarie (qui est dans mon dos avec les ruines de l'Europe, blabla, depuis ma naissance). Du coup, je n'ai rien d'un Luddite, et je suis plutôt pour les machines, donc on pourrait me dire technophile, un technophile modéré mais qui ne s'intéresse pas techniquement à la technique ; je suis plus un admirateur des machines (elles me soufflent) ; je ne cherche pas trop à les comprendre ni même à m'en servir. J'ai aimé les mécaniques, j'ai roulé avec elles, les voitures surtout, et désormais, avec la révolution du numérique, je n'entretiens de relations étroites qu'avec mon ordinateur, une sorte de cerveau de prothèse, pas seulement une super machine à écrire, et un vaisseau pour naviguer sur Internet. Et mon téléphone portable par quoi j'appartiens à la société de communication. Mais je ne fais pas d'image, ni vidéo, ni photographique (sauf avec le téléphone) ; je ne bricole pas avec les machines. Enfin je suis assez ( ! ) rationaliste ; je crois en la science (cf l'étonnant « Je crois en la raison » du Galilée de Brecht) ; je la crois sur parole, cela signifie que j'adhère, mais comment ?, au principe d'objectivité ; je ne suis pas relativiste. Même si la science n'est pas pour moi et que je n'ai jamais pensé subordonner mon théâtre à la science. Et qu'est-ce que LA science ?

[Doc : International Society of Literature and Science]

lundi 11 octobre 2010

*Even in the midst of the cold war, and with the explosions at Hiroshima and Nagasaki not long in the past, Snow unfailingly regarded*



*the discoveries of science, and behind them the scientific cast of mind, as grounds for optimism. He quoted the Nobel prize-winning chemist Ernest Rutherford's view that we were living through a "heroic age of science". Rutherford "was absolutely right": scientists, as Snow put it, had "the future in their bones".*

*David Foster Wallace's Infinite Jest (1996), for example, is filled with mathematics. Thomas Pynchon's Against the Day (2006) is shot through with the physics of Nikola Tesla and the geometry of William Rowan Hamilton.*

*"Straight" literary writers, too, now profitably grapple with science. Ian McEwan has put neuroscience and climatology at the centre of novels. AS Byatt is another writer with an intense and rigorous interest in science. Younger writers such as Andrew Crumey, James Flint and Simon Ings are at ease with the vocabularies of science and maths.*

*Byatt raises almost an opposite emphasis to Snow: scientists, she says, often "have very soppy views of art. They tend to think art is sort of wonderful and strange. They will use words like 'inspiration' and 'unique'. I mean, it doesn't really matter: the uniqueness of a novel isn't the most important thing about it. It's the goodness of it, or badness of it. So you have to batter them a bit to make them understand that what you do is as technical as what they do in some ways."*

*Similarly, the years since Snow's lecture have seen an explosion in popular science writing: Richard Feynman and Stephen Hawking on cosmology and physics; Richard Dawkins, Stephen Jay Gould, and*

*Matt Ridley on evolutionary biology; Steven Pinker on neuroscience and linguistics; Marcus du Sautoy on mathematics. The front table of any self-respecting bookshop will now carry a wide range of popular science books.*

*But some caveats need to be entered. A Brief History of Time (1988) is, notoriously, one of the most bought but least read books of our age. Fermat's Last Theorem (2002), Simon Singh's gripping narrative of the solving of one of the oldest problems in mathematics, can do everything except explain the problem itself: the maths is simply too abstruse.*

mardi 12 octobre 2010

CP Snow. Je n'arrive pas à m'intéresser à sa conférence. Non seulement parce qu'elle aurait mal vieilli, mais parce qu'il y a quelque chose de stupide dans sa pensée, et d'antipathique. Et toc. Il fait le malin au motif qu'il pourrait parler au nom des deux cultures : il aurait lu Shakespeare et il connaîtrait la deuxième loi de la thermodynamique. Mais il est un chercheur raté et un mauvais écrivain. (Pourquoi tant de haine de ma part ? Allez savoir ! )

Curiosité de l'après-guerre, ou paradoxe ou contradiction. On jette un regard nouveau et un peu torve sur la science après Hiroshima, mais un penseur assez médiocre comme CP Snow (mais au fond sa médiocrité ne fait rien à l'affaire) croit encore que la science va émanciper l'humanité ; il donne encore dans le panneau épique, si j'ose dire. L'usage ou le mésusage que l'on peut faire de la science, ce n'est pas un problème pour lui, et il trouve les littéraires rongés par le pessimisme historique.

La technique cache la science. Les années de l'après-guerre sont aussi celles des ingénieurs. On reconstruit et on développe dans l'euphorie et l'oubli des horreurs de la guerre et de la bombe —mais nous sommes aussi en pleine guerre froide. —celle-ci avive aussi la compétition scientifique et technique entre les deux blocs, et Snow fait sa conférence sous le coup du sputnik.

De la science vers l'art, mouvement 1 :

Il y a une dimension esthétique de la science, la beauté de la science (l'élégance d'une formule mathématique, d'un raisonnement, etc. ; il faudrait faire un inventaire). Ce n'est pas la même chose que le plaisir (est-ce un plaisir esthétique ?) de l'eurêka, l'orgasme de la trouvaille. Raison et plaisir, comme dirait l'autre, l'homme de vérité.

La question de l'écriture de la science : Galilée, Darwin. Ce qu'Alain peut en écrire. Pas seulement la question de la popularisation de la science (Stephen Jay Gould, Dawkins, Hawking qui touchent un large public) mais celle de la pensée de la science. Et en quoi l'écriture pourrait être liée à la découverte. En quoi l'écriture pourrait-elle être scientifiquement créative ? Les scientifiques sont réduits au *pidgin* anglais. Peut-on dire que la science pense en anglais ? Ou s'écrit en anglais ? Est-ce la même chose ?

De l'art vers la science, mouvement 2 :

L'«intérêt» pour la science. Décrire des pratiques. Je parlerais de mouvements d'approche. Mais pas un ethos interdisciplinaire. L'exposition à la science. Cela dépend du temps d'exposition.

Rousseau pense qu'il vaudrait mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange. De là il tire une condamnation de la science.

—une génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à tirer son foin, et le loup dévore sa proie sans penser à l'indigestion. (*Discours sur les sciences et les arts* p.118)

Eléments de langage (sic) rousseauiste :

-si Dieu nous a faits philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir ?

-les sciences sont nées de l'orgueil humain.

-la science est fille de l'oisiveté ; nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager

-si on dit que le citoyen que ses besoins attachent à la charrue n'est pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiste, répondre qu'il ne l'est pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes, mais plus utilement.

-j'aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entredévorer dans les villes.

-la science toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme. Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, et trop de passions dans le cœur pour ne pas en faire un mauvais usage. C'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs et chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude.

-puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur.

Ce qui n'est pas clair dans ma tête, c'est là où je veux arriver dans mon propos. Seulement à l'exposition à la science ; à des modifica-

tions génétiques. TSM : théâtre scientifiquement modifié. De même que dans notre collaboration à Alain et moi, l'idée est celle d'une science poétiquement modifiée. Si je récapitule le mouvement de pensée :

**1**-d'abord il y a les deux cultures, le gap. Ce que j'ai à dire de cela. C'est une sorte d'héritage, les littéraires et les scientifiques. Faire un petit tour du gap. La cassure date de quand ? Du romantisme ? Qu'est-ce qu'il y a d'intéressant à dire de ce gap aujourd'hui ? Notons que nous nous intéressons aux relations de l'art et de la science, et non pas, plus généralement aux rapports de la science et des humanités, des scientifiques et des littéraires. Deux façons de faire distinctes, bien qu'il faille aussi distinguer la démarche artistique de celles des littéraires. Mais je ne confondrais pas littérature et humanités. La culture littéraire a explosé, sous l'effet de la science et du modèle scientifique. La concurrence de la littérature et des sciences humaines, savoirs positifs même s'ils n'obéissent pas tout à fait aux mêmes critères de vérité. Mais savoir objectif, principe d'objectivité. La littérature du côté de l'art, convenons-en.

Le cas des sciences humaines et de la philosophie. Loin de Snow donc. Un nouveau paysage. Archipélisation du continent littéraire.

**2**-Le nouveau paysage. Les tentatives d'approche. L'ère numérique et l'appareil technique de la science. Le rapport de la science et de la technique : y faire allusion. La science est expérimentale, l'art aussi, même la littérature. Nouvelles formes d'art, mais cela vaut aussi pour un des plus anciens arts, le théâtre. Les machines à voir et à montrer. Les mêmes machines.

Ce que j'ai appelé le mouvement de l'art vers la science (exemples). Et celui de la science vers l'art.

**3-Mind the gap.** J'aime bien cette expression. Se méfier de l'irénisme assez hypocrite de l'éclectisme. Ou de l'œcuménisme. Le gap est insurmontable ; je ne nie pas l'intérêt des atouchements dont je parlais, mais, même si on peut trouver des affinités entre l'imagination poétique et l'imagination scientifique, s'il y a des concordances entre la création scientifique et la création scientifique, on aurait raison de se méfier des réconciliations illusoires. Attention au faux dialogue.

On a beaucoup glosé sur l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. On ne peut dissimuler la différence qu'il y a entre l'esprit scientifique et l'esprit artistique.

mercredi 13 octobre 2010

La science pense, n'en déplaise à Martin et même si je ne veux pas me ridiculiser en mésinterprétant ce qu'il veut dire. Pour moi donc, la science pense, en tout cas les scientifiques pensent, et j'aime bien voir comment ils s'y prennent. Encore une fois, je ne suis pas philosophe, et je ne pense pas en général. Il ne s'agit pas de dévorer tout l'animal mais de trouver quelques os à ronger. Je ne suis pas philosophe ni épistémologue. Je ne suis pas un chercheur, mais un trouveur, façon d'être troubadour. Éloge du troubadour. Un trouveur : qui trouve, mais aussi qui met en trope (manière, tournure). La trouvaille comme mise en trope. Il suffit après de « trouver » les jongleurs pour figurer la chose. Ce n'est pas la vérité qu'il vise mais le tarab, ce qui ne signifie pas que l'art, la littérature ne soit une recherche de la vérité. Voir le livre de Bouveresse. Nous sommes des chanteurs. Des compositeurs aussi.

jeudi 14 octobre 2010

Hier Nicky qui se demande pourquoi on a pris une telle claque avec le *Tournant*.

—tu n'as pas un bon dir'com, mais ça n'explique pas tout.

—je n'ai jamais compris ; de mauvais spectacles, il y en a tous les jours, et qui ne subissent pas un tel sort.

La littérature comme impatience de la connaissance, selon Broch. Parfois sa paresse plutôt. Le plus souvent. Comme la religion.

Broyage universel : que faire de ça ?

Filiation. La photographie comme mémoire sans narration. On veut toujours quand on regarde une photo ajouter un récit. Une photographie qui laisse coi est insupportable.

*In Vitro* : le témoignage suffirait, serait parlant, comme on dit. Pourquoi du théâtre ? Pourquoi en rajouter ?

vendredi 15 octobre 2010

Valeur cognitive de l'œuvre d'art.

Allain Glykkos (in *Alliage* 98) : rappelons-nous que Jean-Pierre Changeux et Jean Clair ont organisé en 1996, l'exposition *L'âme au corps*, sous-titrée "Art et science". Il est dans l'air du temps de vouloir opérer des rapprochements, de créer les conditions de dialogue ou de confrontation entre les uns et les autres. Comme si les arts et les sciences connaissaient des destins parallèles, sinon symétriques. Crise de confiance, crise de conscience. En tout état de cause, crise.

"Celui qui possède la science et l'art

Possède aussi la religion.

Celui qui ne les possède pas tous deux

Puisse-t-il avoir la religion ! " (Goethe)

Einstein : "Existe-t-il une possibilité de diriger le développement psychique de l'homme de manière à le rendre mieux armé contre les psychoses de haine et de destruction ? Et loin de moi la pensée de ne songer ici qu'aux êtres dits incultes. J'ai pu éprouver moi-même que c'est bien plutôt la soi-disant "intelligence" qui se trouve être la proie la plus facile des funestes suggestions collectives, car elle n'a pas coutume de puiser aux sources de l'expérience vécue, et que c'est au contraire par le truchement du papier imprimé qu'elle se laisse le plus aisément et le plus complètement saisir." (Correspondance Freud-Einstein, op. cit., p 277.)

Lévy-Leblond :

« Richard Feynman, certainement l'un des esprits les plus libres et les plus originaux de la physique de ce siècle, n'avait pas, sur la question des lois fondamentales et des composants ultimes de la matière, une position aussi naïve, et critiquait la présomption des réductionnistes. Pour autant, il partageait l'arrogance de nombre de ses collègues à l'égard de la philosophie : " L'autre jour, je lisais, avec mon fils, qui est en train d'étudier la philosophie, un passage de Spinoza... Le raisonnement était absolument enfantin, mais c'était enrobé dans un tel méli-mélo d'attributs, de substances et autres balivernes, qu'au bout d'un moment nous avons éclaté de rire. Là, vous devez trouver que j'exagère. Quand même, rire d'un philosophe de la taille de Spinoza ! Mais c'est que Spinoza n'a aucune excuse. À la même époque, il y avait Newton, il y avait Harvey



qui étudiait la circulation sanguine, il y avait des tas de gens qui, grâce à leurs méthodes d'analyse, faisaient avancer la science. Prenez n'importe laquelle des propositions de Spinoza ; transformez-la en la proposition contraire et regardez autour de vous ; je vous défie de pouvoir dire laquelle est juste. Les gens se sont laissé impressionner parce que Spinoza avait eu le courage d'aborder les questions importantes ; mais à quoi sert-il d'avoir du courage si ça ne débouche sur rien ? " On croirait lire un commentaire de Sokal et Bricmont sur Derrida... On voit d'ailleurs que la liste des " imposteurs " selon Sokal et Bricmont est singulièrement incomplète. Puisqu'ils n'hésitent pas à chasser le gros gibier (Bergson et Hegel), ils auraient aussi bien pu, suivant Feynman, s'en prendre à Spinoza, qui tente de conforter ses analyses en empruntant sa méthode d'exposition aux mathématiques (*more geometrico*) ; sans oublier Kant (qui étaye sa métaphysique sur une compréhension assez douteuse de la physique newtonienne), ou Platon (qui utilise la géométrie des polyèdres réguliers à des fins cosmogoniques aberrantes). »

Des mots-clé (pour sacrifier à l'usage d'aujourd'hui)

- le démon de l'analogie : moins nocif en art qu'en philosophie, par exemple. Affaire Sokal. L'emprunt abusif.

- posture et donc imposture.

- preuve ; tyrannie de la preuve. Travailleurs de la preuve contre hâbleurs, beaux parleurs, etc.

- deux cultures ; distinction académique. Persiflage.

- constructivisme ; les critères de la construction. « La pratique concrète des scientifiques pour construire les faits importent plus que les débats métaphysiques sur l'existence de la réalité » a dit quelqu'un.

samedi 16 octobre 2010

L'art et le trauma de la science. Un grand mot pour dire quelque chose de simple, que l'idée de s'occuper de la science ne vient pas spontanément et n'est pas activée par des raisons raisonnables, de style académique, programmatique (j'arrête, j'ai déjà dit cela cent fois). On fait quelque chose en art quand on ne peut pas faire autrement. On fait de l'art quand on ne peut pas faire autrement... Aussi ne devrais-je plus essayer d'en faire.

dimanche 17 octobre 2010

Nous aurions donc 100 000 francs suisses d'Agalma. Ça oblige. Déjeuner avec Alain. Je redis que ce spectacle devrait être comique. Il faut trouver un texte de référence auquel s'adosser ?

Nouveau-né : envie du pouvoir qu'a la mère de donner ou retirer la vie. Rêve de s'approprier ce pouvoir. L'envie est inconsciemment ressentie comme le pire péché de tous parce qu'elle gâte et endommage le bon objet qui est la source de la vie. Du Melanie Klein approximatif. Le surmoi fonctionne sur la crainte de la punition, et la source de la conscience est le remords, le pardon et la gratitude. Intéressant ce que MK appelle la pulsion d'exploration. Réparer les torts faits à la mère. (cf *L'Amour et la haine, le besoin de réparation*). Des idées (thèses) pour comprendre le narcissisme de Thoreau.. « La relation à la nature, qui provoque des sentiments si puissants d'amour, de reconnaissance, d'admiration et de dévotion, a beaucoup de choses en commun avec les relations qu'on entretient avec sa propre mère, ce qui a été reconnu depuis longtemps par les poètes. » Redonner à la mère les bonnes choses que le nouveau-né

lui a volées dans ses fantasmes. La pulsion d'exploration qui l'emporte sur l'esprit de conquête et d'assujettissement est une lutte pour préserver la nature parce qu'elle exprime aussi le désir de réparer les torts causés à la mère.

Avancer sur Sao Paulo. Trois fichiers : I the gap ; II bridge the gap ; III mind the gap. Enfouir là-dedans. Un peu écrit aujourd'hui.

lundi 18 octobre 2010

J'essaie de rédiger quelque chose sur bloc-notes, j'aime bien ce support, mais je m'aperçois que ma vue baisse ; j'ai du mal à me mettre à la bonne distance du papier. Je me perds un peu dans I the gap. Mais il faut encore continuer, aller de l'avant, youpi.

Je n'aime pas avoir à utiliser la rhétorique universitaire (sens large), parler d'or. En moi, j'ai toujours fait en sorte que l'artiste, l'homme de théâtre, cloue le bec à l'intellectuel. Était-ce si difficile ?

mardi 19 octobre 2010

Mais je n'ai aucun besoin de mettre ma vie en intrigue ; ça ne m'intéresse pas parce que l'intrigue ne m'intéresse pas ; encore une fois je ne suis pas Berlioz, je n'ai pas non plus eu la vie de Berlioz qui pouvait dire qu'elle, sa vie, était un roman qui l'intéressait beaucoup. Ma vie, comme une autre, doit pouvoir se mettre en intrigue, ce qui me garantirait une identité narrative, mieux qu'une carte d'identité, mais quel mauvais roman ! Je préfère m'intéresser à autre chose. Contre le théâtre à personnages multiples du moi tel qu'on l'a professé naguère, moi dissolu et sans qualités (d'en avoir trop), voilà la bonne vieille intrigue qui revient fourguée par ce curé (pasteur) de Ricœur. Moi, ce que je peux raconter de ma vie, ce que

ma vie a de narrable n'est vraiment pas l'essentiel et frise l'insignifiance. C'est comme si on disait que Montaigne a raconté sa vie ; il s'est mis en discours, ce n'est pas la même chose. Mis en discours pas en intrigue.

Tout le monde se cache derrière Hannah Arendt et sa fameuse formule : « répondre à la question qui, c'est raconter une histoire. »

—et si je réponds : personne

—ou tout un chacun

—ou un homme fait de tous les hommes, etc, tu te reconnais ?

Le peu que j'ai tenté dans mon existence dans le domaine littéraire ou théâtral a consisté à ne pas mettre en intrigue ma propre vie. J'ai préféré mettre une espèce d'ordre (impossible, du reste) dans des idées qui n'étaient même pas les miennes. En tenir le rôle, comme disait m2m.

Connaître le nom du donneur, cela aiderait la constitution de l'identité narrative ? Oui, cela permet de replacer symboliquement l'individu dans la condition commune de l'espèce. Mais est-ce que ce ravaudage symbolique abolit la technique qui est intervenue, au sens strict, dans la procréation ? La transmission traditionnelle en prend quand même un coup. Le problème, c'est autant le médecin, le technicien, qui fait la manip. Il représente qui ? On l'intègre comment dans une identité narrative ? Si je comprends bien, Arendt, bien naître, c'est entrer dans un monde humain signifiant qui a commencé avant nous et qui continuera après nous, sauf accident majeur (mais pas impossible de nos jours), et dans lequel nous devons passer notre vie. Naître humainement c'est naître à la condition de mortalité. La technique à la naissance, pour la naissance, là-dedans ?

(cf. « La crise de l'éducation » dans *La crise de la culture* ) Alors l'IDA pose d'autres problèmes que ceux de la naissance sous X. Ou adoptés.

—qui donne la vie ?

—quel est le désir du médecin qui pratique l'insémination ? quel désir se cache derrière celui de « rendre service » (assistance médicale) ?

Et que se cache-t-il sous la volonté de savoir de l'adulte qui veut connaître le nom de son géniteur ? Il ne veut pas que quelqu'un, une administration qui plus est, en sache plus que lui. Ne pas être privé d'une information qu'un autre détient sur soi.

mercredi 20 octobre 2010

Quelqu'un à la radio vante un livre « pas du tout réservé aux happy few ». Dommage, peut-être.

Je patauge un peu dans la rédaction de la conférence. Je me perds dans ce qui devrait être l'analyse du paysage nouveau depuis la conférence de Snow. Ce qui devrait introduire, sans trop de frais, le fichier II (*Bridge the gap*). J'essaierai de me résumer.

Et sur le constat de l'existence des deux cultures, donc de l'évidence du *gap*, du fossé. Je ne vais même pas en esquisser l'histoire (il faudrait d'autres compétences) mais tâcher de comprendre comment nous nous en débrouillons aujourd'hui, nous, c'est-à-dire, les artistes. Ceci dit sans particulière outrecuidance, bien sûr. Un mot donc sur la place d'où je parle. Pas *ex cathedra*, pas en sujet supposé savoir, pas académiquement, plutôt modestement depuis le lieu

que j'occupe comme je peux, le plateau de théâtre. Oublier la référence académique.

*Captatio benevolentiae* : ce n'est pas par narcissisme que je parlerai de mon travail, mais plutôt par modestie. « Art et science », c'est trop pour un seul homme. Une auberge espagnole aussi, comme on dit en français. Je ne suis pas un spécialiste autorisé à parler d'un *topic* à la fois aussi énorme, hénaurme ; il se trouve que mon chemin théâtral m'a fait, à un croisement, tomber sur la science (« la science », c'est un trop grand mot, et vide), une sphynge, peut-être. Disons seulement ma démarche, une espèce de quête dont j'ignorais moi-même l'objet m'a fait me poser des questions qui m'ont fait rencontrer des scientifiques avec qui le travail a été ensuite en amitié, s'est construit autour d'une conversation (*conversari* être ensemble). Pour l'anecdote, je raconte ? Je veux dire que ce n'est pas la problématique du *gap* : je me suis fait avoir parce que j'avais autre chose en tête, et c'était une question de théâtre (ici quelque chose sur le *Traité des passions*). Fait avoir sans réfléchir

Mais il se trouve que ML m'a demandé de faire la conférence inaugurale de notre rencontre. Autre responsabilité et qui m'oblige autrement, qui m'invite à parler d'un peu plus haut, pas seulement de moi comme cas d'espèce, mais plus généralement et manière plus réfléchie, voire réflexive. Mais ce que je vais énoncer devant vous ce ne sont que conjectures. Mais je remercie les organisateurs de m'avoir donné l'occasion de revenir là-dessus, de réfléchir à quelque chose qui s'est fait dans le mouvement de mon petit chemin théâtral. Sans trop le théoriser, justement.

Je crois quand même que nous nous mettrons tous d'accord sur l'existence de ce *gap*, Il ne m'appartient pas d'en retracer l'histoire. Est-ce avec le romantisme qui s'oppose aux Lumières que ça commence, ou ça vient d'avant (l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse). Je serais tenté de remonter à plus haut ou de chercher plus profond (maladroit), une séparation (voir l'organisation académique) entre littéraires et scientifiques, entre science et humanités (provisoirement nous rangerons l'art dans cette catégorie). Plutôt que de parler de *gap*, comme s'il y avait deux blocs. En fait, c'est une division qui est active dans la culture mais qui n'a peut-être pas des causes exclusivement culturelles, historiques, sociales, que sais-je ? mais, sans faire de réductionnisme, biologique, disons des causes (?) cérébrales. Il y a peut-être deux postulations de l'âme... Ou deux grandes pulsations (plutôt que pulsions) cérébrales face au monde et à la façon de l'appréhender. La pulsation prométhéenne et la pulsation orphique. Science et poésie. C'est-à-dire que nous sommes tous concernés ; ce n'est pas seulement une question d'opinion. Fixons un moment où est fortement formulée et activée cette division : la conférence de Snow, une référence obligée, en fait, un cliché. [le développement Snow ici] Donc *I Find the gap*.

Cinquante ans après. On dirait que la guerre froide est terminée ; nous sommes probablement toujours dans le même horizon des deux cultures, mais le paysage a changé. Un signe indicatif : le nombre d'initiatives qui veulent combler ce fossé, dépasser la division, *bridge the gap*. Il faudrait esquisser un inventaire de ce qui a transformé ce paysage ; peut-être même avons-nous changé de paradigme ?

Ce qui frappe d'abord c'est l'entrée dans la société d'information et de communication. Le débat sur les deux cultures s'est déplacé de la

scène intellectuelle, académique (la scène des *Deux Cultures*, c'est Cambridge) vers la scène médiatique. Voir le succès, surtout bien sûr dans le domaine anglo-saxon, de la "popularisation" de la science). Le débat autour de la science, pour ou contre en est devenu que plus émotionnel. La médiatisation veut dire dramatisation. (Il faudra expliquer pourquoi et comment cette dramatisation était possible). On dirait donc que les deux blocs sont devenus plus poreux ; à voir d'un peu loin et de manière un peu superficielle, il semblerait que l'ignorance des deux parties (WS et la deuxième loi de la thermodynamique) est moins grande ou désastreuse. On parle de dialogue, la science est sortie de ses laboratoires et une partie des humanités (artistes compris) ont quitté leur tour d'ivoire et ont marqué un intérêt grandissant pour l'ennemi. Bien de ces entreprises se rangent sous le mot d'ordre : *bridge the gap*. Ce serait le triomphe de la bonne volonté de part et d'autre.

Qu'est-ce qui a changé ? Beaucoup de choses. J'oserais une hypothèse qui ne me réjouit pas, moi qui suis de l'autre côté du *gap*, la science en face et de l'autre côté. C'est que quand une guerre froide est achevée, il y a toujours un vainqueur. Je pose, mais pas tout-à-fait à la légère que la science l'a emporté, a gagné cette guerre. Nous sommes bien et définitivement dans l'ère scientifique ; du coup, pour parodier une formule célèbre et un peu mystérieuse de Kafka : « la littérature est l'affaire du peuple », on peut dire que la science est l'affaire du peuple, affaire politique donc, au premier chef. C'est que beaucoup de choses en changé ; je les indiquerai de manière sommaire : il y a eu Hiroshima et Dolly, dirait Sloterdijk ; je préciserai : il y a eu la révolution de l'atome (et la prise en compte qu'un jour d'août 1945 l'humanité s'est réveillée en comprenant que



désormais elle pouvait se détruire elle-même, voir Anders). Je note en passant que Snow, plus de dix ans après, fait l'impasse sur la question, et s'en tient à une position, tenable encore jusque dans les années 30, suivant laquelle la science est porteuse d'espoir. Son optimisme culturel le porte à affirmer, contre beaucoup d'indices déjà, et pas des moindres (la bombe !) que la science est synonyme de progrès et d'émancipation de l'espèce humaine, ce qui lui permet au passage de stigmatiser le pessimisme des littéraires sans rien entendre de ce qu'ils pouvaient dire. Mais passons. Il y a eu la révolution biologique (pour dire vite, on lit l'ADN, on peut manipuler le vivant, continuer ou reprendre l'évolution là où la nature l'avait laissée, et par des moyens techniques, elle peut transformer ou faire disparaître l'espèce par ses propres moyens, ce qui n'est pas rien). Enfin la révolution numérique ou informatique qui dotent le cerveau de prothèses monstrueuses et laissent deviner ou pressentir qu'une machine pourrait être inventée par le cerveau humain qui le dépasse ; le cerveau humain pourrait ne pas être le fin mot de la nature ? bouleversement qui implique autre chose : à savoir que les rapports de la science et de la technique sont à repenser. Laquelle de la science et de la technique, du reste, est la fille de l'autre ? La conception encore aristocratique de Snow (il y a la science fondamentale, les hautes conceptions de la raison et les basses œuvres de la technique), impliquent une vision de la science dont les applications techniques ne peuvent être que bénéfiques à l'humanité ; Prométhée aussi croyait nous aider), cette attitude est obsolète. J'utiliserai avec précaution le concept douteux de techno-science, mais il reste que le lien congénital entre expérimentation et recherche fondamentale s'est resserré comme jamais auparavant. Mais Francis Bacon et Descartes le savaient sans doute déjà.

Donc la science a gagné : les philosophes qui aimaient les grands rôles sont obligés de les céder aux scientifiques qui n'ont même pas besoin d'inventer le mot d'ordre de ne plus se contenter de comprendre le monde mais de le transformer ; les scientifiques l'ont réalisé, comme ils ont réalisé la conjonction du savoir et du pouvoir (ici citation). Il faut bien considérer cette hégémonie. Pour parler le langage qu'on tient sur la science (c'est un effet de cette hégémonie, au demeurant), on a vraiment changé de paradigme : à la version épique de la science éclairant l'humanité vers un avenir radieux s'est substituée, c'est ma petite thèse, une version tragique. Vision d'une science ambivalente : est-elle bonne, est-elle méchante ? Ambivalente, donc tragique : voyez comme elle est au centre des difficultés et des contradictions de l'époque contemporaine : la science fait peur, elle est dangereuse (inutile de faire la liste des méfaits de l'aventure scientifique et technique) mais en même temps, il n'y a pas un homme politique (voyez ici) qui n'inscrive à son programme le renforcement de la recherche et du développement... Voilà pourquoi nous sommes déchirés.

jeudi 21 octobre 2010

Un politicien déclare qu'il a trouvé dans le livre à la mode d'un sociologue des « éléments de langage ». Voilà ce qui s'appelle penser. Tout un chacun qui a accès à l'expression publique semble se réveiller le matin pour se demander aussitôt ce qu'il va bien pouvoir communiquer aujourd'hui.

Je me dérobe, pas envie de parler filiation en visio-conférence. Pas chaud de parler à froid, comme ça. Et j'aurais dit quoi ? Que le projet a pour origine Beckett et la réponse du père au fils,

—dis, pourquoi tu m'as fait ?

—je ne pouvais pas savoir que ce serait toi !,

qu'il faudrait adapter aujourd'hui que la technique permet de faire des choix, notamment celui du sexe de l'enfant. Que répondra un père à qui sa fille demandera

—pourquoi as-tu voulu que je sois une fille ?

—je croyais bien faire.

Ou simplement, je préfère les filles, comme tous les pères. Mais si la fille se dit qu'elle aurait pu être un garçon, et que ce n'est pas seulement le hasard qui a décidé, mais papa.

Et si ce n'était pas si grave ?

La fille (en souriant) : pourquoi as-tu voulu que je sois une fille ?

Le père se tait et sourit seulement.

Il va falloir en rendre, des comptes !

Heureux temps où l'on pouvait laisser faire la nature. Tout sera de notre responsabilité désormais.

Ce qui m'intrigue, c'est le tiers, la personne en tiers dans le couple, le technicien. Il y a celui qui aide la nature (c'est déjà énorme), mais il y a celui qui « l'arrange ». Qui fait un enfant à un couple homosexuel ou à une personne seule. C'est plus que réparer un défaut de la nature. Pouvoir de se reproduire et droit de se reproduire.

—ben, j'ai bien le droit.

Pourquoi faut-il que nous soyons égaux devant la nature ?

—pourquoi désire-t-on un enfant ? Pas de réponse ; faut demander à l'évolution qui a semblé accorder de l'importance aux performances reproductives. Plus tu te reproduis plus tu es vivant,  
—une famille versaillaise ne semble pourtant pas être le vivant par excellence, la vie même,  
—la Vie catholique, si.  
—bon, mais heureusement que l'homme est un animal très contre nature et qu'il peut décider de ne pas se reproduire, que ce n'est pas son truc. J'en connais.  
—oui, mais si c'est la nature qui décide pour toi, et te prive d'enfant, tu lui en veux, et puisque désormais, c'est un outrage réparable, réparons l'outrage.

vendredi 22 octobre 2010

Au commencement (mais est-ce le commencement ?) il y a le gap. Je me demande comment cela se traduit en brésilien ; en français, je dirais fossé. Pour commencer. Notre rencontre se fait sous le label « Art&science », mais je crois, on me permettra ce détour, que pour comprendre si gap il y a entre l'art et la science (un peu général, on le verra), il faut renvoyer à un gap un cran plus haut, le gap entre les deux cultures, je fais référence ici à un texte incontournable, celui de CP Snow en 1959, une conférence tenue à Cambridge. D'un côté la science, de l'autre la culture littéraire, *humanities*, arts compris. C'est ce mythe, cette histoire qu'on se raconte, qui dessine dans cette affaire nos identités narratives.

Première thèse : Introduire l'idée qu'il ne s'agit pas d'une simple séparation, d'un fossé, d'une frontière, mais d'une division. Ce n'est pas tant qu'il y ait deux cultures, c'est plutôt que la culture est divi-

sée ; cette division peut conduire à du conflit entre littéraires et scientifiques (ce à quoi renvoie CP Snow, mais surtout sur le terrain scolaire et académique, celui en fait d'une haute-culture) qui induit ignorance (sens anglais) et mépris réciproque. Un littéraire ignorera la deuxième loi de la thermodynamique tandis que de son côté le scientifique n'ira pas mettre le nez dans une pièce de Shakespeare. Snow écrit pendant la guerre froide et conçoit les relations entre les deux cultures sur ce modèle. Il a donc dans l'idée que l'un des deux camps doit gagner ; c'est le camp de la science qui doit gagner, parce que c'est le camp du progrès, celui des Lumières, de l'émancipation, celui de l'optimisme culturel : la science peut sauver le monde, tandis que pendant ce temps les littéraires et artistes se complaisent avec délectation dans le pessimisme, voire, horresco referens, le nihilisme.

Il y a une deuxième ligne de pensée chez lui, pas si contradictoire qu'il n'y paraît, implicite, et j'allais dire biographique : la nostalgie d'un état où les deux cultures étaient harmonieusement réconciliées (il ne faut même pas parler de réconciliation puisqu'il n'y avait pas eu brouille) et regardez-moi, moi, CP Snow, scientifique et écrivain à succès, j'incarne cette fusion harmonieuse des deux cultures en une. C'est dire aussi qu'il y a eu une catastrophe historique qui a séparé les deux cultures, une catastrophe (on peut toujours essayer de la dater, de l'écrire cette histoire, culturelle, à la faire remonter au romantisme, ou encore avant peu importe). C'est dire que le mythe du gap implique toujours un autre mythe (une histoire qu'on a envie de se raconter), celui de l'unité à retrouver. Rassurez-vous je ne vais pas m'étendre sur ce besoin d'unité (j'en reparlerai plus tard), mais nous voici capables de mettre un nom sur ce mythe, le nom de Leonardo (typique qu'une revue qui essaye d'arranger des mariages

entre la science et l'art ou la littérature ait pris ce prénom pour titre). Mythe de l'unité (en Léonard sont conciliées les deux cultures, le Poète –peintre, écrivain- penseur et le Savant –l'inventeur, le chercheur et l'ingénieur) qui se déclinera en mythe de l'encyclopédiste ; le bon encyclopédiste (sens historique du XVIII e siècle) est celui qui tient l'équilibre entre les deux cultures ou qui se tient en équilibre sur les deux.

Donc la question que je pose, c'est celle de la nature de cette division. Catastrophe historique, décalage des développements, lutte sociale et politique pour la domination. Avant d'examiner la situation qui est la nôtre sous le regard de ce *topic* "art & science", il faut faire le détour par une question pour ne pas être victime du préjugé du mythe de l'unité à retrouver : *bridge the gap*. La bipolarité n'est-elle qu'historique ou est-elle anthropologique, si vous voyez ce que je veux dire. La culture, au sens, vague je le reconnais, au sens anthropologique, n'est-elle pas structurellement divisée, bipolaire ? On peut remonter à une opposition mythique, elle aussi, entre prométhéisme et orphisme, entre science (objective) et poésie. Entre connaissance violente et chant. L'exemple de Pascal et la curieuse coexistence de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse.

Un risque à prendre : sous l'anthropologie, la biologie.

Conclusion de ce premier mouvement : se méfier de l'idée que l'image du fossé peut impliquer, celle de son comblement possible. Et de se contenter de dire que ce fossé était creusé par l'ignorance dont je parlais et par l'inculture réciproque. Il aurait suffi d'apprendre aux artistes et aux écrivains la deuxième loi de la thermodynamique et de distribuer WS aux scientifiques pour combler le fossé, comme si cette division était simplement empirique, alors que je la tiens pour transcendante, a priori, si vous préférez, un beau

grand mot alors qu'il faudrait parler de biologie (ie l'évolution nous a fabriqué le cerveau double). Un symptôme Rousseau ou Burroughs.

Si nous nous tournons maintenant vers notre époque, nous aurions beau jeu de penser que les vœux de Snow ont été exaucés. Tous les signes d'une reprise du dialogue semblent présents : multiplication des opérations de génie pour construire toute espèce de ponts : on *bridge the gap* à tout bout de champ(s). Je ne vais pas entrer dans le détail mais...

samedi 23 octobre 2010

Quand on songe que la conférence de Snow et le texte d'Arendt sur « La conquête de l'espace et la dimension de l'homme » sont quasiment contemporains ! Contemporains de l'effet spoutnik.

Je ne peux dire que ce travail de réflexion, préparant la conférence de Sao-Paulo m'ennuie. Je reprends goût à avoir quelque chose qui roule incessamment dans ma tête. Bien sûr, la perspective de parler un peu bien doctement de l'art et de la science ne m'enchanté pas, mais travailler, retravailler pour ainsi dire, me plaît. Est-ce à dire que de tout ce que je remue (et fais rouler dans ma tête), je devrais faire quelque chose ? Ne serait-ce que pour la mauvaise raison d'occuper le terrain ? Cela n'a d'intérêt que si ça fait bouger les lignes, mes lignes. Un livre qui ferait bouger les lignes ! Car ma pratique (ma façon de faire du théâtre quand j'avais l'occasion d'en faire) est figée et rigide, la représentation que je m'en fais, du moins. Ou alors, il faudrait que le livre prenne une allure chantier (soit en revenant autrement sur ce que déjà fait) soit en proposant autre chose que du discours réflexif. Des brouillons, des fragments de spectacles

possibles, bref, des idées de théâtre, tout ce qui me manque, ces temps-ci.

Si, en temps limité (en une heure), je tente de rassembler les matériaux de la conférence pour les organiser ou pour faire comme un *abstract* : notre cerveau est le champ de bataille entre pensée rationnelle et...quoi ?

dimanche 24 octobre 2010

Ce qu'il ne faudrait pas négliger : face à la tiédeur des philosophes, écrivains, gens de lettres, héritiers des humanités, il y a une méfiance qui peut être légitime (ce n'est pas mon propos) à l'égard de la science et de la technique. Résistance du langage verbal (face à la concurrence ?), les artistes (en général) sont plus réactifs à elles (la science et la technologie), et répondent aux défis qu'elles nous lancent. Avec ingéniosité. L'ingéniosité : c'est l'imagination qui répond.

Cas particulier du théâtre : les mots et les machines.

Un peu plus tard, et pour changer un peu :

*Jean Leonetti, rapporteur de la Mission d'information sur la révision des lois de bioéthique de l'Assemblée nationale, justifie l'exclusion des couples de même sexe comme suit : "l'accès médical à la procréation doit être examiné sous un angle médical, pas un angle social. La médecine doit répondre à une pathologie, pas à une insatisfaction ou un désir".*

*Le rapport final des États généraux de la Bioéthique ajoute: "Que le désir d'enfant soit de fait, et de toute évidence, la raison fondamen-*



*tale de recourir à l'assistance médicale à la procréation, n'implique pas de désigner la satisfaction de ce désir comme la finalité justifiant la mise en oeuvre de cette pratique. S'il est admis que l'AMP (assistance médicale à la procréation) a pour objectif de remédier à l'infertilité dont le caractère pathologique a été médicalement diagnostiqué ou d'éviter la transmission à l'enfant ou à un membre du couple d'une maladie d'une particulière gravité, alors ce n'est pas la satisfaction d'un désir d'enfant qui justifie l'usage de ces techniques. La satisfaction de ce désir est ici une conséquence possible de l'AMP, et non pas sa finalité".*

*En Océanie, par exemple, rappelait récemment l'anthropologue Françoise Héritier, il n'est pas rare qu'un enfant, voire deux, soient donnés à d'autres familles. Dans les ethnies polygames, un enfant peut être confié à une coépouse stérile. En pratique, la gestation pour autrui n'est rien d'autre qu'une commodité économique et sociale; une possibilité offerte à une femme de payer une autre femme pour faire ce que son propre corps ne peut pas. Le problème, soulevé par Agacinski, c'est que la légalisation de cette technique, même encadrée aurait pour effet de créer en France un « baby business », pareil à celui qui existe déjà dans certaines régions du monde.*

*Car, l'aire d'influence du « baby business » s'étend inexorablement: en Europe de l'Est, on trouve des femmes qui vendent leurs ovocytes aux alentours de 1300 dollars « la pièce ». De nombreuses Russes, d'Ukrainiennes se rendent à Chypre pour y monnayer les leurs n'espérant guère en tirer plus de 500 dollars. Mais comment résister ? Un mois de salaire d'une secrétaire avec cadeau bonus un séjour au bord de la mer sont autant d'arguments très motivants.*

*Mais la bonne affaire, c'est plutôt du côté des Etats-Unis qu'on la trouve. Outre Atlantique, le «don» d'ovocyte peut rapporter entre 5 000 et 8 000 dollars. A condition toutefois de présenter le bon profil ethnique: la clientèle majoritairement blanche et Wasp est tatillonne sur la qualité chromatique de la marchandise...*

*Mais alors tout ça pourquoi ? Le rapport y répond clairement : « Le droit à fonder une famille ». C'est sans aucun doute la disposition, la plus problématique.*

mercredi 27 octobre 2010

Matériau Chili. Je me disais que je pourrais farfouiller un peu chez Beckett pour dégoter des histoires de filiation.

Beckett dit : « Je porte en moi un être assassiné ». Dans *Premier amour*, les femmes donnent naissance à cheval sur une tombe...

jeudi 28 octobre 2010

Le jeudi est mon jour préféré (à cause de l'école, dans le temps).

Sa mère qui dit à propos de notre fille qui cherche à tout prix à se reproduire (si l'insémination artificielle ne marche pas, ce sera don d'ovocytes ...).

—on n'est pas des kangourous

—J'ai déjà un enfant, mais lui n'en a pas ; je veux lui en donner un.  
Égoïsme du mâle, en l'occurrence.

C'est la première fois que le prétexte d'un spectacle me concerne d'aussi près. J'avais toujours à cœur, justement, de mettre une distance entre mes petits problèmes et leurs secrets et mon matériel de travail.

Une question que je ne puis esquiver, et qui est au cœur, c'est le cas de le dire, du problème : serais-je capable d'aimer au même titre que les autres, un enfant dont ma fille n'aurait été que la mère porteuse ? Il faudrait que je décortique ce truc, dénouer l'écheveau, savoir ce que ça me fait que des petits êtres vivants aient de mon ADN dans le corps. C'est idiot.

Reconnaître un enfant, se reconnaître dans un enfant. Effet miroir ?

vendredi 29 octobre 2010

Je peux critiquer l'euphorie œcuménique. Elle cache une réalité qui est que la guerre froide est peut-être terminée, et qu'une guerre froide ou chaude a toujours un vainqueur et un vaincu (voyez l'URSS) et que celle qui nous occupe a été gagnée par la science.

dimanche 31 octobre 2010

—A qui dois-je d'être né ?

—A quoi ?

Description d'un combat.

Finalement, pas écrit la chose pour Sao-Paulo. L'anxiété avant le départ ; l'hostilité des parages non familiers ; la culpabilité de ne pas rester à sa table à travailler (en fait, le fauteuil !).

La plupart des physiciens qui avaient participé au Projet Manhattan ressentirent de l'exultation (Weisskopf) ; Oppenheimer citait d'abord avec emphase la « splendeur de mille soleils » de la Bhagavad Gîta avant de comprendre qu'il avait porté la mort.

—nous sommes tous maintenant des enfants de salauds (Ken Bainbridge, responsable de l'essai)

—oui, mais quelle belle expérience ! (Enrico Fermi)

mercredi 3 novembre 2010 (Salvador de Bahia)

Discutant hier avec MLP et ma traductrice, je me rends compte que je vais mettre à côté de la plaque si je vais trop dans la réflexion, façon de parler. Elles vont me répétant que le public attend de moi que je parle surtout de mon expérience. Je me demande bien pourquoi.

Je m'exprime à table un peu hâtivement et de manière brouillonne, selon mon habitude, et, ce faisant, je vois gros comme une tour paulistaine (ou tine ?) que je vais gâcher le travail, parce que les idées ne me viendront pas, etc. Ça va se bousculer, et l'arrière-goût qui demeure.

Le mieux serait de tout écrire. Mais en aurai-je le temps ? L'envie, le courage. Très abattu ici, en perdition.

J'ai bien vu, qu'ayant expliqué ma démarche (style plat), comment j'ai rencontré sur mon chemin la science ou plutôt quelques scientifiques, sans me préoccuper de manière délibérée du programme science et art (le dire mieux), comment cela avait ouvert, à partir d'un travail, mais aussi une réflexion sur le comédien, un champ d'expérimentations nouvelles ou plutôt deux champs, le vivant, l'artificiel, la machine, *and so on*, j'ai bien vu donc qu'il m'était difficile de revenir à Snow et à son débat sur les deux cultures. Ou je n'en parle pas du tout, je continue sur ma lancée (mes spectacles) ou je fais ce détour un peu brutal.

Si je continuais, cela donnerait quoi ?

vendredi 5 novembre 2010

Suis tombé au milieu de chercheurs. C'est la vraie réponse à la conférence que je suis censé faire. Tous chercheurs. Et moi troubadour.

Demain quelques mots sur le « comédien augmenté ». L'idée de parler m'est désagréable, une espèce de stress. Parce qu'il n'y a pas d'enjeu ? Je raconte quoi ?

Quelques mots pour commencer sur le comédien augmenté. Augmenté, ce n'est malheureusement pas une affaire de salaires, mais de technique. Il n'évolue pas seulement sur un plateau, une scène, pas un espace vide. Pour moi du reste, la scène, le plateau n'est pas un espace vide... Ni sanctuarisé.

A la limite, pour moi, le plateau s'il est le lieu de l'expérience (je fais du théâtre, je pose mes questions, j'expose mes problèmes, à partir de ce lieu-là ou de ce qu'il en reste) mais en même temps le théâtre n'est pas une donnée de l'expérience ; il n'est pas donné. Il est à chaque fois à réinventer. Il y a un schéma auquel je ne touche pas : des comédiens qui se meuvent dans un espace circonscrit, défini, qui parlent, et il y a une audience. Des gens qui viennent écouter (plus écouter que voir, mais c'est une autre affaire)

Nouveau dialogue, s'agissant du théâtre occidental : pas la conversation entre deux consciences avec le moins de bruit possible sur la ligne. C'est-à-dire qu'il évolue, comme nous tous, dans un milieu technique. Conditions nouvelles du dialogue. Ou un théâtre qui oublie qu'il est une machine ou un théâtre qui affronte la question.

Archéologie : repartir de *Paysage sous surveillance* ? L'idée du dispositif ; texte pas aristotélien. Disjonction du texte et de la scène, plus un théâtre mimétique, mais pas la seule question.

Compliciter la chose : un dispositif, une scénographie, un matériau (autour de quoi on gravite pour chaque spectacle), des comédiens. Et l'invention d'une forme.

Une évolution : le plateau est agrémenté de technique, est équipé, puis le comédien lui-même. Le jeu change de nature avec le temps réel.

**De :** de Gasquet Julia <degasquet@aol.com>

**Objet :** **Pr Frydman**

**Date :** 5 novembre 2010 01:25:53 HNEC

**À :** Peyret Jean-François <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>

Oublié de te dire que le professeur Frydman fait la une de l'actualité en France : il a réussi à mettre au monde des jumeaux issus d'ovocytes congelés par vitrification. Tu vois un peu....

A toi

samedi 6 novembre 2010

Parler de théâtre, le lieu de l'expérience.

—Bon qu'à ça

—et par rapport à Beckett, j'ajouterai : et encore...

Mais ça se passe dans les théâtres, c'est le label. Mais ça n'empêche pas les invitations : penseurs, scientifiques, musiciens, vidéastes, artistes numériques, auxquels ce théâtre tente de se frotter. Mais le

résultat est labélisé théâtre. Exemple de la danse : pas hybridation, friction.

Je n'insiste pas : mais cela fait sens par rapport aux controverses actuelles, mais françaises. Une maladie bien française.

—mais je me soigne (Denise) : installation *Walden*.

« Comédien augmenté » : une courte définition. Un comédien de théâtre donc, embarqué dans un milieu technique.

Sans jugement de valeur. Un salaire augmenté vaut mieux qu'un salaire diminué ; ce n'est pas le cas au théâtre ; je ne sais évidemment pas ce que c'est qu'un bon théâtre, mais je sais qu'on peut en faire aussi bien avec ou sans technologie. Je ne suis pas un prosélyte.

C'est le plateau qui a été augmenté le premier. Pas un espace vide. C'est un théâtre vide. Un bâtiment et un métier.

Réceptacle donné d'avance. Théâtre pas donné par le théâtre. Il ne suffit pas d'entrer et dire je suis Agamemnon pour que je le croie. A inventer. Je pars du théâtre matériel, le bâtiment, l'institution, etc. Qu'est-ce que ce lieu tolère ?

Pas le lieu où le dialogue interhumain, dont le théâtre s'est fait la spécialité, où ce dialogue se déploie avec le plus de pureté conventionnelle possible, le moins de bruit, dans une quasi transparence des consciences, une immanence des sujets (parlants) à eux-mêmes (monologue) et aux autres.

Cela veut dire un théâtre où le comédien n'a pas seulement à gérer son comportement (celui de son corps, -gestes, mouvements) dans un espace circonscrit (la scène) –ce sont déjà des contraintes techniques- au profit d'une interaction avec ses semblables (voix). Une

affaire humaine. On naturalise la technique, qui doit se faire oublier. Dialogue homme/machine. Sanctuarisé.

« Comédien augmenté » : toute une histoire jusqu'au numérique, équipement du temps réel. Une nouvelle histoire, un nouveau comédien. Déplacement des lignes art/technique.

Éviter des malentendus. La fioriture ; le supplément de contemporanéité. Pas un ajout. Pour le moderniser. Comme l'eau courante ou le gaz. Il s'agit de théâtre (vous me demanderez ce que cela veut dire, et je vous répondrai ce que cela signifie pour moi). Historique : le recours à la technique ne s'est d'abord pas justifié pour des raisons esthétiques (un art de son temps, un art contemporain, etc), ni pour des raisons comment dire ? philosophiques, même si elles ont joué comme alibi par la suite, du genre, nous vivons dans un environnement technique, bien des gens de théâtre opposent à cela un fort déni.

Poïétique : Ce sont des raisons internes au théâtre, j'oserais dire, dramaturgiques, qui m'ont conduit sur cette pente. *Paysage sous surveillance* (1986). Et Müller nous indiquait bien qu'il s'agissait de théâtre.

Une première disjonction-dissociation texte/espace, donc œil/oreille. Nous avons opté pour la technique. L'écran.

Un théâtre non-aristotélicien, non mimétique, qui ne fonctionne pas à la fable. Ça a tourné à l'explication du théâtre (art vivant) à l'ère de la reproductibilité, pas seulement des œuvres d'art, mais de tout.



Renverser la question de *Paysage*. La machine à écrire. Les dispositifs

Parallèlement, une crise du théâtre, exquise et fondamentale, il traversait un état critique, (heureux temps !) ; lente et lourde réflexion sur le vivant et l'artificiel. Le théâtre subit le coup de la Grande Artificialisation. Cela touche aux fondamentaux ? Introduction du mécanique dans le vivant Expériences, expériences, expériences.

Casser le temps linéaire, l'espace homogène, le comédien au présent.

De Beckett à Turing. L'homme et la machine.

Beckett :

Sarcasme : séparation, dissociation.

Les premiers essais. Le Revox, mais Brecht aussi dans les années vingt, fait jouer ses comédiens avec la radio.

Je parlais de la dissociation entre le texte et l'espace ; il y en a une autre, celle de la voix et du corps, fortement attentatoire à la représentation que le comédien se fait de son identité ; une voix dans un corps.

C'est la grande aventure, expérience des temps où il nous est donné de vivre : nous ne sommes jamais ni tout-à-fait là où nous sommes (crise du présent, du fait aussi de sa généralisation –présent général ?-, tout se vit dans un présent « réel » mais où ?) (au passage, cela renvoie à la crise du récit, comme maîtrise du temps).

Qu'est-ce qu'on fait de nos images (visuelles ou sonores). Qu'est-ce que s'écouter ? se voir sur un plateau, comment on se débrouille de

son image ? Concurrence, et fascination pour l'image mécanique. Problèmes de la présence dont nous parlions hier.

C'est au fond un premier état/ *Projection privée/Théâtre public* (exemples)

Rencontre avec Turing : les machines pensent-elles ? Conséquences le dialogue avec les machines. Rapports avec le comédien.

Les travaux là-dessus, dans le détail desquels je ne peux pas entrer ; mais quelques conséquences sur la question de la technique ; le rapport à Turing, pas seulement mettre les machines au service de l'art, ou faire que l'imagination artistique profite de l'occasion technique, mais un choc en retour : la technique met en danger un certain modèle essentialiste du théâtre, en retour le théâtre permet (vœu peut-être pieux) de poser certaines questions, et pas des moindres : qu'est-ce que penser, qu'est-ce que sentir ? Un comédien pense-t-il ?

Introduire : penser comme des machines. Réponse à Turing.

Deuxième grave question : celle de l'écriture : qui renvoie plus à une navigation qu'au déploiement narratif d'une fable. Lecture profonde. Esthétique du choc et celle du recueillement.

Plutôt le débat Nicholas Carr.

Intérêt pour la poïétique : comment fabriquer ces étranges objets que sont les spectacles de théâtre ?

Pour une nouvelle dramaturgie : *Re : Walden*

dimanche 7 novembre 2010

Salvador. Personne déplacée dans ce colloque. Je n'apprends rien, et n'ai rien à attendre de rien ni de personne. J'aime mon idée de sarcasme beckettien ; ça déchire les chairs (des comédiens).

Dimanche : il faudrait vraiment que je me décide à me préparer à cette conférence. Aucune nécessité à parler de ça à ceux-là : pas faim. Et je n'ai pas de poste à guigner, et ce n'est pas ici que je trouverai du travail, si d'aventure j'en cherchais.

Comment continuer le texte pour Sao Paulo ? Le démon de l'analogie qui ne prouve en rien que le gap a été comblé Les grandes entreprises de popularisation ; occupation médiatique, la science s'est refait une beauté. La scène s'est déplacée des cénacles académiques à la scène médiatique qui pathétise tout. La science va vers les gens. Oui, SJ Gould, oui Dawkins font des best-sellers et l'on voit un grand savant comme Hawking occuper le terrain, et ne s'exprime pas seulement devant ses pairs dans des colloques savants. J'ignore s'il y a plus de gens capables d'énoncer la seconde loi de la thermodynamique, mais il faudrait désormais poser la question de la réconciliation, conciliation de la théorie de la relativité avec la physique quantique (Autre argument proposé par Hawking : la théorie M ou «théorie du Tout» en passe, selon lui, de répondre à l'un des plus grands défis de la physique théorique. Il s'agit ni plus ni moins de «réconcilier» la mécanique quantique, qui rend compte de l'infiniment petit, avec la gravitation qui régit les lois de la physique à l'échelle cosmique. Un casse-tête que, depuis Einstein, personne n'est parvenu à résoudre. Mais qui permettrait à la raison humaine de se passer définitivement de Dieu pour comprendre la nature dans ses moindres détails.)

Resterait à comprendre comment cette entreprise de popularisation a réussi ; que la science ait acquis une place de choix dans la culture de masse mérite explication. C'est qu'elle a gagné la guerre froide. Un détour par les trois révolutions. On comprend qu'elle soit devenue sensible ! La science n'est pas seulement popularisée ; elle est l'affaire du peuple (Cf Kafka)

Amère victoire aussi. Changement de paradigme : épique/tragique. Arrogance des vainqueurs. Mépris pas mort.

jeudi 11 novembre 2010

Le suprême effort de l'écrivain comme de l'artiste n'aboutit qu'à soulever partiellement pour nous le voile de laideur et d'insignifiance qui nous laisse incurieux devant le monde. Alors, il nous dit :

Regarde, regarde  
Parfumés de trèfle et d'armoise  
Serrant leur vifs ruisseaux étroits  
Les pays de l'Aisne et de l'Oise.

Marcel Proust

jeudi 18 novembre 2010

Santiago du Chili. Pas dépaycé pour deux ronds, sauf que je ne comprends rien à ce que racontent les comédiens.

La triste agonie d'un artiste (sic) ; ou un artiste à l'agonie. Perdution, en tout cas.

Pour 4 millions d'enfants nés par procréation artificielle, 80 millions d'embryons conçus artificiellement

samedi 4 décembre 2010

Syndrome MRKH : Mayer-Rokitansky-Küster-Hauser, absence congénitale totale ou partielle de [vagin](#) et d'[utérus](#) mais avec des [trompes](#) et des [ovaires](#) normaux.

Paris sous la neige. Passer de l'été à Noël, pas si mal. Economie de la fin d'automne, fin de tout. Expansion et rétrécissement.

Frigorifié. Qu'est-ce que le contraire de la fièvre ? Cette sensation-là. Je témoigne. Je regarde et écoute depuis des heures du forro sur Youtube et lis des choses sur le Brésil, pour bien me prouver que je suis passé à côté de mon voyage, que ces cochons d'universitaires ont gâché (dans quelle dépression j'étais !) et aussi pour partager un peu de l'allegria brésilienne. Comment on prend trois races tristes, les Noirs, les Portugais, les Indiens pour faire une nation joyeuse.

Oui, dans quelle dépression j'étais. Me sens un peu mieux depuis mon retour ; est-ce parce que je sens que les affaires peuvent reprendre ? Réponse de Liermier, Helga qui serait libre, etc.

Si je comprends bien le texte d'un forro : « j'aimerais un enfant mais je ne sais pas avec qui ». Ça me ramène à mes sujets. Sans compter un article d'un numéro de *L'Express* trouvé à mon retour : « ces pères inconnus ».

Les informations non identifiantes, belle invention.

—que se passe-t-il dans la tête d'un donneur de sperme ?

—je suis si beau et si intelligent, je veux faire profiter d'autres de ces avantages. Je ne veux pas garder ça pour moi. Je veux une des-

cendance la plus grande possible. Je m'inscrirai dans les 24 centres Cecos à la fois.

—moi, je suis en bonne santé, ça suffit.

Moins de 500 hommes par an font don de leur sperme en France.

Il y a les spontanés, parmi eux celui-ci pense qu'il ne donne jamais assez (sang, sperme, argent pour le Téléthon, il prend même les auto-stoppeurs, tout). Fonder une famille est un aboutissement, il ne peut que souhaiter ce bonheur à d'autres. Les convertis, sensibilisés par un couple stérile, les sollicités, approchés à l'occasion de leur venue au centre pour une autre raison.

Rare : le cas du *serial donneur* qui voudrait répandre son sperme à travers le pays.

Aux USA et au Danemark, on peut choisir son donneur sur CV dans des banques de sperme privées. Résultat vraiment pas garanti puisque le père biologique ne transmet qu'un demi génome. Et le contenu de chaque spermatozoïde relève de la loterie génétique.

10 000 citoyens non identifiés pères d'environ 50 000 enfants.

La séance de masturbation : description. Laurent : je suis très à l'aise avec la masturbation. J'ai eu ma première relation sexuelle à 21 ans ; la masturbation a toujours fait partie de ma sexualité.

—mais refaire un geste aussi privé entre les quatre murs d'une petite salle d'un centre médical, devant un récipient en plastique et des revus pornos.

—je comprends qu'un jeune adulte conçu par insémination se pose des questions sur qui il est. Mais il ne trouvera pas de réponse en venant frapper à ma porte. La quête de son géniteur est la mauvaise

réponse à une bonne question. Il vaudrait mieux l'aider à accepter cette part de hasard et de mystère dans son histoire.

dimanche 5 décembre 2010

Le public de l'Abrace très petit prof blanc, vraiment pas le Brésil. Il me faut maintenant trouver une astuce pour le texte de la conférence que je leur dois. Quelque chose comme : en y repensant dans l'avion. Un travail éreintant, pour pas grand-chose ?

En matière de procréation, « dans quelle mesure peut-on ne pas prendre en compte la différence des sexes, des générations, mais aussi des vivants et des morts? »

« l'enfant a paradoxalement été le grand absent des lois de 1994 et 2004 et des débats sur ces lois. Il y est question du droit à l'enfant, jamais du droit de l'enfant. Or, ce qui importe le plus, est-il le couple, capable de s'exprimer, ou l'enfant à naître qui, lui, ne le peut pas ? Toutes les nouvelles méthodes de procréation présentées comme un progrès pour les couples infertiles en sont-elles un pour les enfants à naître ? (...) le droit à l'enfant et le droit de l'enfant peuvent sans doute se rejoindre, mais ils peuvent aussi s'opposer. Or, jamais il n'a été question dans les débats parlementaires précédents du devenir des enfants conçus par AMP. Il n'est pas acceptable sur le plan humain de ne traiter dans la loi que du droit à l'enfant. »

Pour « réviser les lois bioéthiques, il faut savoir si l'on doit prendre en compte toutes les demandes de tous les adultes et donc privilégier le désir d'enfant (...) ou au contraire si l'on doit privilégier l'enfant à venir et ses intérêts. On sait qu'il existe des enfants adop-

tables, du sperme congelé, des embryons implantables, des ovocytes qu'on peut donner, des mères porteuses, des législations différentes de la nôtre : c'est ce qui transforme souvent de nos jours le désir d'enfant en un certain droit à la technique. Mais il est important de ne pas perdre de vue que dans toutes ces nouvelles questions, l'enfant n'est pas là pour faire valoir ses droits et ses intérêts

Depuis les premières lois de bioéthique, prévaut le principe « un père, une mère, pas un de plus, pas un de moins »

Mme Geneviève Delaisi de Parseval a considéré que « la notion de couple est très importante pour le devenir psychologique d'un enfant ». Si Mme Geneviève Delaisi de Parseval considère, alors...

M. Christian Flavigny, psychanalyste, a considéré que « l'enfant naît de l'union d'un homme et d'une femme, sur le plan biologique mais aussi psychique. C'est tout l'enjeu de la différence des sexes. (...) L'enfant aspire à se sentir advenu d'une union crédible qu'il symbolise. J'aime bien les psychanalystes. Flavigny, d'où tient-il ses vérités ?

Certains cherchent quelle pathologie particulière affecterait les enfants nés par FIV.

Je préfère penser au Brésil (le grand rire à la vie), écouter voir du forro sur Internet que de penser à la procréation. L'autre rive de l'Occident. Besoin de sortir de la dépression. Déjeuner avec Bonnaffé demain, que me veut-il ? Jeanne de Berlin, cet après-midi : elle doit



voir Martin W. et lui parler d'un projet. Pas bien compris : le théâtre de la Ville lui ferait une proposition... Les affaires reprendraient ?

Déjeuner avec Alain : nous passerons donc quelques jours à La Roque pour travailler comme naguère : un bon signe. Comment attaquer le truc ? Il faut changer quelque chose dans nos façons de faire.

A travers champs, encore une fois.

Je reviens à mes rêveries sur la filiation (nourrie par un texte bien peu rêveur):

—en d'autres termes, avant de s'arrêter sur la transgression que constituerait l'instrumentalisation de l'embryon à des fins de recherche, ne faut-il pas d'abord s'interroger sur ce qui peut apparaître comme la transgression première, c'est-à-dire la faculté de concevoir puis, le cas échéant, de détruire des embryons « en sur-nombre » ? Et que faire des quelque 155 000 embryons qui sont aujourd'hui plongés dans l'azote liquide ? Se trouvent-ils dans « une sorte de no man's land », selon les termes du Grand rabbin Haïm Korsia ?

Au 31 décembre 2007, environ 155 000 embryons étaient conservés par congélation dans les centres d'AMP, pour environ 43 000 couples.

Comme l'a rappelé M. Jean-René Binet, maître de conférences à la faculté de droit de Besançon, le choix de permettre la conception d'un nombre plus important d'embryons qu'il ne pourrait en naître d'enfants tenait initialement à des « raisons techniques liées au

faible taux de réussite des grossesses après FIV et à l'impossibilité de congeler les ovocytes », l'existence de « ce stock d'embryons ayant rapidement suscité une interrogation profonde sur leur statut ontologique et juridique ». Est-il cependant éthique de permettre la conception en surnombre d'embryons humains pour des raisons techniques de rendement de la FIV ? À cet égard, M. Géraud Lasfargues, président de l'Académie nationale de médecine, a souligné combien « les chiffres à l'heure actuelle sont impressionnants : il faut 240 000 embryons pour avoir 12 000 naissances par an. »

Geneviève Delaisi de Parseval a estimé que c'est « dans tout le domaine de l'AMP, le point qui [lui] inspire, comme psychanalyste, le plus de réserves. Ce procédé arrête le temps, peut inverser l'ordre des générations, oblige les gens à une gymnastique mentale bizarre, comprendre que deux « jumeaux » par exemple naissent avec cinq ans d'écart... » C'est pourquoi il faudrait, selon elle, « limiter le plus possible la congélation d'embryons surnuméraires, qui sont trop nombreux, de l'avis même des professionnels de la FIV. [Les membres du couple] voulaient un ou deux enfants, mais pas quinze embryons surnuméraires, qui leur posent un problème dont ils se seraient volontiers passés... »

Il ressort que la moitié des femmes objets de l'étude éprouve un sentiment d'abandon d'enfant lorsque les embryons congelés ne sont pas implantés.

Nous recevons des femmes qui sont les employées de celle qui a besoin d'ovocytes ou qui sont en tractation financière avec elle. Il

existe réellement un phénomène de marchandisation et l'anonymat ne préserve absolument pas de cela.

« aucun paiement, quelle qu'en soit la forme »,

« commerce des ovocytes et l'accroissement de l'offre, notamment aux États-Unis où le développement d'un véritable marché fait que l'on peut désormais choisir son ovocyte, à condition de pouvoir y mettre le prix. Plus on paie cher, plus on a de chances d'espérer obtenir " un bon produit".»

Et voici le loup : répondre à la question qui, c'est raconter une histoire », pour reprendre une formule de la philosophe Hannah Arendt. Et une louche de Ricœur par là-dessus.

Arthur Kermalvezen, auteur du livre « Né de spermatozoïde inconnu »

Ces enfants souhaitent « disposer de la totalité de leur histoire personnelle. En effet, les conditions de leur venue au monde leur sont non seulement cachées, mais interdites d'accès : le problème de l'anonymat n'est pas qu'il y ait un secret – il y en a dans beaucoup de familles –, mais que pour l'enfant ce secret-là ne puisse jamais être levé, n'étant pas à la disposition de ses parents ou de son entourage mais verrouillé par un système légal. (...) Pour ces enfants, leur père est celui qui les a élevés et qui a la responsabilité légale ; ils ne souhaitent pas aller frapper à la porte du donneur pour qu'il les adopte ou les prenne en charge – ce qui était la crainte du législateur en 1994, comme des CECOS. (...) Ils n'affichent pas de dévo-

tion envers le lien génétique, mais ils ne souhaitent pas non plus que celui-ci soit éradiqué.»

L'anonymat garantirait ainsi aux yeux du donneur « la dépersonnalisation du produit biologique, destiné à être humanisé par le couple receveur ». Comment, par exemple, le donneur assumera-t-il la souffrance d'un enfant en mal de représentation paternelle ? Comment gèrera-t-il cette intrusion dans sa famille ?

Ce n'est pas d'informatif (sic) qu'a besoin l'enfant, c'est de narratif. Il doit savoir sa place dans une histoire parlée par le couple, lequel doit se présenter comme originaire pour lui. La valorisation par la société du biologique participe des problèmes de filiation.

Jean-François Mattei a aussi estimé qu'«avec ces demandes d'enfants nés de l'IAD, c'est le triomphe de la biologie sur l'amour qui est dans la balance », en déclarant « ne pas se satisfaire de cette inversion de la logique. »

lundi 6 décembre 2010

Jean-François Mattei a ainsi estimé que « les donneurs ont l'intention de donner, mais aucunement celle d'assumer la paternité, quand bien même celle-ci serait-elle réduite à la connaissance de leur identité. On n'entend qu'un cas sur mille, celui de l'enfant qui écrit un livre, alors que les 999 autres ne disent rien. Lever l'anonymat serait ouvrir la boîte de Pandore. Nous risquerions de voir le nombre de dons baisser ou, à tout le moins, voir le profil psychologique des donneurs changer. »

Géraud Lasfargues : « Quant aux douze enfants qui naissent par an et qui sont malheureux de ne pas connaître leur père biologique, iront-ils mieux en le connaissant? Cela reste à prouver. »

La levée de l'anonymat ne risquerait-elle pas d'inciter des couples, afin d'éviter l'immixtion d'un tiers, à garder le secret sur le mode de conception de l'enfant, dont les psychologues ont souligné le caractère délétère ?

Pierre Lévy-Soussan a ainsi évoqué le « kidnapping des origines », c'est-à-dire « le fait qu'on considère que c'est la biologie qui fait les origines de l'enfant, pas les familles adoptantes ou qui ont eu recours aux inséminations artificielles avec donneur. Ce n'est pas d'informatif qu'a besoin l'enfant, c'est de narratif. Il doit savoir sa place dans une histoire parlée par le couple, lequel doit se présenter comme originaire pour lui. La valorisation par la société du biologique participe des problèmes de filiation.

—le président a considéré qu'il convenait de s'inspirer d'un des deux dispositifs suivants : soit la réglementation espagnole qui permet un accès aux motivations et données non identifiantes du donneur, à la majorité de l'enfant, si l'enfant le demande ; soit la législation britannique qui autorise la levée totale de l'anonymat à la majorité de l'enfant si celui-ci le demande.

L'accueil d'embryon : l'enfant n'est rattaché génétiquement à aucun de ses parents. Depuis 1994 le couple dont les embryons surnuméraires ont été conservés et qui n'a plus de projet parental ou le conjoint survivant, en cas de décès de l'un des membres du couple, peuvent consentir à ce que leurs embryons soient accueillis par un autre couple, c'est-à-dire transférés in utero et portés par la femme

de celui-ci. En matière de filiation, la décision de l'autorité judiciaire autorisant l'accueil équivaut à un acte de reconnaissance : les deux membres du couple accueillant les embryons seront considérés comme les parents légaux des enfants nés.

— les enfants conçus avec les gamètes d'un donneur anonyme peuvent être tourmentés par la quête de leurs origines et connaissent parfois des problèmes identitaires, qu'en sera-t-il de ceux qui ignoreront tout de leurs deux parents biologiques ? Le don d'embryon ne manquera pas de décupler ces difficultés. À cela s'ajoute qu'ils ont des frères et des sœurs biologiques dans la nature.

Et l'enfant ? Comment lui expliquer qu'après avoir été congelé, le plus souvent pendant plusieurs années, ses parents biologiques en ont fait don à un autre couple, le principe même de sa venue au monde ayant été validé par un tiers, en l'occurrence le juge ?

« Psychologie de fond de tube » des enfants qui (...) ne seront pas transplantés dans l'utérus de leur mère biologique mais dans celui d'une autre femme.

Si un homme et une femme, tous deux stériles, veulent vivre une grossesse et avoir un enfant, il n'y a pas d'autre solution que l'accueil d'embryon, comme l'a souligné Jacques Montagut

En outre, si elle ne concerne qu'un nombre très limité de couples (28 enfants sont nés en 2007, pour 124 transferts d'embryons congelés réalisés), cette possibilité assure une fonction symbolique importante, en permettant que les embryons surnuméraires ne faisant

plus l'objet d'un projet parental n'aient pas pour seule vocation d'être détruits

Environ 80 % des couples demandent la destruction des embryons ne faisant plus l'objet d'un projet parental, 10 % à 11 % l'accueil et 8 % à 9 % la recherche.

Quant à ceux qui veulent accueillir ces embryons, le cas est différent : c'est une tentative de la dernière chance, après un long parcours, et ils s'interrogent moins sur ce qu'ils diront plus tard à cet enfant. Ils ne peuvent pas avoir d'enfant, on leur en donne un : le cas est assez simple. Il l'est moins pour ceux qui donnent : ils voulaient un ou deux enfants, mais pas quinze embryons surnuméraires

Le développement des techniques d'aide médicale à la procréation a banalisé l'idée que la conception d'un enfant pouvait, sans risque, emprunter des chemins détournés. Le recours à un tiers anonyme, donneur de spermatozoïdes ou d'ovocytes, n'a pas fragilisé les liens de filiation. La conception d'embryons sous microscope n'a en rien affecté le respect qu'on attribue à la vie. Alors pourquoi ne pas pousser l'artifice plus loin et, face à l'absence de réponse médicale à certaines formes de stérilité utérine ne pas dissocier la gestation de la maternité, en faisant de la mère qui porte l'enfant un moyen de procréation pour la mère qui se destine à le recueillir ? Puisqu'il importe peu de savoir d'où viennent les gamètes et comment ils se rencontrent, pourquoi ne pas considérer que le choix des méthodes de gestation est indifférent si la finalité est de réaliser un projet parental pour des couples en souffrance ?

On ne saurait cependant ramener les termes de ce débat à leur seule dimension compassionnelle. En effet, il serait trop simpliste d'opposer ceux qui savent entendre la détresse des couples infertiles à ceux qui s'interrogeraient sur l'opportunité de permettre la gestation pour autrui, parce qu'ils y resteraient obstinément sourds. La revendication de devenir mère est légitime. Elle doit être entendue tout comme le sentiment d'injustice que peut représenter pour une femme le fait de ne pouvoir donner la vie.

Pour le législateur, analyser la possibilité d'autoriser la gestation pour autrui et son encadrement éventuel impose d'examiner précisément les moyens qui seraient nécessaires à sa mise en œuvre, dès lors qu'il est recouru à un tiers dont on utilise au surplus les fonctions corporelles. Cette pratique ne saurait être assimilée aux autres techniques d'assistance médicale à la procréation.

La portée et les conséquences d'une éventuelle légalisation de la maternité pour autrui doivent également être évaluées avec précaution au regard des principes qu'elle serait ou non susceptible de remettre en cause et des risques qu'elle pourrait présenter.

En d'autres termes, la gestation pour autrui pourrait-elle être considérée comme une pratique permettant de répondre aux souffrances de couples infertiles, qui pourrait être très strictement encadrée en France pour prévenir des dérives et correspondre ainsi à un acte de générosité, comme le souhaitent certains ? Ou bien, comme s'en inquiètent d'autres, constitue-t-elle une nouvelle forme d'aliénation et de marchandisation du corps humain ?



L'indisponibilité du corps humain, qui a été reconnue par la jurisprudence mais n'est pas expressément formulée en tant que telle par la loi, signifie que le corps ne peut être mis à disposition, qu'une convention ne peut établir des droits sur celui-ci, qu'il ne peut être vendu, donné, sauf, dans certaines conditions, pour certains de ses éléments. Au surplus, l'article 1128 du code civil consacre le principe selon lequel « il n'y a que les choses qui sont dans le commerce qui puissent être l'objet de conventions. » C'est notamment sur le fondement de cet article que la Cour de cassation a conclu au caractère illicite de la convention de mère porteuse dans l'arrêt précité de mai 1991.

Ainsi, l'établissement de la filiation d'un enfant ne résulte pas d'un acte de volonté mais doit respecter des règles d'ordre public.

En ce qui concerne l'établissement de la filiation maternelle, les dispositions du code civil (253) reposent sur le principe que la mère est celle qui accouche de l'enfant (« mater semper certa est ») et visent à garantir à l'enfant la solidité et l'évidence de sa filiation. Ce principe a été récemment généralisé et étendu à la filiation hors mariage par la loi n° 2009-61 du 16 janvier 2009 ratifiant l'ordonnance n° 2005-759 du 4 juillet 2005 relative à la filiation.

Israël est le seul pays à avoir adopté une loi spécifique autorisant et encadrant la GPA.

Les dérives existent déjà en France : en tapant « mère porteuse en France » sur Google, vous voyez apparaître les agences des pays de l'Est et les endroits où trouver des annonces. Croire que l'interdic-

tion actuelle empêche les dérives, ne pas vouloir regarder la vérité en face, c'est être totalement naïf, voire irresponsable. (...) Pour qu'une interdiction soit respectée, il faut qu'elle soit juste, justifiée et efficace. Aujourd'hui, l'interdiction de la GPA ne remplit pas ces critères. »

Forum shopping : terme désignant la faculté, pour un requérant, de choisir parmi les juridictions potentiellement compétentes celle qui répondra le plus favorablement à sa demande.

Pas pour s'aligner sur le « moins-disant éthique » et abdiquer toute réflexion souveraine en la matière.

J'ai ainsi rencontré un jeune couple dont l'épouse a subi une ablation de l'utérus à la suite d'un accouchement à problème. Ces jeunes gens de moins de trente ans, désargentés, ont décidé de tout sacrifier dans leur vie quotidienne – vacances, voitures, meubles – pour atteindre leur unique objectif : avoir un enfant, grâce à une GPA.

Cas d'« une jeune femme, ayant fait une hémorragie de la délivrance, [qui] a subi une hystérectomie quinze jours après, l'empêchant d'avoir d'autres enfants. Comme elle n'avait pas eu d'enfant avant, elle a refusé de donner celui qu'elle avait porté ».

S'il est vrai que certains de ces risques, et notamment les plus graves, sont statistiquement limités, est-il cependant éthiquement acceptable, alors qu'aucun intérêt vital ou thérapeutique n'est en jeu contrairement par exemple aux dons d'organes, de faire prendre à

une personne en bonne santé de multiples risques, y compris celui de mourir pour autrui ?

Célèbre affaire « Baby M », What you do not own, you cannot sell.

R e a d m o r e :

[http://www.time.com/time/magazine/article/0,9171,963927-](http://www.time.com/time/magazine/article/0,9171,963927-3,00.html#ixzz17XSSfmaZ)

[3,00.html#ixzz17XSSfmaZ](http://www.time.com/time/magazine/article/0,9171,963927-3,00.html#ixzz17XSSfmaZ)) du nom d'un procès ayant eu lieu en 1986 et qui avait opposé un couple commanditaire à une mère porteuse qui, à la naissance de l'enfant, avait finalement souhaité le garder.

« Les maternités de substitution », Myriam Szejer et Jean-Pierre Winter, (Études, mai 2009). Cette étude rapporte le cas d'une mère porteuse qui explique que « lorsqu'elle s'est retrouvée alitée au sixième mois de grossesse parce qu'elle souffrait de contractions, pour faire face aux dépenses de garde de ses enfants qu'entraînait son état, elle a demandé un supplément au couple qui a refusé. À ce moment, elle s'est sentie lâchée. « Je me suis demandé si tout le monde ne me prenait pas pour un sac. Et j'ai commencé à aller mal ».

Plusieurs psychanalystes et pédopsychiatres ont insisté sur l'importance de la vie intra-utérine pour le développement de l'enfant.

Certaines études insistent également sur les liens biologiques in utero entre la mère et son enfant, en s'interrogeant aussi sur le rôle de l'épigénétique, c'est-à-dire l'influence du milieu sur les gènes. Par exemple, le développement du cerveau du bébé dépendrait de la sé-

création de la sérotonine maternelle et les cellules fœtales resteraient présentes dans le sang maternel très longtemps après la naissance

Revient-il aux pouvoirs publics de légiférer sur le « désinvestissement affectif » de la mère porteuse vis-à-vis de l'enfant qu'elle porte ?

Dans la GPA, « il y a tellement de risques qui se cumulent, pour l'enfant comme pour autrui, qu'on peut se demander si ce n'est pas disproportionné par rapport au seul désir d'avoir un enfant. Toute grossesse pour autrui doit s'envisager comme une illustration de la loi de Murphy : tout ce qui peut aller de travers ira réellement de travers. Et tous les cas ont déjà été expérimentés, des changements d'avis au décès d'une des parties prenantes.

Au minimum, la GPA pourra faire intervenir le père d'intention et deux mères « biologiques » (mère génétique/mère utérine). La situation peut toutefois se compliquer encore dans le cadre d'une AMP avec tiers donneur, l'enfant pouvant ainsi avoir jusqu'à cinq parents ou géniteurs : le donneur de sperme, la donneuse d'ovocytes, la gestatrice, le père et la mère d'intention. Dans son rapport de mars 2009, l'Académie nationale de médecine évoque l'exemple d'un homme célibataire ayant fait porter un embryon par une gestatrice, après une FIV réalisée avec ses spermatozoïdes et un ovocyte obtenu d'une donneuse recrutée sur Internet. Ce père a renouvelé l'opération à plusieurs reprises. Les enfants ont donc des gestatrices inconnues et un père, qui ne voulant aucune femme dans son entourage, les fait élever par sa gouvernante.

Les relations entre la gestatrice et l'enfant soulèvent également des interrogations sur le long terme. Ainsi, M. Jean-François Mattei a estimé que « d'autres questions restent sans réponse : Quel rapport l'enfant établira-t-il avec la gestatrice non anonyme ? Voudra-t-il la rencontrer, par curiosité ou désir de savoir ? Comment la considèrera-t-il ? Ne demandera-t-elle pas un droit de visite ? Nous ne sommes pas du tout à l'abri d'une novation juridique. ». Une étude canadienne récente fait par exemple état de déclarations spontanées sur le blog de jeunes ayant été conçus par le recours à la gestation pour autrui. Elle révèle une grande souffrance, ce qui est présenté comme un don étant perçu comme un abandon.

Contrats américains : cf. par exemple :

[http://www.allaboutsurrogacy.com/sample\\_contracts](http://www.allaboutsurrogacy.com/sample_contracts).

« Les contrats américains d'inspiration libérale sont fascinants par la servitude totale qu'ils organisent. La servitude volontaire est la pire qui soit ». :

—ne pas fumer ni boire des boissons alcoolisées ou trop de boissons comportant de la caféine ; ne pas consommer de drogues illicites ou prendre des médicaments délivrés ordonnance sans le consentement écrit de son médecin ; ne pas pratiquer des activités ou sports dangereux ; se conformer aux prescriptions de son médecin, y compris de prendre les médicaments et vitamines nécessaires ; se soumettre à une amniocentèse à la demande du père génétique et de la mère d'intention ; ne pas voyager à l'extérieur des États-Unis après le deuxième trimestre de grossesse, à l'exception d'un cas de maladie extrêmement grave ou décès dans la famille de la gestatrice et uniquement avec l'accord écrit de son médecin ou obstétricien ; ne pas

avoir de relations sexuelles avec quiconque depuis le premier jour de son cycle menstruel avant le transfert embryonnaire jusqu'à la date de confirmation de la grossesse, et ne pas avoir de relations sexuelles non protégées avec quelqu'un autre que son mari pendant la grossesse, voire rester monogame. Les parties (la gestatrice, son mari et le couple d'intention) acceptent de passer des examens psychologiques avant le transfert embryonnaire.

La GPA ne peut non plus être comparée à une activité professionnelle, notamment parce qu'il n'y a plus dans ce cas de distinction entre le temps du travail et celui de la vie personnelle.

Certains avancent l'argument que certaines femmes aimeraient l'état de grossesse pour lui-même,

Dans le rapport du Sénat, on fait valoir qu'il y a des femmes qui sont très heureuses d'accoucher. Elles le sont certainement d'un enfant qu'elles gardent mais je ne suis pas sûr qu'elles se précipiteront pour accoucher d'un enfant qu'elles devront donner à d'autres

« The body shopping. The economy fuelled by flesh and blood »,  
Donna Dickinson (2008).

Le développement d'une véritable industrie de la procréation ne laisse pas d'inquiéter sur les risques d'exploitation des femmes, d'autant que l'on observe aujourd'hui une délocalisation de ces activités, par exemple en Inde

Après l'informatique, les grossesses se délocalisent en Inde

Je vous laisse imaginer les contentieux susceptibles d'apparaître si l'enfant n'était pas tout à fait normal à la naissance.

J'attends les premiers procès d'enfants mettant en cause la responsabilité de l'État arguant du fait que le procédé par lequel ils ont été conçus ne leur convient pas.

Que fera-t-on par exemple si le couple se sépare pendant la grossesse et ne souhaite finalement plus l'enfant ? Doit-on craindre que " l'acte de renoncer à un enfant et de le céder contre rétribution le [fasse] basculer dans le monde des choses, appropriables et disponibles, à l'inverse de la personne radicalement indisponible."

L'exemple, survenu aux États-Unis, d'un couple de milliardaires ayant conclu un contrat avec une mère de substitution. Pour 15 000 dollars, la femme accepte de recevoir le sperme du milliardaire. Neuf mois plus tard naît un enfant mal formé. Les milliardaires déclarent qu'ils n'en veulent pas. La mère de substitution allègue son bon droit et réclame ses 15 000 dollars. Un procès a lieu. L'étude des groupes sanguins révèle que l'enfant mal formé n'est pas le fils du milliardaire mais le fils du mari de la mère de substitution qui n'avait pas observé une chasteté suffisante pendant les jours entourant l'insémination....

Donna est née le 26 février 2005. La mère porteuse, une habitante de la province du Limbourg en Belgique l'a mise au monde pour un couple de Flamands, en échange d'un dédommagement de 10 000 euros, mais elle est ensuite revenue sur sa décision. Elle avait essayé de vendre l'enfant à des candidats plus offrants, un couple d'homosexuels belges, puis un couple de Néerlandais de la région

d'Utrecht, qui avait finalement remporté le « marché » pour 15 000 euros et entamé la procédure d'adoption. Après une décision du tribunal d'Utrecht, l'enfant né de la mère porteuse est finalement resté auprès du couple néerlandais, soit les parents les plus offrants.

Aux États-Unis, Mme H. Beasley, gestatrice, tombe enceinte de jumeaux. Le couple d'intention n'accepte d'accueillir qu'un seul enfant et, à défaut d'une réduction embryonnaire, demande d'être remboursé des frais engagés.

<http://claradoc.gpa.free.fr>

La question qui se pose dès lors est de savoir jusqu'où le législateur a le devoir de protéger la personne contre elle-même.

Nadine Morano s'est déclarée « prête à porter un enfant pour [sa] fille », en soulignant que « dans ce cadre, l'enfant aurait le bonheur de grandir, aimé, dans une famille qui l'a attendu avec espoir, mais il est vrai que cela peut ne pas être exempt d'inconvénients. »

A la rigueur, la gestation pour autrui pourrait s'inscrire dans le champ des greffes d'organes

Notre tradition romaine fixe l'ordre généalogique et il est très important de placer chaque individu dans une position singulière et non interchangeable. Être à la fois le petit-fils et le fils d'une même personne, et devenir ainsi le frère d'un de ses parents, fût-ce par adoption légale, n'est pas souhaitable. L'expérience a montré que cham-



bouler l'univers généalogique rend les individus fous. Il ne faut pas semer le doute sur la maternité

Si une mère acceptait de porter l'enfant de sa fille, elle renverrait cette dernière à son incapacité de la dépasser en devenant, elle aussi, une mère, parce qu'incapable de porter ses propres enfants. (...) Tout n'est donc pas possible à l'intérieur de la famille, cela non pour des raisons morales, mais pour des motifs tenant à la vie psychique

À un collègue me demandant si je prêterais mon utérus à ma fille, j'ai eu l'impression de devoir cocher la case : « oui », sous peine de passer pour une mère dénaturée. Puisque ce collègue envisageait que les mères et les filles puissent se « prêter » un bout de leur corps, je lui ai demandé si un père pouvait prêter son sperme à sa fille en cas de stérilité du mari. J'ai alors fait face à une levée de boucliers ! C'est que chaque partie du corps est investie d'une part psychique : en ce sens, un gamète n'est pas seulement biologique.

Françoise Héritier a montré que porter un enfant pour un membre de sa famille ne peut être dénué de connotations incestueuses. Ainsi porter un enfant pour sa fille, c'est porter un embryon conçu avec le sperme de son gendre ; porter un enfant pour sa sœur, un embryon conçu avec le sperme de son beau-frère ; porter un enfant pour sa mère – pourquoi certaines filles ne le feraient-elles pas ? –, un embryon conçu avec le sperme de son père. Même le don d'ovocytes entre sœurs constitue un inceste d'un autre type : c'est, d'une certaine manière, faire un enfant avec son beau-frère. Peut-on tenir pour négligeable ce brouillage des générations, une mère portant l'enfant de sa fille étant appelée à en être à la fois la mère et la

grand-mère, et ignorer totalement ces aspects incestueux ? Si le don et la générosité sont assurément respectables, l'institution de la filiation, l'ordre des générations et la prohibition de l'inceste ne doivent pas être négligés. Tout se passe, hélas, à notre époque comme si le sentiment pouvait tout remplacer ! Il faut pourtant bien, avant de laisser s'exercer le sentiment, demander d'abord quel ordre humain, quel ordre symbolique entre les personnes est décent ou ne l'est pas.

Telle dame, à l'agenda trop rempli, considérant qu'elle n'a pas de temps pour porter un enfant le fera porter par autrui. Il peut y avoir aussi des dérapages de ce genre.

Autoriser la GPA, c'est permettre de donner beaucoup de bonheur à des couples en très grande souffrance par un acte profondément généreux. Y aurait-il une hiérarchie des organes ? Pourquoi aurait-on le droit de donner un rein et de ne pas prêter son ventre si, dans les deux cas, il s'agit d'un acte de générosité avec un consentement éclairé ?

Réifier la gestatrice « au profit d'une sacralisation des gènes du couple demandeur » ?

En autorisant en France les mères porteuses, le législateur ne donnerait-il pas à penser que la possibilité d'avoir un enfant génétiquement de soi est d'une valeur telle que la société est prête à faire courir de nombreux risques physiques et psychiques à une femme et à déroger à des principes aussi fondamentaux que l'indisponibilité et la non-patrimonialité du corps humain ? Cette démarche ne serait-

elle pas alors interprétée comme un pas supplémentaire vers la reconnaissance d'une forme de « droit à l'enfant » au nom d'une survalorisation du facteur biologique?

La gestation pour autrui remet en cause une règle fondamentale du droit de la filiation, selon laquelle la mère est celle qui accouche – *mater semper certa est* –, alors même que ce principe (cf. articles 325 et 32 du code civil) vise à garantir à l'enfant la stabilité de sa filiation. Elle inaugure de ce fait une rupture entre la grossesse et l'accouchement et la filiation, « rupture qui remet fondamentalement en cause le statut légal, anthropologique et social de la maternité », comme l'a souligné notamment l'Académie nationale de médecine.

La consécration juridique de la GPA remettrait en cause le principe de la sécurité de la filiation, qui est au cœur du droit de la famille depuis le code Napoléon. Enfin, elle remettrait en cause le statut conféré à la mère gestante, la génitrice. Selon un vieux principe latin, protecteur pour la femme qui accouche, *mater semper certa est (...)*. »

mardi 21 décembre 2010

Les femmes qui n'ont pas de désir d'enfant. Leurs raisons ne sont pas beaucoup plus claires que celles des femmes qui en désirent. *Childfree* : l'expression est jolie. Quant à l'instinct, il n'y a pas grand chose à en dire. Lire quand même *No Kid, quarante raisons de ne pas avoir d'enfants* de Corinne Maier (Michalon, 2007). Le radicalisme du « Mouvement pour l'extinction volontaire de l'espèce humaine » me paraît plus rigolo, s'il est vrai qu'il défend la thèse que la planète se porterait mieux débarrassée de l'espèce humaine.

- aussi loin que je m'en souviens, je n'ai jamais voulu d'enfants.
- un enfant si je veux, quand je veux.
- le Planning familial
- oui, le Planning familial. Quelle expression ! Ça vaut le projet parental.

mercredi 22 décembre 2010

Ce que je me disais en faisant ces travaux mineurs avec les comédiens, professionnels au Chili ou élèves à l'ENS : toujours sur la corde raide. Travailler dans l'inconfort. Pourquoi ? Comme si je n'avais aucun acquis.

Maussade négociation (même pas une négociation) à la Colline hier soir, plus *Lulu* en prime. Je me mords les lèvres ; il faut rester à sa place ; modeste, la place. Mais par ailleurs, au bar et même pendant le spectacle, impression vague d'être chez moi, j'allais dire parmi les miens. Alors que je suis complètement perdu (de solitude, cela se dit ?).

Consolation : le déjeuner avec Jeanne qui vient avec sa proposition de travailler avec Wuttke. Un peu de pommade ou de baume au cœur. Est-ce simple vanité de se rengorger d'être considéré le seul avec qui on a envie de travailler ? En fait, il y en a un autre, Yves Noël, que je ne connais pas bien. Elle verrait un feuilleton Dickens avec lui. Je ne lui ai pas caché qu'il y avait l'obstacle Théâtre de la Ville. On verra si elle tient bon. Je ne peux que trouver étrange, mais agréablement, que des propositions viennent de comédiens avec qui j'ai travaillé, Jacques et elle, alors que tout le monde me

laisse plus ou moins choir. J'ai reçu aujourd'hui la lettre d'annulation d'Hervieu. Mais voyons.

lundi 27 décembre 2010 (Gratay)

Je m'attaque à « l'identité narrative » qui est le gros gras concept (une notion plutôt) que tout le monde se refile dans cette histoire bioéthique ; c'est au nom de l'identité narrative que l'on pose la question du secret des origines ; c'est au crible de cette même notion qu'on passe les questions des procréations un peu acrobatiques (techniquement bricolées) : on a le droit à son histoire parce que pouvoir la raconter nous constitue, encore faut-il qu'elle soit narrable. Il semblerait que passer les neuf premiers mois de son existence dans un autre ventre que celui de sa mère soit un problème, « fasse problème » dirait quelqu'un .

Nos problèmes, les récits les dénouent.

Expériences d'imagination, comme il y a des expériences de pensée : et si je n'étais pas le fils de mon père ?

—comment l'entends-tu ? Tu aurais eu un autre père, ou bien tu apprendrais, aurais appris, mais à quel moment de ta vie, que ton père n'est pas ton père ?

—si mon père n'avait pas été mon père, alors je me serais bien fait avoir. Cette névrose littéraire... Tout cet effort d'imitation.

mardi 28 décembre 2010

Les choses qui me seront passées par la tête ; je n'ai pas besoin de beaucoup de nourritures spirituelles. L'état normal, habituel de mon cerveau, c'est la veille. Exemple : je suis à la campagne chez des amis, j'ai du temps de libre, tout mon temps est libre, eh bien je ne

me sens requis par rien, pas même par les projets à venir, s'ils viennent. Par moments le vent de l'ambition déçue (!) me fouette : j'aurais dû ambitionner quelque chose, non ?, être de premier plan en quelque chose, être au moins bon dans une matière. Cinglant, mais j'ai toujours été un chien crevé, j'ai essayé de choisir le bon fil de l'eau ; j'ai dû écrire des choses comme ça, depuis le temps. « Depuis le temps », cela ferait un joli titre.

vendredi 31 décembre 2010 (La Roque)

Dernier jour de ce journal ; je ne l'ai pas relu mais je l'imagine indigent, indigeste, modeste. La honte. Quelle année aussi ! Le désert a crû. Même pas réussi à sauver ce qui était à sauver : *Re : Walden*, un fiasco ; je ne comprends même pas pourquoi au juste. Dois-je répondre à la lettre de licenciement de Dominique Hervieu. L'échec était inscrit dès le début. Chaillot n'a pas voulu vraiment prendre en compte ce projet qui a rétréci en cours de route, comme si je pouvais faire des miracles avec 20 000 euros. J'aurais dû mieux me faire valoir ? L'Empac, Nouvel, et même le Fresnoy n'ont pas été des arguments en ma faveur. Puisqu'ici je ne parle qu'à moi-même, je n'aurai aucune gêne à dire que tout est de ma faute. Manque de combativité. Perdu dans la forêt de Walden. Je ne comprends plus pourquoi je me suis aventuré dans ces parages (ce livre).

lundi 3 janvier 2011

J'aurais aimé une coupure bien franche et nette. Nouveau journal pour 2011. Mais je n'ai pas fini de déambuler dans les décombres de 2010, année horrible, en fait.

mardi 4 janvier 2011

Cela n'a peut-être pas de sens de rester dans ce fichier de l'an passé. Déjeuné avec ma fille. Après l'échec des inséminations, six, on s'attaque aux FIV. Dans le même thème, j'ai lu aujourd'hui *Grossesse d'Ogawa*, un peu par hasard, ayant trouvé le livre sur la table de nuit (pas la mienne, l'autre). Bien perverse, la narratrice qui empoisonne le fœtus de sa sœur, bien tranquillement, à coups de pampelousses américains peu biologiques qui esquintent les chromosomes (?).

Sinon, je continue assez tristement ma relecture de *Soi-même comme un autre*, de Ricoeur. Pas une marrade, comme aurait dit Deleuze ; quel sérieux, quelle documentation ! Mais au fond, quoi, il défend la littérature narrative, en bon pédant aristotélicien (oui, c'est ça, c'est d'un pédantisme pédestre, au service d'une idée plate), et il parle si peu de littérature, et sans passion. Quelques remarques sur *La Recherche* et sur Musil et la « Ichlosigkeit », joli mot. Mais ce n'est pas Deleuze écrivant sur la littérature.

Ce que c'est que la guigne : j'essaie d'écrire, j'écoute FC qui m'administre un cours de Nichet sur Kantor au Collège de France. Des signes, partout des signes. Je repasse vite fait sur France-Musique Lisant ce livre (*Soi-même...*) bien peu écrit (je veux dire bien peu littéraire, comme un cours transcrit, puissant, c'est vrai, d'une rigueur protestante), qui ne pousse pas au crime, au sens où les Beaux Arts peuvent être un crime, je rêvasse à ce que je pourrais faire de cette identité narrative à toutes les sauces d'aujourd'hui. Quelqu'un, mon personnage, écrirait sa vie, la mettrait en intrigue, et se heurterait à différentes difficultés : comment commencer ? S'il dit : je suis né le..., il prend les choses bien tard. Il faudrait remonter à la conception, une affaire qui concerne, implique d'autres personnes que lui, ses parents, au moins. Sa conception et sa naissance appartiennent

davantage à l'histoire d'autres personnes qu'à la sienne. A partir de quels souvenirs peut-on écrire sa propre histoire ? Vieille histoire, scie mémorable du premier souvenir. Si on veut s'en tenir à la stricte logique narrative qui suit la chronologie, à l'autre bout, nouveau problème : difficile de raconter sa mort.

Soit la fiction d'un personnage qui raconterait sa vie du plus loin qu'il s'en souvienne, il se débrouille comme il peut, mais a décidé que comme écrivain, il mettrait son point d'honneur à raconter sa mort. Il imagine son suicide, la date, les circonstances ; il écrit son livre avec cet horizon devant lui, la date fatidique, comme un mur dans lequel on va. On peut penser, il peut laisser penser qu'il se donnera la mort selon le scénario prévu, écrit, fatum local, mais le lecteur n'en sera jamais certain. C'est une solution. De l'humour à la Roor-da.

Qui suis-je ? Que suis-je ? De qui est-il question quand il est question de moi ? de mon « caractère » ?

Le type qui dit « Je suis versatile ». Comment le croire ?

Mercredi 5 janvier 2011

—A qui dois-je d'être né ?

—A quoi dois-je d'être né ?

(déjà dit)

jeudi 6 janvier 2011

Je n'ai pas envie de répondre à Hervieu. Répondre quoi ? Elle n'a jamais pris en compte ce projet, ne l'a jamais pris au sérieux. Donc il a rétréci à l'usure. Dans sa lettre, elle ne dit pas qu'elle ne m'attribuait que 20 000 euros ; et pour cette somme, il aurait fallu aller faire s'agiter des comédiens sur le grand plateau ! Il ne sert à rien



de polémiquer, puisqu'il n'y a rien à attendre de ce côté-là. Je ne peux pas obtenir deux vidéo-projecteurs, mais le théâtre engage une directrice déléguée, un choix artistique, je suis sûr.